Nous

Iman Hamdani

▶ **To cite this version:**

Iman Hamdani. Nous. Sciences de l'Homme et Société. 2022. dumas-03930112

HAL Id: dumas-03930112
https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03930112

Submitted on 9 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Nous

Tyler Mitchell, 2021

MASTER 2 MÉDIAS ET RAPPORTS SOCIAUX DE CLASSE, DE RACE ET DE GENRE

sous la direction d'Antonin Margier et de Maxime Cervulle

Iman Hamdani

« I felt there was actually a lack of imagery that reflected myself, and that I could see myself in. I was very interested in the work I was seeing, but I felt that I was missing a certain autobiographical element that I wanted to see. I was reaching fore something more. » Tyler Mitchell

La photographie en couverture a été réalisée par le photographe américain Tyler Mitchell. En 2020 il expose à l'International Center of Photography de New York. Pour l'occasion il sort un livre, *I Can Make You Feel Good*, où les photos sont accompagnées de textes dans lesquels Tyler Mitchell explique sa démarche. L'artiste photographe explore la question de l'invisibilité des corps noirs ; il souligne l'absence d'images le représentant en en installant de nouvelles, celles d'une *utopie noire* ;

> « I feel an urgency to create a body images where Black people are visualized as free, expressive, effortless, and sensitive. I aim to visualize what a Black utopia looks like or could look like. »

J'ai choisi d'introduire ce mémoire par une photographie de Tyler Mitchell parce que son approche créative ressemble dans son dessein aux démarches et trajectoires des femmes et des hommes qui constituent le cœur de mon travail. Cette démarche est celle d'une création située depuis l'expérience minoritaire. Signifiant l'expérience du vide, elle est celle qui naît d'un trou béant dans la représentation ; de la particularisation et de l'essentialisation[1]. C'est le constat de l'absence, de ce qui n'est pas montré à voir et de ce qui ne peut donc être vu ; c'est, face à ce vide, le besoin de se raconter, de combler le silence, que je lis dans l'acte créateur de celles et ceux pour qui créer, j'entends par là écrire, designer, filmer, enregistrer, informer toute dynamique productive de sens donc, apparaît à un moment donné, pour une génération donnée comme une urgence. Observer et révéler par la création sa propre invisibilité apparaît comme un ressort commun aux artistes racisés. Le Palais de Tokyo présentait cette année l'exposition Six continents ou plus dans laquelle on retrouvait les gigantesques pans de papiers peints par Maxwell Alexandre. En circulant entre les œuvres de l'artiste brésilien, on évolue dans ce que l'on pourrait aussi appeler une utopie noire. Ces peintures représentent des gardiens, des visiteurs, des tableaux où les individus peints sont systématiquement noirs. Il s'agit

[1] Ce triptyque invisibilisant ; l'absence, la particularisation, l'essentialisation - expliquer chacun des trois, peut être dans l'introduction

évidemment d'une critique du monde de l'art contemporain qui, des commissaires d'exposition aux visiteurs, reste très ségrégué. Seul les gardien·ne·s et vigiles semblent toujours être racisé·e·s. Chez Tyler Mitchell comme chez Maxwell Alexandre il est alors question de lutter contre l'invisibilité située des corps noirs en créant de nouvelles représentations plus ou moins fictionnelles qui ont vocation en tant que projets critiques à transformer le réel. Ce sont un ensemble de discours qui sont produits pour se rendre présent, pour se dire soi même et échapper à l'inexistence. Cette absence qui nous le verrons est construite, lorsqu'elle ne produit pas simplement l'oubli, fait advenir « une véritable soif de revanche » (Hammou et Harchi, 2020) qui prend corps dans le déploiement d'identités critiques et créatives. Ces identités, je les ai observées au gré de mon expérience ; d'abord adolescente, puis que j'ai entretenue depuis ; elles ont toujours présenté une part importante de mon quotidien et ont finalement inspiré mes projets de recherche et guidé mon projet professionnel. Dans ma trajectoire c'est d'abord par le travail du journaliste Mouloud Achour que j'ai observé l'existence d'une création minoritaire. Par l'accumulation des profils interviewés, il n'a cessé de souligner la dynamique créative de ses invités qui, loin d'être anecdotique, semble plutôt relever d'une structure, la structure d'une culture diasporique créative. J'ai quinze ans lorsque Mouloud Achour lance le site Clique.tv, média sur lequel il propose des conversations fleuves qu'il mène avec des artistes, des philosophes, des sociologues, des auteur·rice·s, des sportif·ve·s, des acteurs du monde social. C'est au travers de ces conversations que je construis mes références ; je découvre Kaoutar Harchi, Ladj Ly, Dj Snake, Geoffroy de Lagasnerie ; j'écoute attentivement Christiane Taubira, Omar Sy, Edouard Louis, Khalila Ali, Assa Traoré dire leurs réalités et poser leurs regards sur la société dans laquelle ils évoluent. Ces figures et leurs parcours me touchent, leurs discours me sont très évocateurs et je me rends compte que je peux les mobiliser dans différents milieux et sur différents sujets. C'est également sur Clique que je découvre et que j'apprends à connaître et à aimer la culture hip-hop, son esthétique, ses artistes et ses valeurs. Depuis, il m'est apparu que cette culture, à l'intersection d'un triple héritage ; ancrée à la fois dans la culture de l'immigration, dans la culture populaire étasunienne et s'inscrivant aussi dans des contextes français extrêmement localisés, fait dénominateur commun dans les histoires de vie des profils que j'étudie. C'est aussi depuis Clique que je prends l'habitude passionnée de regarder de longues interviews, un format que je vois se multiplier à partir des années 2015 et qui, sur le principe, se voit augmenté par l'arrivée du podcast. Ces influences conjuguées me conduisent en master 1 à écrire mon mémoire sur les trajectoires de légitimation géographiques et sociales du rap français, avec une attention particulière aux parcours de celles et ceux qui participent de cette culture. Ce travail de recherche, éclairant l'entreprise de délégitimation artistique du genre, a aussi souligné l'émergence de productions médiatiques réalisées depuis et au sujet du hip-hop distanciant celles des médias mainstream et essentialisants. Il y a des collectifs, des journalistes, des universitaires, des autodidactes issus de la culture hip-hop qui produisent un

ensemble de discours sur le rap, et parviennent pour certain·e·s à en faire leur métier. S'il y avait encore des choses à dire et de quoi écrire pour un mémoire de master 2, j'ai eu le sentiment après ce travail que mes autres passions, mes références, mes pratiques et consommations média-culturelles s'inscrivaient dans une dynamique similaire, ou en tout cas, qu'il y avait, au-delà du rap un mouvement plus large, dont il faisait partie mais qui en même temps le dépassait. Je voyais chez Clique, chez Caminotv, dans la littérature de Faïza Guene, chez Maison Château Rouge, dans les luttes du Front 2 mères un fort lien les unissant qui avait avoir avec l'histoire de l'immigration et qui s'encrait dans un présent français. Je pense alors écrire sur ce qui fait lien et sur ce qui se joue dans la diversité de ces manifestations créatives. Je connaissais extrêmement bien ces différents projets à force d'écouter, de regarder, de lire des contenus qui se produisaient autour de ces personnes dont j'admirais avec passion le travail. L'année dernière, je rencontre Youssouf Fofana, le créateur de Maison Château Rouge, pour recueillir ses retours sur mon sujet de mémoire. Le courant passe bien, nous nous comprenons et Youssouf me propose un stage. J'accepte évidemment, avec un peu de timidité toutefois - Youssouf, je l'avais écouter des heures, pendant des années. Si ces quelques mois ont été d'une part très formateurs, ils ont aussi renforcé mon questionnement sur nos identités et sur ce qu'elles produisent. Les discussions avec Youssouf, les personnes que j'ai rencontré et celles avec qui j'ai été amenée à travailler ont nourri ces réflexions sur nos identités minoritaires qui, d'une certaine manière, par la force des choses deviennent créatives. Je met fin à cette belle expérience en intégrant le master *Médias et rapports sociaux de classe, de race et de genre*. Grâce au cours donné par Maxime Cervulle, je découvre plus précisément le travail de Stuart Hall et l'approche des *cultural studies.* Tout me parle, j'ai l'impression de lire des textes qui auraient été écrits hier et qui parlent de ma réalité, de ce que j'observe autour de moi. Il y a notamment ces quelques mots qui me font redécouvrir la notion d'identité dans un cadre dynamique et capable de nous rendre puissant quand je la pensais systématiquement héritée et figée dans notre histoire personnelle et collective.

> « Si elle semble évoquer une origine lointaine, historique, avec laquelle elle continuerait d'entretenir des liens, l'identité pose en réalité des questions sur l'utilisation des ressources de l'histoire, du langage et de la culture dans le processus du devenir plutôt que de l'être : non pas « qui sommes-nous ? » ou « d'où venons-nous ? », mais qu'allons-nous devenir, comment sommes-nous représentés et comment cela peut-il influencer la manière dont nous nous représentons nous-mêmes ? »[2]

---

[2] Stuart Hall, *Qui a besoin de l' « identité » ?* dans *Identités et cultures. Politiques des cultural studies,* page 380.

J'apprends que l'identité ne recouvre alors pas seulement ce que nous sommes, ce qui constitue notre héritage et qui se joue dans des rapports de domination. L'approche de l'identité selon Stuart Hall est celle d'une identité comme trajectoire. Elle guide ce que nous devenons. Cette approche me parle et m'amène à penser que les identités et notamment celles issues des marges, déjouent les rapports de pouvoir en investissant et en inventant de nouveaux espaces esthétiques et de nouveaux référentiels. Ce qu'écrit Hall, je le vois dans les parcours de celles et ceux qui m'entourent, je le vois dans le bouillonnement créatif des français·es minorisé·e·s. C'est aussi cette trajectoire qu'emprunte Tyler Mitchell. Il est issu de la génération Tumblr, réseau social sur lequel il consommait au début des années 2010 les images de jeunes personnes blanches, sensuelles, photographiées dans des moments d'insouciance, de liberté qui sont abondantes sur la plateforme, tout en constatant que son groupe racial n'était jamais représenté sous ce jour. Tyler Mitchell prend alors le parti esthétique et politique de photographier des personnes noires dans des moments doux du quotidien, des images qui semblaient jusqu'alors réservées à la blanchité ;

> « […] with this book, enters a candy-colored visual realm in which young Black people appear in the lightness of nature, or in front off idyllic studio backdrops, looking free, expressive, effortless, sensitive, and proud »[3].

La posture empruntée est subversive parce que ces expériences ont été historiquement déniées aux communautés noires, et elles sont aujourd'hui fortement contraintes par la présence répressive de la police non seulement dans les espaces publics, mais aussi dans ces autres espaces perçus comme étant des *safeplace*, ces espaces associés à l'imaginaire de la liberté et qui sont pourtant des espaces où ces corps vivent le contrôle et le racisme systémique. L'identité de classe, de race ou de genre minoritaire, subjectivant les individus dans leurs rapports sociaux, les conduit du même coup à se constituer en communautés et à créer une nouvelle narration. Ce sont ces nouvelles histoires, ces manières renouvelées de se raconter que ce mémoire se propose d'explorer.

---

[3] Mirjam Kooiman, curatrice au Foam photography museum à Amsterdam, dans le livre photo *I can make you feel good*, Tyler Mitchell.

SOMMAIRE

PRÉAMBULE
3

INTRODUCTION
9

PARTIE 1
19

LA VOLONTÉ DE NE PAS VOIR
BARBARES SUR DRAP BLANC

PARTIE 2
30
RENDRE COMPTE DE SOI
CRÉER CONTRE (EUX) ET POUR (NOUS) ?
CONDAMNÉ·E·S À LA MODERNITÉ

CONCLUSION
42

ENTRETIENS
51

BIBLIOGRAPHIE
93

INDEXE DES CRÉATIFS
98

« Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne »
Jacques Derrida puis Kaoutar Harchi

« Nous sommes riches de deux cultures. Nous sommes les traits d'union entre les deux rives de la Méditerranée, entre l'Occident et l'Orient. Et blablabla et blablabla. Foutu trait d'union ! Qui a envie d'être un trait d'union ? »
Louisa Yousfi

« Même si j'meurs sur une plage, j'suis niqué pour la vie
Parce que ceux qu'j'aime ont la haine, j'suis niqué pour la vie »
PNL

INTRODUCTION

En septembre 2020, le premier roman de Fatima Daas, *La petite dernière*, faisait l'actualité de la rentrée littéraire. Cette année c'était *Comme nous existons*, le roman autobiographique de Kaoutar Harchi. Au mois d'octobre on retrouvais les deux femmes au festival Les chichas de la pensée, imaginé par Mehdi Meklat et Badroudine Saïd Abdallah. Kaoutar Harchi y présentait son livre ; il y avait aussi Faïza Guène qui, à l'occasion d'une rencontre littéraire autour de l'oeuvre et en présence de Mehdi Charef, lu un extrait de *La cité de mon père* ; Fatima Daas était dans la salle et, créant un magnifique moment, monsieur Charef lui exprima ses affectueux sentiments à l'égard de son dernier texte et de son courage d'écrire. Aux Chichas de la pensée, j'ai retrouvé Anas Daif mon collègue et ami de classe, créateur du compte Instagram @Jnounaliste et du podcast À l'intersection. Nous nous étions rencontré quelques mois plus tôt, lors du confinement où nous suivions l'un l'autre nos projets respectifs sur les réseaux sociaux. A l'occasion du festival, il enregistrait en live l'épisode 10 de son podcast ; « Recentrer les marges et décentrer la norme ». Le dernier épisode du podcast L'Atay recevait également Anas pour discuter la question de l'orientalisme contemporain. L'Atay est un espace de discussion, hosté par Lyna Malandro, où les chroniqueur.se.s posent un doux regard sur leurs identités maghrébines avec la nationalité française, pour reprendre leur formule. Lyna est aussi à l'initiative du projet Vraies meufs et co-réalisatrice du documentaire Footeuses. Elle est membre d'un jeune studio de création, le Jdid club, qui rassemble sept femmes. Chahinaz est l'une d'entre elles et elle est aussi la co-fondatrice, aux côtés de Foulé-Dioni, du média Plume banlieue qui dresse le portrait de banlieusard.e.s créatif.ve.s et entreprenant.e.s. Vraies meufs et Plume banlieue ont accueilli les premiers projets de Farah, Double ID et Gurlhood. Farah est la créatrice de Récits d'Algérie, un projet collaboratif dont le coeur du travail est de collecter et de transmettre les histoires de ceux et celles qui ont vécu la colonisation, la guerre d'indépendance puis l'indépendance algérienne. Farah était aussi au festival des Chichas de la pensée pour « Raconter l'Algérie aujourd'hui », une table ronde en présence de Lina Soualem et animée par Ouafa Mamèche. Lina Soualem à co-écrit, aux côtés de Faïza Guene, de Julien Lilti, de Cédric Ido et d'Antoine Chevrollier, la série Oussekine à la mémoire de Malik Oussekine ce garçon tué par la police une nuit de décembre 1986 et en hommage à tous les Malik, à tous les Adama, à toutes les familles Oussekine et à toutes les familles Traoré. Lina Soualem est aussi la réalisatrice du film documentaire Leur Algérie sorti dans les salles en 2021. On a notamment pu l'entendre parler de ces silences filmés sur le podcast Arabia Vox de Fatma Torkhani et Donia Ismail. Arabia Vox recevait quelques mois plutôt Ouafa Mamèche, journaliste rap et fondatrice de la maison d'édition indépendante Faces Cachées, pour évoquer cette fois-ci le poids des mots. Lors de l'édition des Chichas de la pensée de janvier 2022, Ouafa Mamèche recevait le journaliste Taha

Bouhafs à l'occasion de la sortie de son premier livre *Ceux qui ne sont rien*. Taha Bouhafs raconte dans ce récit la dignité de celles et ceux qui luttent. Un besoin vital d'exprimer leurs existences quand, durant cinq année, le journaliste s'est fait l'observateur du mépris du président Macron, pour qui, dans les gares on croise des « *gens qui réussissent et [des] gens qui ne sont rien* ». Ce récit d'apprentissage politique est co-édité par les éditions La Découverte et Les Nouvelles Vagues. Crée par Mehdi et Badrou cette maison d'édition indépendante vient remplacer leur précédente maison d'édition, celle du Grand Remplacement qui avait fait paraître la revue Téléramadan que le duo à pensé en collaboration avec Mouloud Achour. Mouloud Achour est le journaliste qui porte le média Cliquetv. Membre du collectif de créatifs Kourtrajmé fondé à la fin des années 1990, il est de ceux qui ont su développé une esthétique inspirante et bienveillante pour nos générations. En septembre 2020 l'École Kourtrajmé expose au Palais de Tokyo. Les 25 ans du film La Haine de Mathieu Kassovitz sont l'occasion d'explorer les filiations qui le lient aux Misérables de Ladj Ly. L'exposition imaginée par les élèves de l'École Kourtrajmé, donne la parole aux artistes et créatifs autour d'une table ronde ; *La création demeure t-elle un vecteur de transmission pour les acteur de la culture issus de l'immigration ?* à laquelle participe Youssouf Fofana de Maison Château Rouge. C'est aussi au Palais de Tokyo que le danseur et designer Teddy Sanches exposait et performait Envahisseurs, son projet artistique. Teddy est membre du collectif Hall Haus, un jeune studio de design qu'il a crée avec Sammy Bernoussi, Abdoulaye Niang et Zakari Boukhari.

De Fatima Daas à Zakari Boukhari, de *La petite dernière* au studio Hall Haus, ces profils et les liens qu'ils tissent sont autant d'aspirations créatives qui constituent et déterminent les dynamiques du paysage au moins culturel, et si ce n'est politique et militant français. Ils forment, du côté de la production, des bandes d'ami·e·s lié·e·s par leur travail, par leurs postures et positions, par leurs engagements créatifs et politiques ; ils se citent, ils collaborent, ils produisent un univers de sens qui, du côté de la réception créer une adhésion, un référentiel. Un univers se dessine, un univers qui renvoie à « quelque chose » de commun. Ces profils font particulièrement sens lorsqu'ils sont regardés ensembles, ensembles ils sont révélateurs d'une société qui vient. Leurs relations, les superpositions et les articulations qu'ils proposent créent une épaisseur, elles sont le ressort du changement qui est en train d'advenir. Certain·e·s disent quotidiennement qu'il s'agit d'un amas communautaire, j'y perçoit la juste manifestation d'identités issues d'histoires, d'espaces et de langages lié·e·s par de violents rapports de domination et l'expression de nouveaux espaces et langages d'imagination, de contestation et de progrès.

La constitution d'un « nous », performatif heureux de l'altérité ?

Ces noms et leurs histoires, s'ils ne formulent pas toujours le dessein de représentation, ils révèlent toutefois des parcours au sein desquels la projection est possible et dessinent un horizon auquel il est permis de se sentir appartenir ; nous nous sentons représentés par leurs discours et par leurs existences ; leurs trajectoires ressemblent à nos histoires, si bien qu'elles pourraient devenir nôtres. Ce « nous » est le même que celui écrit par Kaoutar Harchi dans *Comme nous existons*. Ce « nous », bien qu'il puisse être très intime, rassemblant nos familles, nos proches, nos cercles d'ami.e.s, il est aussi plus grand, il recouvre nos expériences, nos conditions d'existence d'individus minorisés, de femmes et d'hommes en position de classe et de race minoritaire. Ce « nous » est celui d'une subjectivité partagée. Une subjectivité à laquelle nous sommes, de manière quasi systématique, renvoyés et que nous revendiquons paradoxalement dans le même temps. C'est en fait justement parce que nous sommes assignés à une altérité éternelle, à des origines réelles ou supposées et aisément mythifiées qu'un « nous » émerge et qu'il devient force d'identification et de subversion. C'est alors de nos générations issues de l'immigration postcoloniale qu'il s'agit lorsque que s'énonce ce « nous ». Des générations qui depuis la première jusqu'aux désormais quatrième et cinquième, sont toujours rapportées à l'idée qu'elles doivent venir d'ailleurs, qu'elle ne peuvent jamais être tout à fait d'ici. L'altérisation, sans cesse rappelée, produit des effets de délégitimation des individus et de leurs discours en ce qu'elle construit la différenciation des groupes sociaux admettant qu'ils sont pourvus d'une « essence » propre. Doublé d'effets hiérarchiques, ce processus d'énonciation des différences devient le prisme par lequel des comportements racistes sont produits et sont perçus comme étant naturels. Au-delà des comportements individuels, ce sont des institutions et des organes de pouvoir qui poursuivent, organisent parfois, et perpétuent dans tous les cas cette altérisation. Stuart Hall pense le mécanisme en ces termes ;

> *« dans la mesure où il est positionné par rapport à des récits culturels dont on l'a dépossédé, le sujet colonial est toujours « ailleurs » : doublement marginalisé, toujours déplacé* ***ailleurs*** *que là où il se tient, que là d'où il peut parler ».* [4]

Le sujet colonial devenu postcolonial reste lui aussi marginalisé. Ce que signifie être ailleurs dans l'expérience de toute personne dont l'existence s'est vue être régulièrement rappelée à la question de l'origine, et c'est le cas de Stuart Hall, c'est n'être même pas pensé comme pouvant être présent là où nous sommes pourtant, en ce lieu dans lequel nous sommes souvent né et qui a participé à la construction de qui nous sommes. Être ailleurs, c'est être *dépossédé*.

---

[4] « Identités et cultures. Politiques des différences », Stuart Hall, Édition établie par Maxime Cervulle, Édition Amsterdam, 2019, p.51.

L'inscription à la nation, à sa langue, à sa culture, à ses institutions est simplement nié, confisqué par le regard dominant, qui ne se voit pas ni ne se nomme d'ailleurs comme dominant, sur l'existence dominée. Depuis l'expérience de cette altérité répétée, Anas Daif, Fatima Daas, Youssouf Fofana, Fatima Ouassak, Zakari Boukhari, Louisa Yousfi et tant d'autres inventent des contre-discours en s'engageant dans la narration de leurs histoires. Les sociologues Karim Hammou et Kaoutar Harchi se sont intéressés, le temps d'un chapitre qu'ils ont intitulé « Nos plumes, nos voix ? » de l'ouvrage collectif *Racismes de France*[5], aux artistes en situation minoritaire. Il s'est agi de penser ce que la race fait aux écrivain·e·s, aux musicien·ne·s, et ce que ces artistes, en retour, font de ce que la race a fait d'eux et d'elles. Ce travail souhaite poursuivre le même engagement : comprendre, par l'analyse des trajectoires biographiques et des discours, la constitution d'entreprises créatives ; les mécanismes d'effet retour de l'altérisation ; l'esthétique naissante issue du « nous » qui apparaît comme un performatif heureux, comme l'un des « lieux privilégiés de transformation du rapport de pouvoir subi en ressource de la création elle-même »[6] (Hammou & Harchi, 2020). Il s'agit pour ce travail, de dire, de nommer, de donner à voir, de penser précisément ce qui se passe au coeur de ces parcours et ce qu'ils produisent. Il s'agit aussi par là de lire ce qui se produit, ce qui s'écrit, ce qui se dit aujourd'hui en France au regard, notamment, des mobilisations culturelles et des conjonctures sociales et politiques auxquelles les créatif·ve·s prennent part, révélant la posture critique dans laquelle s'engagent les profils étudiés et révélant aussi le projet critique de ce mémoire.

Stuart Hall scintille encore

> « Stuart Hall est mort le 10 février 2014 à Londres. Il serait impropre de dire, comme nous y inciterait une certaine formule journalistique, qu'il s'est éteint. Cette immense figure de la pensée critique européenne, cet éternel migrant de la pensée, scintille encore sur notre présent. Son oeuvre, et les trésors d'imagination politique et conceptuelle qu'elle recèle, n'attendent que notre effort de compréhension de la conjoncture qui est la nôtre pour étinceler plus fort encore. »[7]

---

[5] O. Slaouti et O. Le Cour Grandmaison, Collectif, « Racismes de France », Édition La Découverte, 2020.

[6] « Nos plumes, nos voix ? », Karim Hammou et Kaoutar Harchi dans Omar Slaouti et al *Racismes de France*, La Découverte, 2020.

[7] Préface d' « Identités et cultures - Politiques des *cultural studies* » par Maxime Cervulle, Éditions Amsterdam, 2017.

A la lecture des textes de Stuart Hall et en assistant aux cours dispensés par Maxime Cervulle à son sujet et au sujet des *cultural studies* j'ai vu une évidence à la fois théorique et méthodologique avec mon objet. La grille de lecture proposée et les concepts mobilisés par Hall dans ses écrits m'apparaissaient éminemment contemporains et pertinents pour comprendre ce qui se déploie aujourd'hui dans les sphères socio-culturelles. Les intuitions méthodologiques de Stuart Hall à travers l'expérience du centre de Birmingham me sont aussi très évocatrices parce qu'elles autorisent à penser depuis différents lieux, valorisant le voyage, les allers et venues des uns aux autres. J'ai vu aussi, et sans doute en premier lieu, dans l'élaboration du projet des *cultural studies* une proximité contextuelle avec notre conjoncture française actuelle. En faisant le choix de travailler sur les créatif·ve·s qui structurent mon monde, et celui d'une partie de ma génération, j'avais l'intuition que si par le simple fait de leurs existences ces dernier·e·s témoignaient évidemment des recompositions de notre société, ils constituaient aussi et surtout par leurs créations, par leurs prises de positions, par ce qu'ils entreprennent, une présence structurante et déterminante dans ce qui se créer, ce qui se dit et ce qui s'écrit aujourd'hui en France. Leurs travaux ainsi que leurs postures s'inscrivent et participent d'une conjoncture particulière, qui à bien des égards rejoint le contexte historique de déploiement des *cultural studies*. Les éditions établies par Maxime Cervulle, *Identités et cultures Politiques des cultural studies* et *Politiques des différences*, rassemblent des écrits de Stuart Hall dans lesquels il expose le contexte et les conditions d'émergence des études culturelles. Hall parle depuis sa position d'intellectuel de gauche, immigré de la Jamaïque, dans l'Angleterre des années 1950 à 1970. Il décrit d'une part, un pays engagé dans un tournant autoritaire marqué par une résurgence du conservatisme et d'un racisme explicite. Il décrit d'autre part, le bouillonnement intellectuel et politique structuré autour de mouvements anticoloniaux, féministes et antiracistes qui animent la gauche britannique. Stuart Hall voit aussi dans les productions culturelles émergentes des manifestations capables de faire la différence et de changer la forme du pouvoir. J'ai retrouvé assez nettement ces trois aspects dans ce qui se déroule aujourd'hui sous nos yeux et dont nous participons.

Le tournant autoritaire, si nous n'étions pas encore certain de l'avoir entamé plus tôt, nous l'avons largement confirmé à l'issue de ces cinq années. La *Loi pour un nouveau pacte de sécurité respectueux des libertés*, qui porte très mal son nom, a participé avec d'autres à la destruction d'un certain nombre d'acquis sociaux et démocratiques. Non seulement liberticide, elle s'est aussi accompagnée d'une procédure d'adoption antidémocratique. Pour faciliter la digestion son nom passe de *Loi pour un continuum sécuritaire*, à *Loi pour une sécurité globale* pour finalement arriver à cette formule qui sonne terriblement fausse et tellement orwellienne. Adoptée en mars 2021, après quatre années marquées par de trop nombreux et violents crimes policiers, elle est une manière de réaffirmer le mépris, la négation des libertés et l'impunité policière. Elle se double de discours portés par un exécutif, pour qui les violences policières

sont un oxymore, alors même que sous son pouvoir s'affole le compteur des victimes. Cette loi traduit très bien le tournant sécuritaire et autoritaire qui ne constitue pas simplement un *moment*, mais qui a des effets structurels bien réels et quotidiens sur les conditions d'existence des français·es. Stuart Hall voit aussi dans l'Angleterre des années 1960 la résurgence d'un conservatisme et d'un racisme assumé. Il ne faut pas trop d'imagination pour percevoir des dynamiques du même ordre en France en 2022. C'est notamment le monde universitaire et de la recherche qui a accusé le coup du conservatisme au cours de ces dernières années. Alors que la crise sanitaire fragilisait les universités[8] au mois de février et mars 2020, le gouvernement et son ministère de l'Enseignement supérieur, de la recherche et de l'innovation en a profité pour faire voter une loi précarisant les conditions d'enseignement et de recherche, malgré l'opposition des communautés scientifiques. Le ministère souhaiterait désormais instaurer une concurrence généralisée et concentrer les ressources allouées sur un nombre restreint d'établissements et de sujets de recherche. Se consacrer donc sur ceux qui en valent la peine, sur les plus performants, sur les plus rentables, c'est cela la *Loi de programmation pluriannuelle de la recherche*, c'est cela le nouveau monde promis depuis 2017. D'importantes mobilisations se mettent en place. Elles ne feront toutefois pas le poids, puisque la ministre Frédérique Vidal profite du contexte de confinement national pour faire passer, de force, sa loi. Ces quelques mois de débats parlementaires d'une part, de luttes et de réflexions au sein des universités d'autre part, ont été troublé par un écran de fumée. C'est sur un lit d'accusation d'*américanisation*, de *racialisme*, de *wokisme,* d'*islamo-gauchisme* que le monde académique se voit discréditer par un agenda politique, intellectuel et médiatique. Les discours racistes d'intellectuels et de politiques sont légitimés, et le micro leur est largement tendu dans les médias. Les études critiques de la race, les études postcoloniales et décoloniales deviennent par le bruit médiatique et politique des idéologies racialistes et indigénistes, des déviations identitaires qui gangrènent les universités, qui sont susceptible et en fait même « coupable » de « casser la République en deux »[9]. Ces mots et l'ensemble des discours qui ont été formulé à l'endroit des travaux de sciences sociales ont été tenu dans un contexte de remise en cause des rapports de domination qui se manifeste notamment dans les mobilisations sociales contre les violences policières dans lesquelles la jeunesse est particulièrement engagée ; dans les études critiques de la race, des sexualités, de genre, des indépendances ou encore à l'articulation de ces différents rapports de domination. Le conservatisme et le racisme assumé se sont alimentés, avec toujours plus de systématisme et de normalisation ces cinq dernières années.

---

[8] Et les universités seulement, à la différence des grandes écoles et des classes préparatoires.

[9] C'est au journal Le Monde qu'Emmanuel Macron à confié ces quelques phrases en juin 2020 ; « Le monde universitaire a été coupable » , « Il a encouragé l'ethnicisation de la question sociale en pensant que c'était un bon filon. Or le débouché ne peut être que sécessionniste. Cela revient à casser la République en deux ».

Autoritarisme, conservatisme, racisme, un triptyque qui colle alors plutôt bien au bilan du quinquennat Macron et qui a de fait polariser l'ensemble des débats. Ce contexte à la fois intellectuel, politique et médiatique nous ancre dans un moment particulièrement hostile et stigmatisant pour toute une partie de la population. Ces dynamiques réactionnaires ont toutefois été favorable à la constitution de discours, à l'organisation de collectifs et de mobilisations de lutte et de résistance.

Stuart Hall raconte le bouillonnement intellectuel et politique qui anime la gauche britannique, j'observe aujourd'hui une effervescence du même ordre. Il y a des rencontres, des tribunes, des conférences, des festivals, des publications, des vidéos, des podcast qui produisent un ensemble de discours. Ces discours se construisent ensemble, ils se croisent, ils s'opposent parfois. Les individus racisés, issus de l'immigration postcoloniale participent largement de ce bouillonnement dans les milieux intellectuels, politiques et militants, milieux qu'ils font souvent se confondre. Entre autres intellectuelles ; Mame Fatou-Niang, Kaoutar Harchi, Nacira Guénif-Souilamas, militant·e·s ; Fatima Ouassak, Youcef Brakni, Assa Traoré, Rachel Kéké, Houria Bouteldja, Grace Ly, Rokhaya Diallo décentrent les regards notamment sur les questions féministes et climatiques et mettent à l'ordre du jour les luttes antiracistes et contre les crimes policiers. Souvent les luttes féministes, antiracistes et climatiques sont pensées simultanément et des lieux à l'articulation de ces combats émergent. Ces espaces participent de l'effervescence intellectuelle et politique en accueillant des conférences, des discussions, en permettant aux militant·e·s de s'organiser et de sensibiliser les publics. Verdragon à Bagnolet est la première maison de l'écologie populaire. Le lieu est investit par les membres du mouvement pour le climat Alternatiba et par les militantes du Front 2 Mères. Le Front 2 Mères est au départ un collectif de parents d'élèves, principalement de mères, qui ont lutté pour l'obtention de repas végétariens dans les cantines de leurs enfants. Il c'est véritablement agit d'une lutte puisqu'elles se sont vue être disqualifiées, taxées de communautaristes par l'institution, par des organisations écologistes et par les parents issus d'autres milieux plus privilégiés et récemment arrivés sur le territoire. Si elles ont finalement obtenu le droit à une alternative à la viande tous les jours et de mauvaise qualité à la cantine, elles poursuivent leur engagement à Verdragon pour faire de l'écologie un mouvement populaire et proche des conditions d'existence des habitants des quartiers populaires. Elles organisent des événements à la croisée de l'antiracisme, des féminismes, de l'écologie et de la lutte contre la pauvreté ; un festival écoféministe, le braquage de la fête des mères, des universités d'été, une exposition sur l'archivage des luttes, une amap etc. Dans les quartiers nord à Marseille, L'Après M est un autre de ces lieux où se croisent les luttes et où se construisent des pensées critiques de gauche. L'histoire de L'Après M est celle d'un McDo particulièrement investit par ses salariés qui avaient gagné, à mesure des années, un certains nombres d'acquis sociaux jamais vu chez la firme. McDo France a voulu fermé ce restaurant qui inspirait d'autres salariés partout en France. Les

salariés sont alors entrés en lutte, le restaurant étant le principal employeur de leur quartier. Il est aujourd'hui entièrement réquisitionné par les anciens employés qui en on fait pendant le confinement un restaurant social capable de nourrir à moindre coût et avec des fruits et légumes plus de 40 000 personnes en l'espace de quelques mois. Depuis L'Après M est un important centre militant, attentif aux problématiques sociales et climatiques et renouvelant, à la façon de Verdragon, la pensée écologique. Le rôle de ces espaces, et des militant·e·s et des intellectuel·le·s qui les font vivre se rapprochent de la place qu'occupait une revue comme la *New left review*. La nouvelle gauche naît à Oxford à la fin des années 1950, elle développe une revue dont la vocation est de renouveler la pensée de gauche dans un contexte où sa philosophie et ses propositions politiques progressistes sont en déperdition. Aujourd'hui en France il apparait très clairement que les intellectuel·le·s et militant·e·s politiques issu·e·s de l'immigration postcoloniale poussent la gauche traditionnelle et ce qui est appelé l'extrême gauche dans leurs retranchements. Les mouvements de gauches entretiennent une large impensée et ils sont challengés sur les questions démocratiques, sociales, féministes, climatiques par le regard critique des militant·e·s et intellectuel·le·s. Des dynamiques du même ordre se déroulent aussi sur internet, sur les réseaux sociaux et plus particulièrement sur Twitter. J'ai observé, pendant toute la durée de la campagne présidentielle mais aussi post campagne, l'effervescence critique qui s'exprimait chaque soir parfois pendant de longues heures, il n'est pas rare que des discussions s'étalaient sur cinq ou six heures, sur les *spaces* twitter. Les *spaces* sont des espaces de discussion où chacun·e·s peut prendre la parole avec un nombre d'auditeurs qui peut-être très large. Ce sont des militants, des étudiants, des chercheurs, des intellectuels, des journalistes, des membres de la France Insoumise, du Nouveau Parti Anticapitaliste, du Parti Communiste qui débattaient chaque soir avec une précision dans leurs approches et analyses que je n'ai retrouvé dans aucun média, ni aucun papier. L'exigence critique de ces groupes assure un inconfort constant aux gauches institutionnelles et permet la mise à l'agenda politique de certains sujets et certaines approches susceptibles de faciliter l'acquisition de nos droits. Ces spaces twitter m'ont fait pensé à la Socialist Society ; ces cercles de réflexion politique de l'université d'Oxford où se rassemblaient les intellectuel·les postcoloniaux, les marxistes britanniques, les membres du parti travailliste et d'autres intellectuel·les de gauche. Il ne s'agit pas, à travers ces parallèles entre notre contexte contemporain et l'effervescence critique de l'Angleterre de Stuart Hall, d'une transposition facile. Il s'agit plutôt de souligner les rapprochements à l'oeuvre qui révèlent la conjoncture particulière dans laquelle nous nous trouvons ; nous sommes ancrés dans un moment où le rejet, l'altérité organisée et répétée, pousse à l'engagement qui se manifeste notamment sous des formes créatives.

Qu'est-ce que les rapports de domination, de classe et de race particulièrement, font aux créatif·ve·s et, en retour qu'est-ce que ces créatif·ve·s font de ce que la race et la classe ont fait

d'eux et d'elles ? Dans quelles mesures un « nous » minoritaire critique et créatif émerge-t-il ? que produit-il ? La dispersion et la diversité des créatif·ve·s constituent-ils au final une seule et même formation discursive ?

Ce travail aimerait donner de la matière contemporaine aux travaux d'études culturelles et d 'épistémologies que j'utilise. Au printemps dernier je tenais à réaliser six entretiens, mais en raison des nombreuses non réponses de mon susceptible terrain féminin, ce travail s'appuie finalement sur les entretiens que j'ai réalisé avec Zakari Boukhari, Anas Daif et Youssouf Fofana.

Zakari Boukhari à 26 ans, il termine actuellement ses études en environnement aux Arts et Métiers. Il est le co-fondateur du studio de design hall.haus. Hall Haus, hall pour l'environnement urbain et haus pour le Bauhaus est un studio de design né en 2020, à l'initiative d'Abdoulaye Niang, de Teddy Sanchez, de Sammy Bernoussi qui se sont tous les trois rencontré à l'ENSCI les Ateliers et de Zakari Boukhari. Ils sont tous les quatre designers objets et leur approche travaille à rendre le design accessible en réalisant des objets à la croisée de leurs inspirations ; leur chaise Curry Mango est inspirée de la chaise Quechua de Décathlon et de la Wassily de Marcel Breuer ; le Olympic banc, un mobilier urbain inspiré de la torche olympique des jeux de 2012 ; la table Udo Udo inspiré du S américain que tous les écoliers connaissent et du travail du designer Noguchi, etc. J'ai connu Zak sur Instagram et on a été amené à travailler ensemble au mois de septembre à l'occasion de l'exposition *Pour Ceux* qui présentais l'ensemble de leur travail et qui s'est tenu à l'Union de la Jeunesse Internationale (ex Tati Barbès).

Anas Daif à 27 ans, il est journaliste, fondateur du podcast A l'intersection et du compte Instragram Jnounaliste. C'est lorsqu'il est étudiant à l'Ecole de journalisme de Lille qu'Anas enregistre les premiers épisodes de son podcast. A l'écrit ou en audio, il couvre largement les problématiques de représentation, il rend accessible les luttes notamment antiracistes et féministes et il recueille de nombreux témoignages sur l'état des situations diasporiques en France. Anas écrit en ce moment un livre sur « sa racisation et sa prise de conscience du racisme ». J'ai rencontré Anas Daif d'abord sur Instagram, puis on s'est retrouvé dans la même classe au sein du master Marge de Paris 8 !

Youssouf Fofana à 33 ans, il est le co-fondateur de l'association Les Oiseaux Migrateurs, le fondateur de la marque lifestyle Maison Chateau Rouge et du centre culturel expérimental L'union de la jeunesse internationale. Depuis 2015, Youssouf crée avec un regard juste, petit à petit il offre des idées, des espaces favorables aux rencontres et à la création, Youssouf ouvre des voies et rassemble celles et ceux qui créent, celles et ceux qui pensent. J'ai rencontré Youssouf lors d'un stage, nous sommes devenus amis depuis. Aujourd'hui nous travaillons ensemble à la programmation de l'Union de la jeunesse internationale.

J'ai voulu faire connaitre ces histoires et ces parcours au sein de l'université, donner à voir finalement la multiplicité des discours qui sont produits par les femmes et les hommes qui sont

le fruit de l'histoire de l'immigration et à quel point ces personnes créent les conditions nécessaire à ce qu'advienne une société plus juste et attentive à tous·tes.

DES EXISTENCES IMPOSSIBLES : ÊTRE ABSENT(IFIÉ)

LA VOLONTÉ DE NE PAS VOIR

BARBARES SUR DRAP BLANC

La volonté de ne pas voir

> « La pensée occidentale moderne est abyssale. Elle consiste en un système visible et invisible de distinctions, les distinctions invisibles constituant les fondations des visibles. »
>
> Boaventura De Sousa Santos

En France le traitement de la visibilité des individus racisés est paradoxal. Depuis les années 2000 la question de ce que l'on a appelé la « diversité » est à l'ordre du jour. Les partis politiques, les entreprises, les chaînes de télévision, les boîtes de productions, les dispositifs de régulation ont acté depuis de nombreuses années maintenant le manque criant de *diversité*, c'est-à-dire le manque de représentation de personnes non-blanche, non-valide, non-hétérosexuelle, de personnes qui ne correspondent pas aux normes dominantes donc. Celles et ceux dont l'absence va d'abord faire l'objet d'actions publiques se sont les individus non-blancs, les « minorités visibles » comme elles sont couramment appelées. Sous la présidence Chirac une politique dont la vocation est de faire progresser la diversité en entreprise, dans la représentation politique nationale et dans l'audiovisuel est menée. Pourtant, en dépit de leurs bonnes intentions les politiques de diversité ne parviennent pas à construire des espaces et des représentations justes. Au contraire, elles ont plutôt l'effet inverse. Celui de figer les individus et les situations minoritaires dans un ensemble d'imaginaires stéréotypés offrant des perspectives étriquées sinon nulles de représentations. Si la *diversité* creuse non seulement son caractère essentialisant en réinstaurant par les productions télévisuelles et cinématographiques une « norme de visibilité racialisante »[10] qui défigure et/ou disqualifie les individus non-blancs, elle ne pose par ailleurs jamais son regard sur les individus en situation majoritaire, qui seraient de fait invisibles. C'est le noeud du problème ; s'il y a des « minorités visibles », par rapport à qui le sont-elles, quel est ce groupe « naturel » qui produit des distinctions, qui rend des individus visibles ? Le groupe majoritaire ne se voit, ni ne se pense. Il est présent par essence, il est universel et son invisibilité naturelle procède à distinguer celles et ceux qui, porteurs de stigmates, sont rendus visibles. La visibilité des uns repose alors sur l'invisibilité des autres, et de parts et d'autres « le Blanc est enfermé dans sa blancheur. Le Noir dans sa noirceur »[11]. Les sujets blancs, comme les sujets noirs, arabes, asiatiques ou sud-américains sont le produit du racisme, sans pour autant que le racisme ai le même effet sur leurs conditions d'existences. L'invisibilité des individus blancs permet leur visibilité dans tous les espaces, en particulier les espaces de pouvoir ; les institutions, les partis politiques, les universités, les lieux de culture, les grandes

---

[10] Maxime Cervulle, page 14

[11] Fanon page 10

entreprises, les médias etc. La visibilité des individus minorisés par le groupe majoritaire conditionne leur invisibilité de ces mêmes espaces.

Le sociologue décolonial Boaventura de Sousa Santos s'interesse justement à cette partition qui construit l'inexistence et qui produit l'absence de certains sujets et objets. Dans son ouvrage *Épistémologies du Sud. Mouvements citoyens et polémique sur la science* de Sousa Santos interroge l'hégémonie de la rationalité occidentale et explore les logiques de production de connaissances, de pratiques et d'identités qui émergent depuis les foyers de résistances des groupes sociaux soumis à une injustice ou une oppression systémique du fait du capitalisme, du colonialisme ou du patriarcat. Au cœur de sa pensée il y a la *ligne abyssale*, une ligne qui partage les sociétés métropolitaines et les sociétés coloniales et qui rend invisible quoi que ce soit qui se trouverai de l'autre côté de la ligne. C'est en fait précisément la permanence de la *ligne abyssale,* au-delà des empires et du colonialisme historique, qui structure la pensée de Sousa Santos.

> « La pensée occidentale moderne est abyssale. Elle consiste en un système visible et invisible de distinctions, les distinctions invisibles constituant les fondations des visibles. Les distinctions invisibles sont établies à travers des lignes radicales qui divisent la réalité sociale en deux domaines, le domaine de « ce côté-ci de la ligne » et le domaine de « l'autre côté de la ligne ». La division est telle que « l'autre côté de la ligne » disparaît comme réalité, devient non existante, et est produite comme non existante. Non existant signifie n'existant pas d'une manière compréhensible et digne d'existence. […] Ce qui caractérise le plus fondamentalement la pensée abyssale est l'impossibilité de la coexistence des deux côtés de la ligne. Ce côté-ci de la ligne domine, en épuisant le champ de la réalité pertinente. Au-delà, il n'y a que non-existence, invisibilité, absence non dialectique. » [12]

Dans une perspective décoloniale Boaventura de Sousa Santos propose une sociologie des absences qui s'articule autour de deux objectifs ; éclairer d'une part la production de la non-existence, expliquant comment ce qui n'existe pas est produit activement comme non existant, et rendre possible d'autre part les objets impossibles, rendre présent les objets absents. L'approche de Santos est d'abord épistémologique ; il y a des modes de productions de connaissances, ceux du Sud, qui sont rendus inintelligibles parce que situés de « l'autre côté de la ligne », il y a, au sein de cet « autre côté » des groupes sociaux qui à partir de leurs expériences créent des régimes de savoirs, des pratiques, des représentations du monde qui leur ressemble. Le Sud épistémique ne recoupe pas forcément le Sud géographique ! Il y a

[12] de Sousa Santos page 173

aussi du Sud au Nord, dans les expériences discriminatoires, les expériences de l'altérité des femmes et des hommes en situation minoritaire. De Sousa Santos identifie dans son ouvrage cinq manières de produire de la non-existence. Si son approche est épistémologique il me semble toutefois que l'on peut recouper un certains nombres de points avec la manière dont certaines existences sont rendues absentes, insignifiantes par les normes et les individus dominants. Dans les récits de leurs parcours de vie, Zakari, Anas et Youssouf racontent ces rappels réguliers qui les renvoient de l'autre côté de la ligne. Anas raconte par exemple les silences de son école de journalisme face à son travail ;

> « Mais l'école de journalisme elle ne donne pas l'heure au podcast alors qu'ils adorent habituellement dès qu'il y a un petit projet qui sort du lot, hyper louche le truc. Et même lorsque les Inrocks font un article dessus genre dix jours plus tard, j'ai seulement le droit à un follow de la responsable du master. Pas un mot sur le podcast et alors que, quand quelques mois plus tard une étudiante avait fait une newsletter sur la présidentielle américaine, elle a eu le droit à un mail de la direction et tout le monde était inscrit d'office à la newsletter. Donc moi j'ai su direct que ça les dérangeait de parler de ça. »

Alors qu'il débute ses études à l'ESJ Lille, Anas décide d'acheter un micro. Très vite et de manière très instinctive, il enregistre les deux premiers épisodes de son podcast ; épisode 0 : Le racisme anti-blanc ; épisode 1 : L'héritage des cybers. Son ton est très informé et pédagogique. Quelques semaines plus tard, les écoutes d' À l'intersection explosent. Anas vient de sortir un épisode qu'il a fait sur un coup de tête après avoir été témoin, une énième fois, du mauvais traitement médiatique d'une énième violence policière survenue la veille. C'est à ce moment là, en observant l'échos de son travail, qu'Anas comprend la puissance qu' À l'intersection peut avoir. Le podcast occupe une place vacante, il porte une voix qui reste inaudible dans les médias dominants. La presse parle de ce podcast prometteur, l'école, elle, ne dit rien. Anas est surpris puisque l'ESJ avait l'habitude de valoriser systématiquement les initiatives étudiantes. Visiblement, ce ne sera pas le cas cette fois. L'ignorance à laquelle il fait face se rapproche de la première logique de non-existence identifiée par Boaventura de Sousa Santos ; la rationalité occidentale impose un canon unique dans la production de connaissance, c'est ce que Santos appelle la « monoculture de la connaissance ». Ce que le canon ne légitime pas, ce qu'il ignore est proclamé de fait comme inexistant. C'est au même processus de non-existence que sont renvoyés les savoirs critiques ; ils ne peuvent pas cohabiter avec la connaissance rigoureuse et sont renvoyés de l'autre côté de la ligne. D'ailleurs c'est ce qu'Anas perçoit ; il est d'autant plus ignoré en raison des sujets qu'il « choisi »[13] de traiter. Peut-être plus qu'une « monoculture de la

[13] nous verrons dans quelles mesures c'est un choix.

connaissance », il s'agirait ici d'une « monoculture de l'information », concédant à certains sujets et à certains individus une valeur plus grande, et, ignorant et rendant par la même inexistant un type de traitement de l'information et son informateur.

Youssouf aussi raconte comment, par le discours d'un corps enseignant, il s'est vu être renvoyé à une forme de non-existence ;

> « Je me posais beaucoup de question, parce que depuis que je suis petit mes parents ils nous avaient hyper inculqué la culture sénégalaise, même soniké parce que je suis soniké. Et avec le recul l'une des difficultés qu'il y avait à l'école, c'était qu'on avait l'impression qu'on devait faire un choix. Comme s'il y avait une opposition entre les deux. Et donc on allait à l'école, on nous disait des trucs en faisant croire que notre culture ce n'étais pas bien et en même temps on était vachement dans le débat avec les profs. Et je trouve ça assez incroyable qu'a notre jeune âge bah on répondait déjà parce qu'on avait ce truc où on voulait défendre notre culture et montrer que ce n'était pas comme eux ils le pensait. Et donc on était aussi vachement méfiant vis à vis de l'école et des institutions, et de ce qu'elles nous apprenait. Parce qu'il y avait un décalage avec ce que nous on vivait tous les jours. »

> « Quand on étaient à l'école, moi quand j'ouvrais des livres d'histoire ou de géographie souvent on parlait de l'Afrique pour parler de malnutrition, pour parler de famine, de pauvreté et du coup c'était hyper compliqué pour nous en tant que jeunes, en plus on était pas capable de mettre des mots dessus, mais lorsqu'on rentraient à la maison on se disait bah finalement mon continent, ma culture sont considérés comme étant au-dessous d'une autre culture et donc il y a tous ces trucs là qui se confrontaient et à notre âge on étaient pas capable de pouvoir l'expliquer. Mais donc on avait un peu un sentiment, l'envie de se rebeller par rapport à tout ce système et ce qui nous entourait. Et là aujourd'hui on peut prendre la parole de façon intelligente, passer des messages et je penses que c'est ce qu'on essaie de faire à travers nos différents arts ».

L'expérience de Youssouf est celle d'une disqualification de la culture transmise par ses parents qui renvoie à la non existence du continent africain. Elle correspond à la seconde logique de production de la non-existence qui est l'idée selon laquelle le cours de l'histoire est à sens unique, qu'il ne peut y avoir qu'une seule direction, celle du progrès, de la modernisation et du développement. De Sousa Santos parle de « monoculture du temps linéaire » révélant que

tout ce qui ne s'inscrit pas dans cette temporalité est rétrograde, sous développé, traditionnel et ne peut constituer quelque chose de crédible, d'enviable ou de rationnellement envisageable. La réalité hégémonique occidentale est incapable de voir les réalités du reste du monde.

La troisième logique de production de non-existence est la « monoculture de la naturalisation des différences ». Les différences sont hiérarchisées, et les hiérarchies naturalisées. Le rapport de domination se trouvant ainsi être la conséquence et non la cause de cette hiérarchie. La relation de domination n'est alors pas mise en cause et la « non-existence prend la forme d'une infériorité insurmontable parce que naturelle »[14]. J'ai été témoin de cette logique appliquée aux différences raciales lorsque j'étais en stage chez Maison Château Rouge. La marque préparait une collection en collaboration avec l'enseigne Monoprix. Je me rappel des réunions avec les équipes de Monoprix empruntes de racisme ; les plats imaginés par le chef Mory Sacko et par le collectif de cuisinière Mam'Ayoka ont fait l'objet de nombreux débats, il était question de changer certains aliments par d'autres connotés « plus africains » ; il y a eu aussi des mises en cause systématiques des capacités de production des produits fabriqués sur le continent etc. Dans l'entretien, Youssouf revient sur le racisme, témoin du rapport confortable de supériorité dans lequel sont installés certains membres de l'équipe.

> « On a eu de vrais problèmes de racisme. En fait comme je disais que ce soit avec Monoprix ou avec Nike, on a des problèmes de racisme mais on va dire que c'est des gens qui sont à des stades d'éveils différents donc le racisme il est différent. Chez Monoprix c'est très primaire, parce que pour le coup ce ne sont pas des gens qui côtoient des milieux très diversifiés, tu le vois quand tu vas dans le siège etc. Ce qui fait que dans une boucle de mail on a eu des propos racistes qui étaient « ouais j'ai mis mon boubou, je mange des bananes plantain et je coiffe mon afro ». Donc là c'est frontal, c'est direct, ce qui fait que c'est remonté jusqu'au RH, il y a eu des mises à pieds etc. Mais de l'autre côté, et c'est ça qui est assez incroyable, c'est que on est la marque qui en terme de chiffre d'affaire rapporte le plus d'argent en collaboration, mais de l'autre côté malgré ça ils trouvent quand même le moyen de nous rabaisser et de nous faire passer pour une sous-culture, malgré ça. Et c'est là que je me dis c'est assez incroyable parce que partout si par les chiffres tu montre que tu es entre guillemet le plus fort bah on te donne le respect, et même nous en montrant qu'on été les plus forts avec ça on a a quand même un manque de respect et on est quand même traité comme une sous culture parce que dans les termes il y avait écrit « sujets à problème et peu générateur de chiffre d'affaire ». Donc

[14] p.254

> c'est quand même des mots qui sont forts et ça montre aussi comment les gens perçoivent aussi ce que l'on est nous. »
>
> « Et c'est là où je me dis, fin parfois j'aime pas dire que c'est un combat parce que je trouve que c'est péjoratif, mais là lorsqu'on voit les discussions que l'on a avec eux, on voit bien que c'est deux mondes qui s'affrontent. C'est assez impressionnant. »

L'expérience Monoprix recoupe également les quatrièmes et cinquièmes logiques de non-existence mises en évidences par Boaventura de Sousa Santos. La quatrième logique, celle de « l'échelle dominante », prend pour valeur dominante l'universalisme, soulignant ainsi le manque de pertinence de toutes les autres. C'est à propos des questions de goût que l'universalisme occidental s'est manifesté comme en témoigne la difficulté d'accepter les recettes élaborées. La cinquième logique est la « logique productiviste ». Là encore Maison Château Rouge à observer ce biais dans les échanges avec Monoprix. A chacune de ces formes d'absence correspond un sujet absent ; l'ignorant, le résiduel, l'inférieur, le local et l'improductif. Les individus absentifiés oscillent au fil de leurs parcours d'une absence à l'autre et les cumulent souvent. Lorsque Youssouf évoque *« deux mondes qui s'affrontent »*, ce sont deux rationalités qui tentent de faire quelque chose ensemble. Pour Boaventura de Sousa Santos, la rationalité occidentale est paresseuse ; « c'est une rationalité qui ne travaille pas beaucoup, qui n'en n'a pas besoin »[15]. La rationalité occidentale, parce qu'elle est aveugle à la diversité du monde, diminue le présent et, depuis ce présent faussé elle n'est pas capable de lire correctement l'avenir, elle dilate le futur selon les mots de Sousa Santos. Par la sociologie des absences, Santos propose une autre stratégie ; il faudrait dilater le présent, c'est-à-dire l'élargir pour inclure toutes les expériences notamment celles se trouvant de l'autre côté de la ligne abyssale, et contracter le futur, c'est-à-dire rendre présent, rendre possible les expériences jusqu'alors enfermées dans une exclusion radicale.

---

[15] Un dialogue décolonial sur les savoirs critiques entre Frantz Fanon et Boaventura de Sousa Santos
https://www.cairn.info/revue-mouvements-2012-4-page-42.htm#re6no6

Barbares sur drap blanc

L'empire. L'empire ne nous voit pas, ni ne nous pense. De l'empire nous sommes absents. Je mobilise l'idée d'empire pour raconter les rapports de domination qui s'infiltrent par l'absence. Ils y sont intrinsèques. Ils ont construit l'empire, et ils le maintiennent en vie. Les rapports de domination se perpétuent, ils façonnent l'oubli, ils construisent l'absence des héritier·e·s de l'histoire coloniale, de celle de l'émigration et de celle de l'immigration. Et puis, en parlant d'empire je considère, les défavorisés parmi ses sujets, comme en lutte pour leur dignité, pour leurs existences, pour leur présence. Et il me semble que c'est de cela qu'il s'agit. Que le ressort de la créativité des postcolonisés est la lutte qui consiste à se rendre présent.

Louisa Yousfi, autrice et journaliste, publiait il y a quelques mois *Rester barbare*, un récit manifeste sur ceux (ce ne sont que des hommes qu'elle retient) qui, issus de l'immigration postcoloniale, ne parviennent pas à devenir ce que l'idéal intégrationniste attendrait d'eux. En traversant l'oeuvre de Kateb Yacine, de Mehdi Meklat, de PNL entre autres, elle esquisse la figure littéraire du barbare ; ce postcolonisé, noir ou arabe qui conserve un feu indomptable, insolent et empuissantant d'après son regard. Le barbare évolue dans l'empire. Là aussi Louisa Yousfi campe un univers littéraire. L'empire est moins une réalité géographique et institutionnelle observable, que le signe cumulé des discriminations, des violences, des effets de boucs émissaires révélant le continuum colonial. On sent bien qu'elle cultive la jouissance d'être constamment sur le fil. Il y a d'une part de la provocation évidente, une forme d'égo trip de la littérature et d'autre part, un lit de vérité, le constat d'une société. C'est finalement une proposition que nous fait Louisa Yousfi. Une proposition qu'elle enjoint à nous en emparer parce qu'elle nous grandit et nous rend plus puissant face aux récits qui, au contraire, nous ratatinent. Les récits qui rapetissent les populations minorisées issues de l'immigration, Yousfi en compte trois, elle les appelles les regards. Il y a le regard explicitement raciste qui mobilise la réthorique de l'ensauvagement, dans son sens premier. Les Arabes et les Noirs, en particulier ceux des quartiers populaires, font peser une menace sur la nation. Leur archaïsme risque de contaminer moralement les autres strates de la population et de vicier la société. Il y a le regard civilisateur qui se pense et qui se veut bienveillant mais qui, est tout aussi raciste puisqu'il croit sincèrement qu'il y a des êtres à sauver par le moyen de l'émancipation. Il y a finalement des populations qu'il faudrait modeler, lisser pour qu'elles se rapprochent de nous, le nous dominant, qu'elles s'y confondent. Le dernier regard est celui des sciences sociales. Louisa Yousfi voit dans certains travaux la volonté de rendre plus nette les existences minorisées. Les sciences sociales ont parfois eu et ont encore parfois la prétention de les observer, d'essayer de les saisir, de chercher à les comprendre, à les rendre d'une certaine manière inoffensives. Les sciences sociales en remontant « la généalogie de nos souffrances, de tous nos maux, cherchent à expliquer

pourquoi l'on est ce que l'on est »[16] dit Louisa Yousfi. Le motif de la barbarie fait alors le chemin inverse. Il confère à celui ou celle qui s'en saisit quelque chose d'insaisissable, il cultive un brouillard capable de semer et de troubler la volonté hégémonique du regard dominant.

> « Je sens que j'ai tellement de choses à dire qu'il vaut mieux que je ne sois pas trop cultivé. Il faut que je garde une espèce de barbarie, il faut que je reste barbare. »[17]

Je m'autorise par ailleurs à utiliser le mot empire avec cynisme compte tenu de la conjoncture politique dans laquelle nous nous trouvons, contraints. En janvier 2018 c'est le papier d'extrême-droite *Causeur* qui semble ouvrir la marche en rédigeant un dossier intitulé *« Toulouse 2, la fac colonisée par les indigénistes »*. Depuis, à l'endroit des droites, des gauches aussi, il c'est souvent écrit, il c'est souvent dit que les théories critiques de la race, que les études décoloniales et postcoloniales, que les études féministes *colonisaient* les universités. L'empire colonise. L'empire oubli. L'empire s'étonne de voir des femmes et des hommes penser les rapports de domination. L'empire les accuse à leur tour de coloniser, de salir le drap blanc, de le froisser.

Il n'est pas non plus si ironique de parler d'empire quand un « jeune » parti politique créé il y a seulement quelques mois fait le choix de s'appeler Reconquête. L'ère des empires est alors encore toujours déjà là. Reconquête convainc 7% des suffrages. Reconquête semble être est né avec une odeur de renfermé.

Dans ce contexte, la figure du barbare m'intéresse parce qu'elle se révèle être, au-delà de la figure littéraire, le signe d'une éthique et d'une esthétique minoritaire subversive. Il y a, dans la formule qui nous raconte, une altérité qui résiste toujours, quelque chose de rèche, de *hrach*[18]. Les existences des individus minorisés ne sont pas encore lisses, elles ne sont pas tout à fait disciplinées. Lisses, lissées, si elles ne le sont pas encore, c'est aussi parce que nous luttons de manière plus ou moins consciente, pour préserver ce pré-carré. C'est parce que nous ne voulons pas être démêlé, ni dévoilé. Le motif de la barbarie est alors aussi un lieu d'énonciation depuis lequel s'énonce une vérité de soi. Ce n'est pas seulement une prescription esthétique, c'est aussi un récit politique. Il s'agit de s'échapper du paradigme totalisant de l'intégration qui nous enjoins, pour exister dans ce monde, à nier nos cultures, nos origines, nos langues, nos

---

[16] Kiffe ta race, « « Rester barbare », une utopie décoloniale », mai 2022.

[17] Ce sont les mots de Kateb Yacine que Louisa Yousfi à empruntés pour travailler cette figure.
Kateb Yacine, cité dans « Rester barbare », 2022.

[18] Hrach, signifie rugueux en arabe. C'est comme ça que l'on appelle les cheveux crépu maghrébins. Les cheveux hrach ont souvent été lissés pour correspondre aux normes de beauté occidentales.

valeurs, nos religions, nos cheveux, nos accents etc. Finalement, pour exister il faudrait cesser d'exister. Il faudrait alors envisager un nouveau territoire depuis lequel les postcolonisés peuvent se dire et dire ce qu'ils ont a dire.

Youssouf raconte dans notre entretien sa trajectoire créative qui a d'abord investie le lieu majoritaire, dans une tentative de séduction, avant de réaliser la persistance de la ligne abyssale.

> « Au début vasy j'ai trop mimé et j'ai voulu leur ressembler. Genre je voulais vraiment faire des projets qui pouvaient leur parler à eux, et comme si j'avais besoin de les séduire tu vois. Donc j'allais dans des trucs de projets de vêtements réalisés à partit de truc recyclés, pour me dire si je veux être accepté, et si je veux que ça marche, il faut que je rentre dans leurs cases et dans leurs codes. »

> « Et en fait ce que je trouve interessant justement c'est d'arrêter, que surtout moi pendant longtemps j'avais envie de plaire et quand t'as envie de plaire en fait tu te lisse, tu te lisse énormément. Et en vrai il y a un moment où tu te dis mais en fait si tu veux plaire à quelqu'un qui ne t'acceptera pas, tu peux te lisser de la manière dont tu veux, en vrai à la fin il va jamais t'accepter. Donc pourquoi dépenser autant d'énergie et pourquoi pas créer nous mêmes, en fait si nous on devait créer un monde qui nous ressemble et qui rejette personne à quoi il ressemblerait ? »

Ces quelques mots témoignent de l'ambivalence induite par l'acte créateur de certains individus en situation minoritaires qui, avant d'investir leurs propres espaces d'énonciation, tentent un déplacement vers le lieu majoritaire. Il s'agit en fait au départ de se rendre présent en investissant le lieu de l'autre, il s'agit ensuite de faire exister une nouvelle position, de nouvelles positionnalités détachées des mécanismes de validation et d'intégration du regard dominant. Nous pouvons lire le motif de la barbarie invoqué par Louisa Yousfi comme la résurgence très contemporaine de la sociologie des absences du sociologue Boaventura de Sousa Santos. Celles et ceux que Louisa Yousfi appelle les barbares, sont chez De Sousa Santos les fragments exclus, les météorites qui errent dans l'espace de l'ordre.

> « Les composantes ou les fragments non sociabilisés par les ordres du tout ont été exclus, ont erré en dehors du tout, tels des météorites errant dans l'espace de l'ordre, jusqu'à ce que des mouvements sociaux deviennent assez puissants

pour les ramener chez eux et les transformer en resources de pouvoir pour les luttes contre l'invisibilité et la domination. »[19]

Chez les deux auteurs, les sujets désignés proposent une alternative, ils se positionnent depuis un lieu d'énonciation qui n'existe pas encore mais qui serai bientôt capable de troubler les rapports de pouvoir et de les transformer en ressource de lutte et de création. C'est cela l'épistémologie des Sud ; penser hors de la rationalité occidentale, valoriser la pluralité des expériences, reconnaître les savoirs produits par les groupes sociaux en résistance. Rappelons que l'épistémologie des Sud n'est pas défini par sa géographie. Les groupes sociaux minorisés, assujettis à des systèmes d'injustice et d'oppression liés au capitalisme, au colonialisme ou patriarcat élaborent des représentations du monde qui leur ressemblent, qui rendent compte de leurs réalités ; ils imaginent un monde meilleur pour pouvoir efficacement lutter contre. Le Nord n'étant exempt ni du patriarcat, des résidus coloniaux et du capitalisme, ni des discriminations et des inégalités qu'ils engendrent, le Sud existe également dans le Nord. Si la sociologie des absences propose non seulement de porter un regard attentif aux individus et aux objets qui sont relégués dans le domaine de l'insignifiant, du négligeable, de l'inexistence ou de l'invisibilité radicale, elle propose surtout de « rendre possibles les objets impossibles, de rendre présents les objets absents »[20]. C'est précisément le dessein de la figure du barbare. Côté Nord, en restant barbare le postcolonisé *échappe* à la compréhension dominante. Côté Sud, *conserver une espèce de barbarie* est presque de l'ordre de l'impossible. Mais il apparaît pourtant nécessaire de cultiver cette position impossible. La condition minoritaire envisagée depuis le motif de la barbarie est en fait presque une impasse. Une impasse depuis laquelle on reste soi, depuis laquelle on peut penser qui l'on est. C'est depuis cette impasse que se trouverait alors une partie de la solution.

[19] Boaventura de Sousa Santos, « Épistémologies du Sud », page 251.

[20] Boaventura de Sousa Santos, « Épistémologies du Sud », page 252.

CONDAMNÉ·E·S À LA MODERNITÉ

RENDRE COMPTE DE SOI

CRÉER CONTRE (EUX) ET POUR (NOUS) ?

CONDAMNÉ·E·S À LA MODERNITÉ

« Donc pourquoi dépenser autant d'énergie et pourquoi pas créer nous mêmes, en fait si nous on devait créer un monde qui nous ressemble et qui rejette personne à quoi il ressemblerait ? »

Youssouf Fofana

Rendre compte de soi

Les communautés issues de l'immigration postcoloniale nous l'observons, dessinent des trajectoires qui conduisent à produire un discours sur soi. Il est question de dire son identité et par la même de la rendre visible souvent dans le dessein de gommer une injustice, de rendre hommage aux siens et, ou d'offrir des perspectives de représentation. Cette volonté de se dire relève en fait de la volonté de se dire autrement ; il s'agit de faire autre chose de ce que l'on a fait de nous. Dans un ouvrage de 2005, *Le récit de soi*, Judith Butler revient sur les réflexions de Nietzsche dans lesquelles il propose de penser la construction du sujet. Dans la *Généalogie de la morale*, Nietzsche fait remarquer que le mécanisme de construction de soi est un mécanisme d'effet-retour. On ne devient conscient de soi que lorsque l'on a été confronté à des préjudices ou à des injustices. À partir de Nietzsche, Butler explique l'effet-retour en ces termes ; le sujet subissant une injustice se questionne sur le lien de causalité qui lie ses propres actions à l'injustice subie et se pose en condition d'assumer la responsabilité. C'est alors en réaction à une interpellation, à une discrimination, à une faute dont il est imputé que le sujet se trouve en position d'avoir à rendre compte de soi. A l'inverse, si un individu n'est pas dérangé et est au contraire conforté dans ce qu'il peut faire, dans ce qu'il peut dire et dans la manière dont il peut apparaître, il ne vas pas poser un regard examinateur sur sa personne ni ne va chercher à rendre compte de telle ou telle attitude ou condition dans laquelle il se trouve. A ce mécanisme d'élaboration d'un « je » réflexif, Nietzsche y introduit la notion de domination. Il parle d' « autorité établie », de « système judiciaire ou punitif » ou de « quelqu'un détenant son pouvoir par délégation d'un système judiciaire établi ». Le regard réflexif sur soi répond d'une injonction donnée par l'autre qui est en position de pouvoir, c'est alors parce que l'individu s'inscrit dans un rapport de domination qu'il a à rendre des compte.

> « On m'a interpellé, un acte m'a peut-être été attribué, et une certaine menace de châtiment sous-tend cette interrogation. Ainsi, dans une réponse craintive, je me présente comme un « je » et essaie de reconstituer mes actes, en montrant que les actes que l'on m'attribue en faisaient, ou non, partie. Soit je

> m'avoue être la cause de cet acte, identifiant ma contribution causale, soit je me défends de cette attribution, en en situant éventuellement la cause ailleurs »[21].
>
> « Pour Nietzsche, la possibilité de rendre compte de soi résulte seulement d'une accusation ou, du moins, d'une allégation faite par une personne en position d'infliger un châtiment si un lien de causalité peut être établi. En conséquence, nous adoptons une position réflexive vis-à-vis de nous-mêmes par cette crainte et cette terreur. Nous devenons donc moraux par suite de la crainte et de la terreur ».

Il me semble que les mots de Nietzsche mis en forme par Butler font échos à un certain genre littéraire investi par les auteur·ice·s issu·e·s de l'immigration postcoloniale qui relate de manière plus ou moins autobiographique ou fictionnelle le quotidien dans les quartiers populaires, chez les familles issues de l'immigration et explore notamment les problématiques que posent la double culture et la transformation des moeurs. Faïza Zerouala, journaliste chez Mediapart, a récemment publié une série d'articles[22] consacrés à cette littérature à laquelle on a apposé l'étiquette de « littérature beur ». Elle raconte le contexte d'émergence d'écrits littéraires produits dans les années 1980 par des auteurs et autrices issu·e·s de l'immigration maghrébine. Ce qu'il y a de commun à ces écrits c'est le caractère social des récits, qui sont parfois de l'ordre du témoignage. Il s'agit très souvent de raconter leur vie et la vie des leurs pour donner à voir leurs conditions d'existences. Dans un contexte où le racisme et les violences raciales sont décomplexées, il s'agit par là même occasion de *réparer* comme l'évoque Mehdi Charef. En racontant le quotidien, la littérature explique ce qui est identifié comme des phénomènes de violence et de désordre, elle décrit la pauvreté, elle donne à voir ce que la ségrégation socio-spatiale provoque, elle explique aussi plus simplement les difficultés scolaires. Il s'agit en fait de renseigner la vie des immigrés, d'expliquer pourquoi nous sommes ce que nous sommes.

---

[21] Judith Butler, Le récit de soi, p.11

[22] Faïza Zerouala, « Littérature beur » : une génération née dans la douleur 1/4
https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/170722/litterature-beur-une-generation-nee-dans-la-douleur
« Littérature beur » : écrire pour conjurer le devoir de discrétion 2/4
https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/200722/litterature-beur-ecrire-pour-conjurer-le-devoir-de-discretion
Condescendance, mépris et racisme : bienvenue dans le monde littéraire 3/4
https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/230722/condescendance-mepris-et-racisme-bienvenue-dans-le-monde-litteraire
Un héritage, mais combien d'héritiers ? 4/4
https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/270722/un-heritage-mais-combien-d-heritiers

« À l'origine, je n'avais pas d'ambition littéraire, je voulais mettre en valeur ces gens sans défense et leur redonner de l'estime parce que quand on ne gagne pas d'argent, on n'est pas considéré. J'avais envie de montrer la cité de bas en haut, des cages d'escalier aux trottoirs. »[23]

« Mehdi Charef envisage ce travail comme une forme de réparation. Dans sa jeunesse, il est aussi agacé par la manière dont la presse parle (en mal) de son quartier. *« On ne partait pas en vacances, on restait à la cité tout l'été et on avait toujours deux ou trois copains qui brûlaient des voitures et ça se propageait un peu partout. C'était une manière de dire qu'on existait mais à chaque fois ça faisait les gros titres dans les journaux de droite, qui disaient que la banlieue allait sauter. Alors que non, on n'avait pas attendu autant de temps pour avoir un HLM pour brûler nos maisons. »*
Alors il se lance. *Le Thé au harem d'Archi Ahmed,* c'est d'abord une centaine de pages griffonnées en parallèle de l'usine, dans lesquelles il parle beaucoup de sa mère, un peu de son père. Il écrit aussi sur le double sentiment d'appartenance des enfants d'immigrés, une thématique encore à déflorer à l'époque. »

Faïza Zerouala rend compte des trajectoires d'un certain nombre d'auteur·ice·s ; Mehdi Charef, Tassidit Imache, Azouz Begag, Farida Belghoul etc. Ils et elles ont eu d'importants retentissements et je crois lire leur héritage dans la littérature de Faïza Guene, de Kaoutar Harchi, de Fatima Daas entre autres en ce qu'elles écrivent de manière similaire ce qu'il se passe derrière les portes de chez nous, dévoilant d'une certaine manière nos existences intimes, les décortiquant parfois. L'analyse du récit de soi de Judith Butler a raisonné parce qu'elle décrit une logique d'énonciation que je retrouve notamment dans le récit autobiographique de Kaoutar Harchi. À la lecture de *Comme nous existons* j'ai été troublé par l'écriture très sociologisante qui se déploie dans la tentative d'expliquer chacun des moments de vie racontés, de décortiquer chaque chose dite, chaque choix entrepris par Kaoutar, son père et, le plus souvent, par sa mère. Ce mode d'énonciation m'a dérangé à la lecture et c'est en lisant conjointement Louisa Yousfi et Judith Butler que j'en ai compris les logiques. Le récit de Kaoutar Harchi est celui de son enfance dans l'Est de la France, au sein d'une famille ouvrière issue de l'immigration marocaine. C'est un récit du quotidien, elle y décrit et analyse par endroits le racisme bienveillant, le travail ouvrier, la ségrégation, le retour estival au Maroc, le

[23] Azouz Begag dans « « Littérature beur » : écrire pour conjurer le devoir de discrétion », Faïza Zerouala, juillet 2022.

détournement de la carte scolaire voulu par sa mère pour qu'elle n'aille pas dans le college du quartier. C'est ce dernier point qui constitue le cœur de l'ouvrage, c'est le choix que fait sa mère de lui faire traverser la ville pour poursuivre sa scolarité dans un collège privé. Elle raconte son incursion dans le lieu de l'autre ;

> *« Ce n'était plus aller et venir d'un bout à l'autre de l'espace mais découvrir l'existence d'autres espaces. Des espaces ou Hania et Mohamed n'étaient pas. Où moi, pourtant, je m'apprêtais à être. »*

Kaoutar Harchi n'est pas seulement autrice, elle est aussi sociologue et elle enseigne la sociologie. C'est aussi peut-être sa profession qui s'est glissée dans son écriture.

> *« Khadija et moi, d'une manière terrible, absolue, si bien que partageant le même cœur perforé par la fléchette de la race, nous aspirions désormais à vivre ensemble l'expérience du corps féminin »*

> *« Ce que me faisais Khadija, à cette période là, j'avais onze, douze ans, elle m'initiait à ce contre quoi Hania et Mohammed, pour leur bien plus que pour le mien, ne cessaient de me mettre en garde : parler, répondre, lutter. Quelque chose d'une peur d'exister traversait leur existence et guettait la mienne, menaçait de l'imprégner au point de ne plus distinguer la vie de la politesse, la gentillesse de l'obéissance aveugle, l'affirmation de soi de la discrétion. »*

En fait, il semble que la sociologie s'impose à certaines existences. C'est la thèse de Nietzsche et de Butler ; les rapports sociaux de race, de classe ou de genre installent les dominés dans une position réflexive vis-à-vis de soi et des leurs, observant et expliquant presque à la loupe, révélant l'intime de leurs existences. Cette injonction à s'expliquer et à traiter certains sujets nous la retrouvons à l'endroit des travaux de Kaoutar Harchi, mais aussi de ceux de Didier Eribon ou d'Anas Daif. Chez chacun d'eux ce geste est parfaitement conscient.

> *« Dans la trajectoire qui est la mienne, j'ai beaucoup frayé dans le champ académique et dans le champ littéraire, ce sont des champs qui sont structurés par un certain type de rapport de force, manière de faire et aussi de penser. Cette manière d'évoluer dans des espaces contraints qui sont aussi parfois des espaces malveillants, voir des espaces mortifères tout cela m'a conduit à vouloir me rencontrer, retrouver un rapport plus direct à moi même, à ma propre histoire, à ma propre trajectoire. »*

Kaoutar Harchi, lors d'une discussion pour la sortie de son roman autobiographique, racontait combien il était difficile de séparer l'écriture des conditions sociales de l'écriture, l'environnement dans lequel s'inscrit le processus d'écriture étant déjà l'écriture. Si les conditions sociales s'imposent à elle, l'autrice revendique par ailleurs le fait de socialiser sa réflexion, d'être en quelque sorte un militant de sa propre vie. L'enjeu des communautés dominées issues de l'immigration postcoloniale est selon Kaoutar Harchi d'être de cabale de devancer la manière dont nous sommes représenté, de semer les récits formulés à notre égard. L'outil qu'elle semble avoir trouvé est celui de la sociologisation de nos vies ; « *il est important de nommer, de dire ce qui n'est pas dir, ce qui n'a jamais été dit, de faire exister une position* »[24]. C'est précisément cette approche que critique Louisa Yousfi, c'est ce regard des sciences sociales qui tente d'expliquer pourquoi nous sommes devenus ce que nous sommes. La mère du philosophe et sociologue Didier Eribon semble partager l'avis de Louisa Yousfi. En octobre dernier la Bnf organisait une journée d'étude intitulée *Écrire sa vie, raconter la société. L'autobiographie au risque de la sociologie*[25]. Il y a avait notamment Annie Ernaux et Didier Eribon qui étaient invités. Eribon raconte ; à la lecture du roman *Retour à Reims* sa mère lui dit que tout est faux dans son livre, Eribon lui répond « non tu sais bien que tout est vrai » et sa mère de lui répondre « alors tu n'étais pas obligé de le raconter ». La réponse de madame Eribon et l'approche de Louisa Yousfi relèvent de la seconde option de réponse face à l'interpellation dominante identifiée par Butler. La première, celle dans laquelle une autrice comme Kaoutar Harchi s'est engagée, s'explique, se décortique, s'analyse en tant que sujet. La seconde option est de rester silencieux face à l'interpellation, face au désir de savoir et de comprendre du corps dominant. La seconde option est de finalement rester barbare.

Ce qu'il y a de commun dans l'écriture d'Eribon et d'Harchi c'est que leur geste n'est pas innocent, il est alourdi par tous les enjeux, toutes les interpellations diraient Nietzsche ou Butler, dont ils doivent rendre compte. Dans l'entretien que j'ai réalisé avec Anas Daif, il revient à plusieurs reprises sur ces questions raciales qui se sont imposées à lui.

> « Parce qu'en fait moi à la base, et je le raconte dans mon bouquin, moi je voulais être journaliste musical, allez aux États-Unis et couvrir les Grammy Awards pour interviewer Rihanna et J Cole. Moi j'étais très au fait de ces questions là (les questions raciales), je lisais énormément mais je ne voulais pas

[24] Kaoutar Harchi à Science po, rencontre pour la sortie de Comme nous existons

[25] https://www.bnf.fr/fr/agenda/ecrire-sa-vie-raconter-la-societe-lautobiographie-au-risque-de-la-sociologie

en faire mon métier parce que justement c'était traumatique pour moi tout cela. Et donc ça s'est fait de façon naturelle on va dire, ça n'a pas été choisi. »

« Je ne veux pas par exemple qu'il y ai une polémique raciste et que BFM m'appelle pour être l'expert. Moi ça ne m'intéresse pas. Déjà j'ai été happé par le truc, c'est-à-dire que c'est arrivé du jour au lendemain sur Instagram quand j'ai posté le truc, ça m'a échappé des mains, moi je voulais être aux Grammy Awards, le destin m'a dit non. Et en fait je le vis mal, je vis mal cette notoriété là grandissante. Je la vis très mal, j'en fais des crisses d'angoisse. »

« Et ça nous tombe d'un coup et ça rentre sans que tu t'en rende compte. Toi t'as été plein d'aspiration à faire pleins de choses, et tu te rend compte en fait qu'il y a un système entier qui est contre toi et tu te laisse aller vers des combats auxquels tu t'attendais même pas en fait. Parce qu'il n'y a personne qui veut investir sa vie sur les questions raciales. Qui veut en vrai parler de racisme matin, midi et soir. Moi ça me saoul tu vois au point ou moi qui écrivait énormément de textes, de musique et tout, ça fait deux ans que j'ai perdu l'inspiration. Parce que j'ai été happé par le pragmatisme, par le terre à terre. Je suis sorti du truc de l'inspiration, de pouvoir penser au-delà des frontières de l'antiracisme et des inégalités sociales, raciales, climatiques. Moi je me retrouve beaucoup dans ce que Kaoutar Harchi dit. Dans Comme nous existons elle dit, c'est un jour comme ça où elle lit le livre d'un sociologue, je ne sais plus comment il s'appelle, Sayad oui c'est ça et là ou elle a ce moment de rupture. D'un côté c'est libérateur, mais d'un autre côté c'est triste parce que tu te dis que ta vie ça sera une longue quête sociologique alors qu'il y a pleins d'autres personnes qui sont en situation de domination dans cette société là, qui n'ont même pas de questions à se poser sur leurs places. Moi je penses surtout aux hommes blancs hétérosexuels, ils ont la chance de ne jamais avoir à se remettre en question dans une société. »

Créer contre (eux) et pour (nous) ?

Au fil de ce travail j'ai employé à de nombreuses reprises le pronom *nous*. Il recouvre la somme des individus issus de l'immigration postcoloniale, les postcolonisés. Il est, nous l'avons

vu, un espace d'énonciation, la voie qui nous permet de faire quelque chose de ce que les autres, dominants, ont fait de nous, s'inscrivant de fait en opposition à un *contre eux*. De manière systématique le pronom *nous* est revenu dans les entretiens, à Youssouf, Zak et Anas, je leur ai tous demandé ce qu'ils mettaient derrière ;

Zak

« C'est très difficile à définir, je ne sais pas trop qui l'on est. Je ne sais pas trop qui l'on est vraiment, parce que si je me défini comme algérien, bah je vais en Algérie je ne sais pas qui je suis, en France non plus on ne nous accepte pas. Et en fait nous c'est tous les humains qui ont ce problème d'identité. Et pour moi c'est ça ce nous, parce que qu'en t'as … enfin ce n'est pas vraiment un problème d'identité, c'est plus une nouvelle identité. En fait c'est cette nouvelle identité qui fait qu'on a pas d'identité. […] Et du coup ce nous, dans le contexte de l'école il renvoyait clairement à mes origines. Mais je ne les pas choisis malheureusement, des fois on dit « vous » mais tu ne choisis pas. […] Et maintenant quand je vais chercher du taff et bah si une boîte elle veut pas de moi, ou un client ne veut pas bosser avec nous et bah c'est juste qu'il est juste con et il ne sais pas ce que l'on vaut et ce que l'on peut faire. Parce qu'en soit ce truc là de nous, je le définis plus comme on est les plus forts. Mais en fait nous on est obligé d'être les plus forts, parce que sinon on ne va pas nous voir, on ne va pas nous donner notre argent, on va pas bosser avec nous et on va rester dans la misère. Et nous il faut qu'on se dise on est les plus forts, on est les plus riches. Fin quand je dis riche culturellement parlant, une richesse du savoir. Et en fait c'est vraiment nous, c'est pas de l'égo trip, mais ça frôle un peu se truc là. C'est vu que vous nous mettez des freins dans des trucs administratifs, dans les accès à l'école etc et bah nous on est plus fort que vous en fait, parce qu'on y arrive malgré ces freins là. Et le nous en fait c'est tout ceux qui galèrent mais qui n'ont pas décidé de galérer. »

Anas

« Alors moi je suis grave pragmatique sur ces questions là, le nous c'est les personnes racialement discriminées et les personnes issues de l'immigration postcoloniale. Pour moi c'est ça le nous. Après il y a aussi les personnes racisées qui n'ont pas été colonisées par la France, les chinois, les japonais par exemple. Mais c'est toute personne que le système discrimine sur la base de leur appartenance raciale, pour moi c'est cela le nous en fait. »

Youssouf

> « C'est une grande question. Derrière nous je mettrais par exemple une Rosalia je la mettrai avec nous, un Virgil Abloh je le mettrais avec nous, un Demna de Balenciaga je le mettrais avec nous. En fait je trouve que c'est toutes ces personnes qui aujourd'hui qui sont nées en occident pour beaucoup, il y en a aussi beaucoup sur le continent et qui sont en train de redéfinir le centre de gravité du monde, et qui sont en train de montrer que leur culture elle vaut autant que la culture qui a été pendant longtemps dominante. Et qui nous a donné l'impression pendant longtemps que tout le monde voulait ressembler à ça. Et aujourd'hui on fait partie de ces groupes de personnes qui sont en train de montrer que non il y a d'autres cultures, et il faut en parler au même niveau. Et ça c'est quelque chose qui nous a beaucoup manqué quand on étaient plus jeunes et là aujourd'hui je penses qu'il y a toute cette génération qui arrive et qui est en train de redéfinir ce truc là. Et moi là tout de suite quand tu me demande, je met ça derrière le nous. »

Pour Zak, Anas comme Youssouf le *nous* se constitue d'abord à partir de l'expérience de l'altérité. C'est parce qu'ils ont expérimenté de manière répétée l'absence qu'ils se reconnaissent et s'associent sous la bannière commune du *nous*. Anas, en raison de son parcours qui l'a plongé de manière frontale dans les question raciales, fait clairement référence à toustes les postcolonisé·e·s racialement discriminé·e·s lorsqu'il dit *nous*. Zak et Youssouf voient la positivité, le performatif heureux qui fleurit des processus d'alterisation et d'absentification. *Nous* devient un mode d'énonciation puissant, qui fait parfois advenir un « contre eux ». Il y a une position à faire exister, une absence à contrer et donc une place à prendre aux côtés de celles et ceux qui sont déjà là, installés. En revanche, il ne semble pas s'agir d'une guerre de position, la vocation des individus minorisés n'étant pas d'installer un nouveau rapport de domination mais plutôt d'engager des allers et venus entre leurs propositions esthétiques minoritaires et le lieu majoritaire. En témoigne les nombreuses collaboration de Youssouf avec Monoprix et avec Jordan. Son enjeu est de créer des marges de manoeuvres, d'ouvrir des possibilités et de se glisser dans de nouvelles positions.

> « Là quand tu me dis ça je me dis ça reflète complètement Maison Château Rouge. C'est d'être capable d'aller faire une exposition au Musée des Arts Déco comme travailler sur une Coupe d'Afrique des Nations des quartiers du 18ème. Aujourd'hui je pense que si t'es pas un enfant de la diaspora c'est très dur d'être capable de naviguer dans les deux, tu penses que ce n'est pas possible, alors qu'on est capable de très très bien le faire. Et je pense que c'est tout le message qu'on essaie de passer. Déjà on veut être inclusif, mais vraiment pour

de vrai, pas inclusif parce qu'on va faire des campagnes, on va utiliser des profils etc. C'est aussi de travailler avec un éventail de projets, d'associations, d'entreprises ou de personnes qui peuvent aller dans des mondes totalement différents. Et ça c'est quelque chose qui est un point d'honneur pour nous, et qui est vraiment très important. Et c'est surtout le fait de fédérer, fédérer du monde autour de projets, de travailler avec des artisans locaux, être capable d'emmener aussi des artisans pour qui la plupart du temps ne travaillent pas avec des enseignes comme Monoprix. Etre capable de faire ce lien entre eux et Monoprix pour qu'ils soient ensuite référencés chez Monoprix. »

Pour Zak et le studio hall.haus, l'esprit est le même.

« En fait Karim ce qui est fou, avec la sélection de l'équipe de France il lui ont vraiment craché à la gueule, mais Karim il aime quand même cette équipe, il veut quand même porter les couleurs de la France. Et ça c'est nous en fait, c'est nous on nous a pillé pendant 150 ans et mon père il a quand même décider de venir immigrer en France, ça veut dire un truc. Moi je suis ici, j'ai conscience de tout ça. Karim c'est ce truc là de ont est plus intelligent que vous parce qu'on vous pardonne en fait, et on veut construire notre pays ensemble en fait. Même s'il y a des racistes, Le Pen elle fait un gros score, c'est pas grave. Si un jour vous voulez comprendre ça, bah c'est pas grave on vous pardonnera, et on fera un truc ensemble. »

Il ne s'agit pas alors de créer *« contre eux »*. En revanche il est question, de toute évidence, de créer *« pour nous »*.

Zak
« On est les premiers, on a tout à construire pour nous. En tout cas pour nos petits, et pour les gens qui veulent faire du design après, et pour ceux qui n'y ont pas accès. »

Dire « nous », créer pour « nous » c'est transformer un rapport de pouvoir en ressource de création.

Condamné·e·s à la modernité

« En réfléchissant à ma propre identité, je me suis rendu compte qu'elle a toujours reposé sur le fait d'être un *migrant*, sur ce qui me rendait différent de vous. L'une des choses les plus fascinantes à ce propos est que je me retrouve finalement au centre. À l'ère actuelle du postmodernisme, où vous vous sentez si dispersés, je suis au centre. Ce que je me figurais comme dispersé et fragmenté en vient, d'une manière paradoxale, à constituer l'expérience moderne *par excellence* ! »

Stuart Hall

« On est condamné à la modernité parce qu'on est dans un truc où on n'a pas de représentations, t'imagine tu grandi dans un truc où t'as pas de représentations, t'es dans un pays et en même temps on te fait ressentir que tu sais pas trop si t'es chez toi et à la fin bah en fait ce que tu dois faire, tu dois copier sur personne, t'es obligé d'aller prendre un peu partout et tu réinvente quelque chose. Et c'est ça je trouve qui est beau, c'est qu'on arrive à faire des choses qu'on avait jamais vu avant. »

Youssouf Fofana

Youssouf Fofana, Anas Daif, Zakari Boukhari, Taqwa Bint Ali, Fatima Daas, Mouloud Achour, Tahar Rahim, Fatma Torkani, Louisa Yousfi, Azel Ait Moktar, Mai Hua, Anthony Cheylan, et toustes les autres, ce qu'ils ont de commun, au-delà de leurs activités de création, c'est leur héritage de l'immigration postcoloniale. Ce qui les rapproche et qui me permet de les regarder ensemble c'est leur expérience de l'altérité, c'est l'éternelle différence à laquelle ils sont renvoyés. C'est cela qui permet de rapprocher leurs expériences créatives, c'est leur inscription dans des rapports sociaux de race, et souvent aussi de classe et de genre. Derrière ce bouillonnement créatif, des parcours de générations issues de l'immigration postcoloniale sont à lire et des trajectoires créatives et entrepreneuriales se dessinent dans le lit de positions diasporiques souvent inconfortables ont créé les conditions d'émergence d'une créativité. C'est ce que j'ai appelé en introduction le performatif heureux de l'altérité. On dirait qu'émerge un modèle diasporique enter sur l'histoire de l'immigration africaine qui a conduit à faire naître des figures des reconfigurations culturelles de cette histoire, de ses mémoires et qui deviennent des acteurs incontournables des manifestations culturelles françaises contemporaines. Zak et Youssouf le montrent bien, leurs identités leur permet de construire un terrain de création qui n'existe pas encore.

Youssouf

« C'est d'être capable d'aller faire une exposition au Musée des Arts Déco comme travailler sur une Coupe d'Afrique des Nations des quartiers du 18ème.

Aujourd'hui je pense que si t'es pas un enfant de la diaspora c'est très dur d'être capable de naviguer dans les deux, tu penses que c'est pas possible, alors qu'on est capable de très très bien le faire. »

« Et je lisais un truc intéressant c'est une architecte qui s'appelle Lina Bo Bardi qui parlait du Brésil, et elle disait que le Brésil c'est un pays qui est condamné à la modernité parce qu'il a connu toute cette mixité, avec toute son histoire qui est à la fois triste et heureuse, bah c'est un pays de mixité et de fait parce qu'il y a une mixité c'est un pays qui est obligé d'être moderne, et d'inventer, tout le temps. Et nous en fait c'est cela nous. On est condamné à la modernité par qu'on est dans un truc où on n'a pas de représentations, t'imagine tu grandi dans un truc où t'as pas de représentations, t'es dans un pays et en même temps on te fait ressentir que tu sais pas trop si t'es chez toi et à la fin bah en fait ce que tu dois faire, tu dois copier sur personne, t'es obligé d'aller prendre un peu partout et tu réinvente quelque chose. Et c'est ça je trouve qui est beau et qu'on arrive à faire des choses qu'on avait jamais vu avant. »

Il y a chez les diasporas des trajectoires liées à la modernité.

« Si elle semble évoquer une origine lointaine, historique, avec laquelle elle continuerait d'entretenir des liens, l'identité pose en réalité des questions sur l'utilisation des ressources de l'histoire, du langage et de la culture dans le processus du devenir plutôt que de l'être : non pas « qui sommes-nous ? » ou « d'où venons-nous ? », mais qu'allons-nous devenir, comment sommes-nous représentés et comment cela peut-il influencer la manière dont nous nous représentons nous-mêmes ? »[26]

[26] Stuart Hall, *Qui a besoin de l' « identité » ?* dans *Identités et cultures. Politiques des cultural studies,* page 380.

CONCLUSION

Je suis désolé de vous présenter ce travail inaboutit. Mon mémoire donne un aperçu du bouillonnement créatif que je vois à l'oeuvre dans les diasporas. Depuis cet été je travail à la conception d'un lieu culturel, qui a ouvert au mois de septembre (https://www.timeout.fr/paris/actualites/on-a-visite-le-centre-culturel-experimental-installe-dans-lancien-tati-de-barbes-092322), témoin de cette effervescence. Le lieu nous l'avions imaginé avec Youssouf lors de mon stage, et nous occupons actuellement les locaux de l'ancien Tati à Barbès en attendant les travaux. L'espace s'appelle l'Union de la jeunesse internationale et accueille une radio, une bibliothèque, des ateliers créatifs, des espaces d'exposition, une cafétéria. Je travaille à la programmation, à la direction artistique, à la conception et à l'écriture des expositions, à la mise en place des tables rondes et émissions. Ce que vous m'avez respectivement transmis les quelques mois passés à vos côtés m'accompagne énormément chaque jour, et je suis vraiment désolé que ce travail de mémoire n'en rende pas suffisamment compte. Je vous remercie sincèrement pour vos approches dans le travail et dans les réflexions qui m'ont marqué dans vos cours et qui me restent !

ENTRETIENS

ZAKARI BOUKHARI

ANAS DAIF

YOUSSOUF FOFANA

Entretien Zakari Boukhari

Est-ce que tu peux commencer par me raconter ta vie depuis ton enfance ?

Moi c'est marrant parce que tu dis issu de l'immigration, mais moi je suis né en Algérie en fait. Je suis arrivé à Paris à l'âge de 6 ans. Pourquoi je me suis retrouvé à Paris ? Parce qu'en fait mon père dans les années 1990, pendant la décennie noire il était journaliste. Pendant cette période assez sombre il racontait ce qu'il se passait, il a eu quelques soucis, il a eu envie de quitter l'Algérie et il a choisi de venir en France. Je ne sais pas pourquoi mais c'était son choix. En fait il a réussi à venir ici grâce à un visa qu'il a eu parce qu'il avait un projet de monter un fromagerie en Algérie mais finalement il est resté. Il est venu en 1998 ou en 1999, je ne sais plus. Et un an après en 2000 il tombe malade, il a eu la tuberculose. Et moi quand j'étais petit je demandais beaucoup à voir mon père en fait à ma mère. Et ma mère du coup à fait les démarches de visa, on avaient eu un visa touristique à l'époque. Et c'est marrant on est arrivé le 11 septembre 2002, un an après les attentats, à Paris. Et mon père hamdulillah il a guéri de sa maladie. Après la vie à fait que ma mère et mon père ont décidé de rester ici. Mon père qui était journaliste en Algérie, en France il n'était pas trop reconnu du coup il a du faire un taf alimentaire, réceptionniste dans un hôtel. Ma mère qui ne captais pas du tout le français, a vécut ce changement de vie assez brutalement. C'était assez fort de manière émotionnelle, parce qu'elle a quitté sa famille de qui elle était très très proche. Ma mère je sais qu'elle l'a très mal vécu. D'autant plus avec notre situation financière, pas de logement, on vécu pendant six ans dans une chambre d'hôtel à Paris. On y a vécut à trois, une chambre d'hôtel de 10m2 qui est à peine plus grande que ma chambre que j'ai actuellement. Donc c'était une période très difficile mais moi je l'ai vécut, fin je remercie mes parents parce que cette période je l'ai vécu de manière assez joyeuse quand même. Même si j'ai vu des tensions et tout, finalement mon enfance était assez joyeuse ici. J'avais conscience que j'avais vraiment de la chance d'être venu à Paris et conscience aussi que je n'avais pas la même vie que les autres enfants à l'époque. J'ai pris conscience de ça très très tôt.

Après j'ai du apprendre le français, très rapidement en 2-3 mois. Parce que je suis arrivé à six ans, du coup il y avait une classe d'adaptation pour les étrangers dans mon école primaire. J'ai intégré le cp après. J'avais pas mal d'amis, en plus vu que je suis fils unique j'étais tout le temps dehors, tout le temps chez les gens. Mais en même temps j'avais conscience que du côté familial et financier c'était très dur. A l'école primaire tout ce passe bien. Au collège, c'est marrant parce que le choix du collège c'est le seul choix que mon père à fait pour moi. En fait on avait le choix entre un collège dans le 13ème, on habitait le 13ème à l'époque, avec une formation moins soutenue que celle du collège dans le 5ème. Moi j'avais tous mes amis qui allaient dans le 13ème, mais les chances de réussite elles étaient moindres, ou en tout cas la formation était moins soutenue. Mon père il a forcé avec moi pour que j'aille dans le 5ème, et

c'est un des seul choix qu'il a fait dans mes études. Je le remercie parce que en vrai c'était dur, mais j'avais de bonne bases quoi. Mais c'était triste, maintenant je me dis putain j'aurais pu aller là-bas et ma vie aurait eu un autre sens. Du coup je vais dans ce collège là qui est boulevard Saint-Michel. Là je me retrouve dans un autre climat, on va dire dans un autre type d'enseignement, parce qu'il y avait moins de diversité. Un peu tous les yeux étaient rivés vers nous, fin quand je dis nous, je me souviens j'étais avec un poto à moi, Mamadou, qui venais de la même école primaire. Et nous deux ont voulaient aller à l'autre collège, mais nos parents ils nous ont amené là on ne sait pas pourquoi. Et du coup c'était assez, je ne dirais pas que c'était dur, mais on était un peu … en plus comme les petits ils écoutaient plus de rap, ils étaient un peu intrigués mais pas de manière négative. Tu sais un peu comme quand t'es la star du college. C'était la joie de nous avoir là, on étaient drôle machin, ceci cela. En sixième il y avait un mec qui était avec nous mais il avait redoublé deux fois. Et il nous influençait mais de manière très négative, parce qu'il avait vu qu'on était les seuls rebeu et renoi avec lui. Du coup il nous faisait trainer avec des troisième, il nous faisait fumer. L'année de sixième était assez intense, parce qu'en même temps j'avais déménager, la mairie nous avait donné un logement social. On est passé de l'hôtel du 13ème à mon logement actuel dans le 20ème. Je faisais les trajets 20ème - 5ème, ma mère m'emmenait le matin et je revenais tout seul, pendant les premiers mois. L'année de sixième, d'un point de vue scolaire, j'avais de grosses difficultés, je n'avais pas la moyenne. Pour mon père l'école c'était très important, lui n'avait pas fait d'étude mais ses frères et soeurs ont tous de longues études. C'est un truc de très familial chez nous, de poursuivre ses études et d'aller loin. Et du coup il s'est rendu compte que je commençais à faire un peu n'importe quoi. Ce qu'il a fait c'est qu'il est parti voir tous les profs, dis toi j'avais douze ans. Il a pris des rdv avec chacun des profs, en mode one to one avec eux et moi ça ma mis une claque. Après tout est rentré dans l'ordre, j'ai eu mon brevet tranquille. L'année de troisième, c'est un peu la moment ou j'ai pris conscience de mon projet de vie. La conseillère d'orientation présentait les différents bac et elle a présentée le bac Sti2d, sciences et technologies de l'industrie et du développement durable. Moi je me suis dit tout bêtement, je suis algérien, je viens d'Algérie, c'est l'un des pays avec le plus gros désert et le plus gros potentiel en énergie solaire, bah du coup je vais faire des études pour plus tard produire de l'énergie solaire. Pour moi mon futur était dans mon pays. Après j'ai même pas réfléchi, c'était vraiment instinctif, je m'étais pas posé pour réfléchir des heures. C'était le moment de la présentation. J'aurais pu faire des études littéraires comme scientifiques. Et du coup je décide de faire ça. Je choisis le lycée pour, je fais ma seconde générale. Je retourne vers chez moi dans le 19ème. Du coup là je suis un peu plus à l'aise, tranquille c'était la vie que je vivais dehors quoi je la vivais aussi au lycée. C'est là où je remercie mon père parce ce qu'on m'a enseigné au college, quand j'arrive au lycée je me retrouve avec des gens qui n'avaient pas eu la même chance que moi. Et donc j'étais très à l'aise au lycée. Après j'ai mon bac, très facilement aussi, j'ai eu mention bien. Bac du coup sti2d

avec option énergie-environnement. Toujours dans le même projet, je rentre dans un DUT génitherminque énergie dans le 92, à Ville d'Avray. C'est juste derrière Saint Cloud, c'est là je crois ou Marine Le Pen habite quand elle vient à Paris. Je me retrouve dans un environnement vraiment en mode chaud. Socialement parlant je ne me sentais pas du tout à l'aise. Quand tu grandi dans le 20ème tu n'es pas dans des clans, et là bas très vite je me suis retrouvé dans un clan malgré moi, trainer avec des gens qui me ressemblaient malgré moi. Bon après tu grandi et tout, donc je me dis c'est comme ça, mais je sais pas je trouvais ça bizarre. Je fais mon DUT, je me retrouve avec des gens avec de meilleures bases que moi, parce que mon lycée finalement il ne préparait pas tant que ça. Je dois rattraper quelques lacunes, mais j'y arrive. C'était chaud parce que j'avais 1h30 de trajets entre le 20ème et le 92. J'arrive à avoir de bonnes notes, je finis 7ème sur 50, du coup ça me donne accès à de bonnes écoles d'ingé. Là où la patate arrive, c'est que pour intégrer une école donc t'as le dossier avec tes notes mais tu as aussi un avis de poursuite d'étude. Cet avis l'étudiant n'y a pas accès, ça passe du DUT à l'école, des profs aux profs donc. Moi je postule à des écoles d'ingé un peu partout en France, mais à Paris aussi. Et je suis accepté partout mais pas à Paris. Et là je me dis c'est quoi ce délire. Et là je me dis c'est trop bizarre, j'ai des bonnes et j'ai pas ma place. Je le prend un peu mal mais je me dis vasy tanpis c'est pas grave je vais faire autre chose. Je bifurque vers une année de licence professionnelle en alternance, parce que j'avais pas vraiment d'expérience dans une entreprise. Je voulais goûter à la vie pro dans ce que j'étudiais. Je postule à une licence pro à Créteil, un peu à l'arrache parce que je pensais aller en école mais finalement non. Je ne trouve pas d'alternance, j'étais avec un poto à moi lui a trouvé mais pas moi. Je me retrouve donc en octobre sans inscription scolaire, mes parents n'ont pas trop capté parce que j'avais des bonnes notes. Et du coup je me dit c'est pas grave j'ai un an je vais réessayer l'année prochaine. Moi je suis têtu, si ça ne marche pas je peux réessayer plusieurs fois. Entre temps je profite de ce temps pour passer mon permis, ce genre de truc que j'avais le luxe de faire au jour le jour. Après de mon temps libre je cherche toujours une alternance pour l'année pro, et ce temps là m'a permis de m'intéresser à la création au sens large. Je voyais pas mal de gens autour de moi qui commençais à créer, ça passait plus par la littérature. Il y a beaucoup de gens autour de moi, de mon cercle parisien qui soit commence à bosser, commence à écrire, à prendre de la photo, à réaliser quelques vidéos et tout. Je me dit à trop cool, et je me dit vasy moi mon père vu qu'il était journaliste et qu'il a écrit deux trois pièces de théatre, par mimétisme moi je commence à écrire. A l'époque il y avait un média qui s'appelait Twenty magazine, média créée par deux quarantenaire qui avaient un gros réseau. Elles avaient fait leur carrière professionnelle dans le monde de la communication et du coup elles dealaient avec toutes les marques. Elles avaient créée se média pour donner la parole aux twenty. A ce moment là j'avais tout pile vingt ans en 2016. Et je vais à une des réunions de rédaction de ce média, et c'est cool, les gens sont trop cool, ça parle de tout et de rien, de politique, de musique. On était libre de proposer des sujets

sur lesquels on voulait écrire. Moi j'écris sur des sujets pas mal diversifiés ; j'avais écris sur un YouTubeur londonien qui était marrant parce qu'il faisait des vidéos de dégustation de tous les spots de poulet fris londonien, en mode bien pourri. J'ai écris sur, à l'époque c'était Trump qui allait être élu, j'ai donc écrit trois articles de fiction sur ce qu'il allait se passer avec Trump élu. Genre c'était un truc assez déjanté. Apres j'avais écrit un article sur les violences policières, c'était au moment de l'affaire Adama. Après cet article, vu que je commençais un peu à sortir la nuit. A l'époque il y avait Yard qui venait d'être lancé. Et moi je fréquentais un peu leurs soirées et j'étais entré en contact avec les deux fondateurs, mais purement de manière amicale tu vois. Ils ont vu que j'écrivais des articles sur twenty, ils ont lu l'article sur Adama. Et m'ont dit à trop cool nous on cherche des rédacteurs, viens écrire chez nous. Moi je me dit trop bien, en plus Yard commençait à avoir une certaine résonance. Et yard ce qui était intéressant c'est qu'ils avaient un format, enfin leur modele économique c'est qu'ils ont le média et une agence de comm, donc ils bossent avec des marques. Et donc je baigne un peu dans leur monde où à mon âge je découvre un peu tout ça. Eux lancent leur boîte, ça vient de se lancer. Toutes les marques dont t'es fan quand t'es petit, Nike, tu les côtoient, tu fais des événements. C'était vraiment cool, j'ai conscience que Yard à l'époque ont vraiment écrit un truc sur la culture de Paris ou en banlieue, où les gens ils en parlaient et disaient ah putain il fallait être là. Je m'en souvient ils avaient fait une soirée où le même soir ils avaient ramenés 1995 et tous les Asap Mob, deux grands groupes de rap parisien et new yorkais qui étaient réunis au même lieu, c'est fort ! J'écris un article sur les livreurs Deliveroo, un article sur Disiz la Peste. J'ai écris sur un studio de design qui s'appelle Wsh studio. Ils s'étaient lancé il y a un mois, je les découvre et j'écris un truc sur eux. Je me lie d'amitié avec eux, ça matche avec mon profil un peu industriel. Et puis le nom me parlait. J'avais pas encore bien définie mon identité créative, j'étais en mode exploration. Donc j'écris un article sur eux. Je me lie d'amitié avec les fondateurs de ce studio de design, là on est vers juin 2017 tu vois. Moi je me réinscrit à une licence pro, je trouve une alternance. En septembre je reprends les cours. Ça ce passe bien, sauf que je me rend compte que c'est pas du tout ce que j'ai envie de faire de ma vie. Surtout professionnellement, c'est des vieux aigris, que des mecs, des blancs qui font ça depuis 60 ans, je me sens pas vivre quoi. J'ai quand même ma licence pro, et entre temps pendant cette année là je commençais à bosser avec le studio de design que j'ai rencontré. Je m'intégrai dans pas mal de projets, je les suivais, bref je commençais à bosser de manière freelance mais j'étais pas payé. Après mon année de licence pro je décide d'intégrer le studio de design à plein temps. Cette année de licence elle m'a dégouté un peu des études scientifiques et de ce monde là. Je voulais vraiment voir de quoi j'étais capable dans la créa et tout. Du coup je leur dit voilà moi j'ai envie de bosser à plein temps avec vous. Ils me disent ok trop cool. Et moi à l'époque j'étais très très naïf et je demandais même pas à être payé. Vu que j'avais bosser un an en alternance du coup je touchais le chômage et je me disais vasy je serais payé plus tard, surtout que eux ils se payaient même

pas à l'époque. Du coup je suis avec eux à plein temps. A l'époque eux ils étaient deux à plein temps, après t'avais trois autres mecs qui étaient là mais qui étaient encore à l'école. Et la je me retrouve à bosser sur des projets vraiment hyper cool, genre de la réalisation de clip, à bosser sur des événements. En fait c'était du visuel et du contenu, en fait c'était de la direction artistique, quelle histoire on raconte derrière ce produit, ce projet. J'inventais des histoires quoi. Moi ça me faisait kiffer de raconter des histoires autour de produits, de clip, de scéno, d'espaces et tout. C'était grave cool, et pendant cette année, je suis resté un an et demi avec eux, et pendant cette année on a bossé avec une marque de vêtements de Los Angeles et j'ai eu la chance d'aller là-bas pour un mois pour bosser sur la collection de vêtement. Ça c'était en mars 2019 et en octobre 2019 on est parti ensemble au Japon pour le pop up et vendre les sappes là bas. C'était trop cool. J'ai appris énormément, c'est juste que j'étais pas payé. J'ai beaucoup donné aussi, je me suis investit énormément. Et puis eux les deux fondateurs vu qui venaient pas de Paris, ils connaissaient pas grand monde. Et moi vu que j'ai grandi ici j'avais pas mal de contacts, des potos à moi qui commençais à bosser pour des marques, des marques qui pouvaient être de potentiels clients. Ou des photographes, pleins de gens comme ça.

Comment s'est constitué ton cercle de créatifs ?

Mon réseau créatif je l'ai construit via les soirées Yard notamment, après c'était pas mal moi je connais lui qui connais lui, après c'était pas mal sur les réseaux aussi, sur Instagram. Après l'école non pas vraiment. En vrai elle est là la chance de résider à Paris, il y a pleins d'événements, tu rencontre des gens. Et moi j'ai eu la chance de très jeune fréquenter ça, moi j'étais souvent le plus jeune à l'époque. Si très jeune les gens te vois, après quand tu grandis ils vont te voir aussi. Du coup je passe un an avec se studio de design, et au bout d'un an je vois que l'entreprise évolue et moi j'attends plus de stabilité de la part des deux fondateurs. Et en même temps je vois un peu la patate arriver dans le sens ou finalement ils veulent garder un peu le bébé pour eux. Même au niveau de la reconnaissance, il n'y avait pas grand chose. C'était très mal géré et c'était toujours géré à l'arrache. Et moi ça me plaisait pas, et même au final au niveau des valeurs, fin moi une des valeurs les plus importante quand je bosse avec les gens c'est que les gens se sentent bien, je voyais qu'ils avaient pas ça en tête. Du coup je discute avec eux, je leur dit que moi ça ne peut plus aller comme ça, je prends un temps pour réfléchir. Et en fait il s'avère que les autres membres du collectif, eux ils venaient de finir leurs études et ils sont là en mode vasy venez en rentre dans les parts de la société. Et les deux fondateurs ils disent non on peut pas, ce truc c'est que nous deux, on a passé énormément de temps c'est que nous deux, c'est que nous deux. Et là je me dis putain c'est un truc de ouf, tu dis ça à tes potes. Fin c'est chaud, ça reste que de l'argent, c'est que du business. Ces deux mecs là ils avaient fait des études de design, ils c'étaient arrêtés en master 1 et avaient monté le studio. Donc en soit c'est

très honorable, mais ce qui ne marchait pas c'était vraiment les valeurs humaines. Et du coup on se dit bah vasy ciao. Et du coup on est les quatre de Hall Haus ! Et c'est marrant, fin j'ai pas envie du tout de faire de rapprochements simples mais, au final on s'appelait Wesh studio parce qu'on représentait un truc par nos personnes, ont était des renois, des blancs, des rebeus. On étaient deux blancs, deux renois et de rebeus. Et on se divise, les deux blancs restent entre eux, et nous les deux rebeus et renois on se retrouvent sans rien parce que eux avaient crées la société avec leurs deux noms, et nous on voulait prendre des part mais pas eux. Et puis on avait pas les mêmes valeurs, nous on a des valeurs de famille.

Alors c'est drôle parce que tu vois les études moi j'arrête et je reprends. Mes trois autres potos eux viennent d'être diplômés, ils ont tous un bac +5 de la même école, de l'Ecole nationale du design industriel. C'est la plus grosse école de design en France, et parmi les top 5 en France. Et moi je me dis c'est cool eux ils ont leur profil design industriel, moi aussi j'ai étudié l'industrie et les énergies au sens large, ça m'a motivé à reprendre mes études et à les finir. Je me dis septembre 2020, je retente les écoles d'ingé, où j'avais été refusé. Et entre temps, on s'est dit c'est dommage qu'on ne puisse plus bosser ensemble sous une même entité. Et on se dit vasy on va créer notre propre entité. Et du coup, quelques mois de réflexions sur ce qu'on allait faire, ce qu'on voulait faire, comment on allait s'appeler. Ces mois ont été très importants parce que à l'époque chez Wesh studio on arrivait pas vraiment à décrire ce que l'on faisait, on faisait de la direction artistique mais au final on faisait tout et n'importe quoi. On faisait tout dans la créa. Et là avec Hall Haus on s'est dit, on va pas faire la même chose. Fin on va pas faire la même chose, on va pas aborder le problème du même bord. On s'est dit voilà, on a tous un profil très technique, on vient tous de l'industrie, bah du coup on va dire qu'on est des designer industriel et on va monter un studio de design industriel. Design déjà ça veut dire quelque chose, et industriel ça veut dire quelque chose. On cherche comment on va s'appeler. Et là t'as Abdoulaye il dit bah en fait on va revenir à quelque chose d'essentiel qui est en fait le Bauhaus. Donc c'est le mouvement, c'était un peu comme les frères Lumières du design. C'était un groupe de designer qui ont entamé tout le design industriel qu'on connait maintenant, toutes les façons de faire, tous les procédés industriels qu'on connaît aujourd'hui. Ce sont les pères fondateurs de comment construire, comment créer quelque chose pour tout le monde. A l'époque eux c'était un truc de ouf, je te dit ça c'était dans les années 30, eux c'était des allemands et à l'époque les objets crées c'était soit pour le bourgeois, soit pour la classe moyenne, soit pour le très pauvre. Il n'y avait d'objets pour tout le monde, ça n'existait pas. Et eux ils ont dit on va faire des objets, des bâtiments où tout le monde peu y habiter, tout le monde à le même confort. Et elle est là la révolution, hormis les avancées techniques, c'est le message qui a derrière, c'est que c'est pour tout le monde. Et nous c'est vraiment ça. Hall Haus, c'est pour nous mais pour tout le monde aussi. Et du coup on s'est accaparé ce nom là Bauhaus, en fait on a enlevé le préfixe Bau on a ajouté le préfixe Hall. Nous l'identité qu'on revendique c'est qu'on a cet héritage de ce design

qui se veut fédérateur, et nous on veut aussi prendre part de ce design qui se veut pour tout le monde mais de notre époque, de maintenant. Parce que nous qui venons du hall, Hall ça représente notre environnement, dans lequel on a baigné. Et dans ce milieu là, chez nous, ou en tout cas chez moi, fin mon père il ne m'a pas donné cette éducation là artistique, un pue littéraire parce qu'il aime bien la littérature, mais ça s'arrête à la littérature, il ne m'a pas montré, ni parlé de chaise de designer, ni de tableaux de peinte, ni de comment était créée le tgv. Et nous en fait on se veut les porte voix de ce design, et de cet aller retour en fait entre nous notre environnement et le design qui parait élitiste. Et nous on veut casser un peu tout les préjugés. Parce qu'en fait le design il est présent au quotidien, genre quand tu vas prendre le métro, le mobilier que tu vas y retrouver il a été pensé de telle ou telle façon, l'abris bus pareil. Ou bien quand tu vas acheter une gourde chez décathlon c'est la même chose. Et donc tous ces messages un peu caché dans les objets qui nous entourent, et bah nous on les lit et on veut être acteurs de tout ça. Parce que c'est trop important je trouve de comprendre pourquoi cet objet est là, pourquoi il est fait comme ça, pourquoi il est pas cher, pourquoi il est cher. Tout ça, ça conditionne nos statuts sociaux, nos identités et tout, ça n'est pas du tout du hasard. Et nous on prête beaucoup d'importance à ça. Et bref du coup on se dit vasy on va monter Hall Haus, on créer la société à l'Urssaf, on se partage les parts de manière équitable. Et en fait toutes les erreurs qu'on avaient fait avant on ne veut pas les refaire. Et du coup ça c'est en juin 2020. Entre temps il y a eu le covid et tout, mais le covid ça nous a pas bloqué, tu vois on s'en foutais. Une crise en plus d'une autre, tu vois on a toujours vécut dans la crise, on s'en fou. Du coup je décide de reprendre les cours en alternance. Je postule à l'école dont j'avais été refusée, qui s'appelle l'Ensam. C'est l'école nationale supérieure des arts et métiers, c'est l'une des plus grosse école d'ingé en France. Du coup je postule, je donne mon dossier mais je donne pas mon avis de poursuite d'étude. Et au bout d'un moment ils me le demande. Et je leur dit écoutez il n'est plus valable, mon DUT date de 2016, on est en 2020 c'était il y a 4 ans. Et là ils m'acceptent. Je me dit wouua trop cool. Et là il me faut une alternance, parce que les trois années d'école d'ingé c'est en alternance. Je fais mes recherches pendants le confinement, et la bizarrement une boite, là où les gens disaient il y a plus de travail, bizarrement je trouve une boite pendant le confinement. Je trouve donc mon alternance chez un fournisseur d'énergie renouvelable. Et ça me plait, l'équipe elle est jeune. Du coup trop cool j'ai mon école d'ingé, j'ai mon alternance, donc je peux reprendre les cours. On créer Hall Haus en juin 2020. Et le gros projet qu'on a en 2020, en fait on a remporté un appel d'offre de Lafayette anticipation. C'est la fondation des Galeries Lafayette, cette fondation elle pour vocation de financer des artistes. Nous on gagne un concours qui nous donne accès pendant un mois à leur parc de machines industrielles. La fondation elle est dans le marais à coté du BHV, et au sous-sol ils ont un lieu où l'on peut tout créer. Et nous on a accès à cet espace pendant un mois, on se dit vasy on est chaud qu'est ce qu'on peut faire comme projet. On se dit bah vu que tous les designer connus ils ont une chaise,

bah on va faire une chaise. Et du coup on se dit bah du coup on fait quoi comme chaise ? Et à l'époque on avait pas de bureau et du coup on se retrouvait un peu partout entre nous pour bosser et on utilisait les chaises Quechua. Et en fait on se dit, on est assis sur la chaise qu'on veut faire, enfin celle dont on va s'inspirer. Et on se dit vasy du coup on va faire une chaise un peu manifeste qui parle de notre identité. On a pris le fauteuil Quechua et une autre icône du design qui est le B3 de Marcel Breuer. Et on se dit bah ces deux chaises là c'est nos deux univers, et comment parler de ces deux univers. On a créée la Curry Mango, un fauteuil en bois et en cuir pliable. C'est l'hybridation de ces deux univers. Et on a eu la chance d'exposer cette chaise à Lafayette Anticipation pendant un mois. Et en fait le fait d'avoir fait une chaise, les gens qui étaient autour de nous, et nos potentiels futurs clients … en fait avec Hall Haus ce qui change de ce que l'on faisait avant, c'est que dans chaque projet on met une part de notre identité. Et en gros, tu sais qui on est, tu sais d'où l'on vient, tu sais ce que l'on va faire. Et du coup si tu veux bosser avec nous tu viens chercher ça et pas autre chose, c'est clair quoi. T'es pas dans le flou, en tout cas c'est ce qu'on veut véhiculer, sans prétention mais c'est cela. On a eu de bonnes retombées, il y a pas mal de gens qui sont venus, des clients, des magazines. On a eu un article sur Le Monde Magazine, sur Ideat. Moi j'ai repris les cours entre temps, de ce côté là tout ce passe bien.

Quel regard tu pose sur cette couverture médiatique ?

Moi personnellement, je suis très frileux. Avec le temps, et plus je grandi, plus j'ai envie que ce soit, je ne dirais pas entre nous … j'ai envie que ce soit un média qui soit créée par des gens qui ont vécu la même chose que nous qui en parle et qu'il y ai autant de résonance qu'un Le Monde magazine ou qu'un Figaro. Après vu que je ne suis pas tout seul chez Hall Haus et qu'on est ensemble, du coup je … tu vois. On peut pas comment dire, je dois laisser des positionnements en retrait. Après je ne sais pas si j'ai raison ou pas raison mais je suis frileux. Pour être honnête, j'ai conscience qu'on vient nous voir pour qui l'on est. Parce qu'il faut savoir que dans le monde du design il n'y a pas de gens qui nous ressemble. On est les premiers, on a tout à construire pour nous. En tout cas pour nos petits, et pour les gens qui veulent faire du design après, et pour ceux qui n'y ont pas accès. Du coup on sait que parfois si nos profils sont mis en avant c'est parce qu'on est qui l'on est. Et parfois je penses que, fin en tout cas j'espère pas que le taff soit mis en second plan. Mais en fait non parce que notre identité sert nos travaux, et nos travaux servent notre identité. Et vu qu'on est les premiers d'autres jeunes comme nous peuvent faire ce que l'on fait. Du coup y'a pas de, comment dire, il n'y a pas de choses qui prend le dessus sur d'autres. Donc il y a eu cette chaise, après on a fait pleins de projets clients. Aussi lorsqu'on a monté Hall haus un de nos champ d'action, c'est la transmission. Donc on fait pas mal de workshop, on intervient dans les écoles soit on leur donne des cours ou

on parle simplement de nos parcours. Après on a bossé avec une marque de fruits japonais qui voulaient faire des emballages pour les fruits, on a bossé avec des institutions, bref pleins de clients différents, et ça c'est trop cool. Après en 2022, après avoir fait la chaise on rencontre une maison d'édition qui s'appelle Théorème édition, c'est des éditeurs de mobilier. Ils ont kiffé sur la chaise, ils nous ont dit qu'ils sortaient leur deuxième collection dans quelques mois et ils nous ont demandé un objet. Donc on a fait la table que nous avons présenté il y a quelques mois. Et là cette année on a mis un vrai pieds dans le monde de l'édition, les gens savent qui l'on est et on a eu plein de parution presse. Et c'est trop cool, et on est les seuls c'est ça qui est incroyable !

Plusieurs fois tu as dit « nous », qu'est-ce que tu mets derrière ce nous ?

C'est très difficile à définir, je ne sais pas trop qui l'on est. Je ne sais pas trop qui l'on est vraiment, parce que si je me défini comme algérien, bah je vais en Algérie je ne sais pas qui je suis, en France non plus on ne nous accepte pas. Et en fait nous c'est tout les gens, tous les humains qui ont se problème d'identité. Et pour moi c'est ça ce nous, parce que qu'en t'as … enfin ce n'est pas vraiment un problème d'identité, c'est plus une nouvelle identité. En fait c'est cette nouvelle identité qui fait qu'on a pas d'identité. Mais ça peut être très large. Moi j'ai mon identité que je n'ai pas choisi, le fait que je soit né en Algérie. Mais, sinon dans la vie de tout les jours, en vrai je me sent pas appartenir à une identité propre. Et du coup ce nous, dans le contexte de l'école il renvoyait clairement à mes origines. Mais je ne les pas choisis malheureusement, des fois on dit « vous » mais tu ne choisis pas. C'est ça aussi. C'est aussi ce truc là de, malheureusement plus tu grandis. Parce qu'en fait quand tu es petit, cette éducation du vivre ensemble, ceci cela, moi par exemple quand j'étais petit bah vu qu'on était dans un hôtel je ne pouvais pas faire mes devoirs comme les autres, mais on était quand même tous ensemble. Maintenant que je suis grand, je me dis putain si je venais à trouver du taff, je sais que je serais pas comme les autres. Mais je me dit pas ça en mode négatif, je me dis en mode je ne suis pas comme les autres parce que je suis plus fort que les autres, on est plus forts. Parce que justement quand j'étais petit, bah du coup j'ai fais plus d'efforts que les autres, j'ai compris des choses plus tôt que les autres, et j'ai du m'adapter plus rapidement que les autres. Et maintenant quand je vais chercher du taff et bah si une boîte elle veut pas de moi, ou un client ne veut pas bosser avec nous et bah c'est juste qu'il est juste con et il ne sais pas ce que l'on vaut et ce que l'on peut faire. Parce qu'en soit ce truc là de nous, je le définis plus comme on est les plus forts. Mais en fait nous on est obligé d'être les plus forts, parce que sinon on ne va pas nous voir, on ne va pas nous donner notre argent, on va pas bosser avec nous et on va rester dans la misère. Et nous il faut qu'on se dise on est les plus forts, on est les plus riches. Fin quand je dis riche culturellement parlant, une richesse du savoir. Et en fait c'est vraiment nous, c'est pas de l'égo trip, mais ça frôle un peu se truc là. C'est vu que vous nous mettez des freins dans des trucs

administratifs, dans les accès à l'école etc et bah nous on est plus fort que vous en fait, parce qu'on y arrive malgré ces freins là. Et le nous en fait c'est tout ceux qui galèrent mais qui n'ont pas décidé de galérer.

T'as parler à un moment de nouvelle identité, comme si on devait créer un espace qui n'existe pas encore, est-ce qu'on est en train de créer une nouvelle esthétique ?

On est clairement en train de créer une nouvelle esthétique, une nouvelle identité. Un truc ou en fait nous on est dans la réinterprétation constamment. Parce qu'en fait et ça c'est un truc que j'ai appris en étudiant les sciences, en fait il n'y a pas plus parfait et exact que la nature. Du coup tu ne peux pas créer une machine qui est plus forte que la nature, il n'y a pas plus parfait mais pas dans le sens trop puissant, trop fort. Mais dans le sens parfait dans l'équilibre. Le tout fait que c'est un ensemble qui est parfait. Nous vu qu'on a conscience de ça, on est dans la réinterprétation, on est pas prétentieux de faire l'avion qui voler plus vite, qui va moins polluer ou qui va résoudre les problèmes. La technologie ne résout pas les problèmes des gens, les problèmes de l'homme ils sont mentaux, c'est des problèmes de sentiments. Et donc nous on est dans la réinterprétation, il s'est passé ça dans le passé, comment on va en parler maintenant, comment on va laisser notre trace de nous dans le futur. Et en fait c'est de la nia aussi un peu, vu qu'on a conscience de tellement de bien et de mal en même temps, et bah on fait simplement les choses avec la nia et l'histoire retiendra ce qu'elle retiendra. Et surtout on a pas la position d'agresseurs, parce qu'en fait quand tu dis que tu fais un produit et que tu dis bah le miens il est meilleur que le tiens, tu as une positon d'agresseur. Nous on fait le truc, on fait le meilleur truc qu'on juge pertinent et nécessaire, et puis les gens vont choisir.

Est-ce que tu te sent appartenir aux autres projets, qu'est-ce que tu dis de cette effervescence ?

Je me sent clairement appartenir aux autres projets. Maison Château Rouge c'est l'exemple parfait, Youssouf les vêtements qu'il fait, les produits qu'il fait c'est pas ce que moi je consomme, mais je kiffe de ouf ! J'aime trop ! Il y a aussi une agence créative qui s'appelle Services généraux, ils font de la 3D. Et ces mecs je ne les connais pas, mais ce qu'ils font, je kiffe de ouf. Moi c'est mes potes, même si il y a des rappeurs ou des gens qui font des trucs, je me dis c'est comme si c'était mes potes. Par exemple un mec comme Karim Benzema, c'est quelqu'un d'hyper créatif. Même s'il fait du foot c'est quelqu'un dans la société, parce ce qu'il a vécut cela malgré lui, parce qu'il a fait des erreurs, parce qu'il fait ses vidéos sur Instagram, parce qu'il traine avec des rappeurs et bah ça inspire pleins de gens. Pour moi il créer quelque chose. Et surtout il rassemble autour de son projet. Le fait que vous m'ayez enlevé de la sélection de l'équipe de France, le fait que je soit revenu et que je suis encore le plus fort, c'est ce message

là. Après tu vois un mec comme Virgil Abloh, paix à son âme. Quand il était vivant et qu'il faisait pleins de trucs, je ne comprenais pas vraiment. Et maintenant qu'il est mort et en plus de sa maladie, bah tu te dis en fait ce mec là il savait qu'il allait mourrir et c'est pour cela qu'il faisait tout. Et comme ça tu comprend son oeuvre, et quand il est venu à Paris et qu'il a pris la tête de Louis Vuitton et comment il s'est connecté avec les petites têtes de Paris et qu'il a compris qui on était à Paris, et en banlieue aussi, quand il a bossé avec PNL, avec des petits photographes qui en sont même pas connu, il sait en fait cette puissance culturelle, et notre volonté qu'on a de tout casser. Et il sait tout cela alors que c'est un mec qui ne vient pas d'ici.

J'aimerais bien que tu me parle de Keeeeerim justement et de ce personnage de sustainable zak

Sustainable zak, ce petit personnage il est né en 2019. C'était le moment où tout le monde commençait à prendre conscience des enjeux climatiques. Moi très tôt, bah depuis le collège je me suis dit j'ai envie de faire des panneaux en Algérie parce que l'Algérie c'est un pays qui a du pétrole, et au bout d'un moment il n'aura plus de pétrole, qu'est-ce qu'on aura d'autres. De part mes études, les enjeux climatiques, environnementaux, énergétiques je les connais trop bien. Et comme tout le monde a commencer à prendre conscience, à s'alarmer. Moi je me suis dit en fait, je vais créer un petit personnage qui s'appelle sustainable zak et au début je voulais parler un peu de ces problématiques là mais de manière très lisse, très cool et au final je me suis dit c'est le mauvais message. Moi sur cette problématique là, c'est pas que je suis pessimiste, mais moi je crois en la force de la nature, et en l'équilibre de la nature. Et si tu lui fait du mal et bah du coup ça va revenir quoi. Je me dis on est foutu quoi. On a détruit la nature, et bah il faut qu'on arrête tout de suite et qu'o reconstruire tout de suite. Mais il faut qu'on arrête de dire ça va se faire doucement, il faut qu'en 2030 nanani, 2040 … c'est maintenant en fait. Et moi tout les discours des écolos, ça rentre dans une oreille ça resort de l'autre. Pour moi l'homme le plus moderne c'est celui du désert. Le mec il vit il a deux chèvres, zéro carbone et fin. Ce mec là maintenant, si tu juge l'homme moderne par son émission cartonne, et bah ce mec là il est moderne depuis des milliers d'années. Et c'est ça qui est fou parce que dans cette problématique là t'as trop de marketing. Déjà le fait de dire énergie renouvelable, ça ne veut rien dire, t'as aucune énergie qui est renouvelable. Et en fait sustainable zak c'est plus un personnage avec lequel je communique mes trucs créatifs perso, c'est plus une signature.

Et Karim Keeeeerim du coup c'est nous ?

Karim c'est nous ! C'est un peu tout ce qu'on est capable de faire, c'est un peu aussi jusqu'à où on peut rayonner. En fait Karim ce qui est fou, avec la sélection de l'équipe de France il lui ont vraiment craché à la gueule, mais Karim il aime quand même cette équipe, il veut quand même

porter les couleurs de la France. Et ça c'est nous en fait, c'est nous on nous a pillé pendant 150 ans et mon père il a quand même décider de venir immigrer en France, ça veut dire un truc. Moi je suis ici, j'ai conscience de tout ça. Karim c'est ce truc là de ont est plus intelligent que vous parce qu'on vous pardonne en fait, et on veut construire notre pays ensemble en fait. Même s'il y a des racistes, Le Pen elle fait un gros score, c'est pas grave. Si un jour vous voulez comprendre ça, bah c'est pas grave on vous pardonnera, et on fera un truc ensemble. C'est plus ça Karim aussi, pour moi c'est l'Albert Camus de maintenant, où le Jean-Paul Sartre, ou le Frantz Fanon de maintenant. Parce que en fait, aussi il faut dire la vérité, c'est que les figures intellectuelles c'est pas qu'ils sont barbants, mais les petits il ne s'intéressent plus à ces domaines là. Avant la littérature et tout c'étaient des domaines où ça touchait tout le monde. Maintenant malheureusement il faut faire passer des messages par d'autres formats. Et je trouve que Karim c'est un autre format. Lui je ne sais pas s'il a conscience de tout cela, je penses pas. Mais le fait que nous on réinterprète tout ça comme ça, c'est trop cool. Et Keeeeerim le t-shirt c'est exactement ce message là. Et oui j'ai fait un t-shirt parce que j'aime bien les t-shirt mais ça aurait pu être un autre format, j'aurais pu faire une expo, écrire, filmer un truc.

Entretien Anas Daif

Qui est Jnounaliste, est-ce un personnage ?

On m'a jamais posé cette question, mais je me la suit déjà posée. Et au début je faisais une distinction entre Jnounaliste et moi même Anas. J'ai fait cette distinction quand le compte insta à commencer à exploser en avril 2020. En fait je me suis rendu compte assez rapidement, au bout de quelques mois parce que les travaux que je faisaient étaient profondément liés à la personnes que j'étais. Du coup Jnounaliste c'est moi et je suis Jnounaliste. Donc il y a plus de personnage Jnounaliste, pourtant j'aurais voulu le considérer comme un personnage parce que ça m'aurait permis de prendre de la distance avec même les critiques et les insultes d'extrême droite que je peux recevoir, mais c'est pas le cas. Et finalement le fait que Jnounaliste ça soit moi, ça me permet de garder une proximité avec les gens que j'interview.

Il y a le Jnoun qui viens de ta culture marocaine, de ta culture arabo-musulmane et le suffixe qui vient de journaliste. Cette contraction d'où tu viens et d'une position un peu élitiste, c'est quoi, est-ce que c'est un braquage ?

Oui c'est grave un braquage ! Quand je l'avais pensé j'étais encore en école de journalisme. Un soir je m'ennuie et il y a ce mot qui apparaît comme ça dans ma tête. Et en fait moi ça été une façon pour moi de désacraliser un peu le journalisme, et dire que j'étais pas du tout ce genre de journaliste un peu élitiste, bourgeois et que j'étais en fait une personne comme tout le monde, j'ai instauré une sorte de schéma linéaire avec les auditeurs d'À l'intersection. C'est à dire qu'il y a Jnounaliste qui apprend un truc et qui le retransmet, pas parce que je suis supérieur à toi, mais parce que je veux que ce travail là il soit collectif. Pour moi c'était vraiment une façon de rendre ce métier là bcp moins pédant et élitiste.

Je te laisse me raconter ton parcours

En fait moi depuis que je suis jeune je penses au journalisme. J'achetais tu sais les magazines de Mickey et je faisais des magazines à la maison, avec des jeux dedans. Mais j'ai jamais eu d'impulsion, en mode j'ai jamais eu de raison à ce moment là en mode ouais pourquoi tu veux être journaliste. Et ce qui s'est passé c'est que pendant les Printemps arabes, pendant l'été 2011 je suis parti au Maroc. Et je suis aller voir ma tante, la soeur de mon père, qui travaille dans les droits humains et elle m'a emmené dans une manifestation du mouvement du 20 février au Maroc. C'est un mouvement contestataire qui est né des Printemps arabes et qui a très vite été enterré par la monarchie et elle m'a emmené à une manif. Première fois que je vois une manif au

Maroc. Je suis choqué et tout, je m'y attendais pas, parce que j'avais une vision hyper orientaliste du Maroc. La plage, la famille et les vacances. Et donc j'arrive dans une petite ville à 50 kilomètres de la capitale Rabat, une ville qui s'appelle Tiflet. Et je vois ma cousine qui à un an de plus que moi, à ce moment là j'ai 15 ans ou 16 je ne sais plus, qui mène le cortège, et qui crie, qui scande des trucs en arabe littéraire que je ne comprend pas du tout à ce moment là. A ce moment là je parlais que le darija. Et du coup je vois que la police arrive et elle charge les manifestants. Et quand on rentre le soir on met la télé, on met la chaine 2M avec le JT et ils en parlent pas du tout, ils ne parlent pas des manifs. Et je sais qu'il y en a eu pas mal d'autres. Et moi je regarde ma tante et je lui dit mais pourquoi ils ne parlent pas de ça, nous en France quand il y a des manif c'est partout dans les JT. Et là elle me regarde et elle rigole et elle est en mode pauvre petit occidental, ici c'est pas pareil ! Et je me dis c'est dommage parce qu'il y a grave une histoire à raconter, moi j'étais grave subjugué par la ferveur révolutionnaire des marocains dont j'avais conscience parce que mon père à été prisonnier politique et tout mais, dont j'avais jamais fait l'expérience de visu. Mais donc à ce moment là je le penses. Et je reviens souvent à ce souvenir, ça été le combustible de la flamme journalistique, mais c'est pas arrivé tout de suite. Parce que je suis d'origine marocaine, je m'identifie comme arabe en France, je m'identifie à une condition arabe commune avec les algériens et les tunisiens et je sais qu'on est discriminés, et je l'ai toujours su plus ou moins sans avoir lu des rapports à ce moment là. Ma mère quand j'étais plus jeune elle me disais souvent, fait attention on ne te considérera jamais comme un Français à part entière. Et moi ça me foutais le seum et je disais non tu mens, moi je suis français et tout. Et en fait avec toutes les réflexions de ma mère, avec ce racisme que je vivais en fait de façon pas forcément frontale mais que je ressentais, la ségrégation raciale et sociale à Paris, bah en fait je savais au fond de moi que ma condition elle me permettrait pas d'être journaliste, parce que je ne voyais pas de journalistes qui nous ressemblait, à part Harry Roselmack et je crois que c'est tout. Et en fait ce qui se passe c'est que j'enfouie ce rêve, et je me dis bon on verra. Et je rentre en classe prépa littéraire en hypokhâgne, je tiens un mois et demi là-bas. Et ça me confirme encore plus le fait que tout ça ce n'est pas pour moi, je vais faire la fac et je tenterais peut être la recherche sans savoir que la recherche c'était la merde totale en France, comme le journalisme. Et on verra, advienne que pourra. J'arrive en licence 3 et en fait ce qui ce passe c'est qu'il y a le moment où il faut choisir le master. Je commence à préparer les concours pour entrer en école de journalisme, avec très peu d'espoir de les avoir à ce moment là. Et en fait je me rend compte que c'est top compliqué, je suis seul, j'ai pas le bagage culturel. Et en plus de cela au début de l'année de licence 3, je suis parti à une réunion d'anciennes personnes qui ont préparé les concours et qui ont réussi, et en fait c'était que des blancs. Et je me suis dit à oui non j'étais le seul rebeu, jamais ils me prendront. L'année passe, je postule en master info comm à Paris 3 où je suis admis. Et pendant l'été 2018 entre la licence 3 et le master 1, je tombe par hasard sur la prépa égalité des chances du Bondy Blog et de l'ESJ Lille, je

postule, j'oubli de valider mon dossier. Et par la force des choses, la responsable de la prépa m'envoie un mail 24 heures plus tard pour me dire je te laisse 24 heures supplémentaires pour finir ton dossier. Je passe les oraux, je suis admis. Je passe les concours et en fait ce qui m'a donné de la force c'est de m'être retrouvé avec vingt personnes qui venaient du même milieu que moi, du coup moi ça m'a rassuré. Je passe les concours, il y a 12 master et 2 IUT. Je passe les 12 masters et je suis pris à 5 écoles et du coup je vais à l'ESJ Lille et à SciencePo Lille, c'est un double master. Et là, il y a un choque, un choque de classe et un choque de race. Choque de classe, je le sent le deuxième jour quand je vois un mec de ma promo qui à mon âge, voir je crois un an de moins que moi et qui sort une carte gold pour payer. Et là je me rend compte que je suis pauvre, pour la première fois. Je savais que j'étais dans la hess, fin pas la hess mais on était d'un milieu modeste, on avait de quoi manger et s'acheter des vêtement, on manquait pas de grand chose mais là à ce moment là je me dis à oui en fait. Et je vois que eux en fait tout les soirs ils vont boire des verres et ils ne comptent pas, ils ne comptent pas la tune. Ils vivent tous dans le centre de Lille, dans des super appart et même quand ils sont en coloc ils vivent dans des super appart. Et moi je suis dans une vieille coloc excentrée, avec une bourse de 450 balles et un loyer de de 350 à payer. Je te dis pas la galère que c'était et donc du coup il y a eu un premier fossé qui s'est créé. Le deuxième fossé il s'est inscrit du point de vue racial, dès la deuxième semaine lors d'une soirée étudiante chez une amie. Et tout le monde dit un peu d'où il vient, et là la meuf qui a posé la question elle se tourne vers moi et dit en fait tu viens de banlieue toi ? Voilà, elle le pose naïvement mais j'ai capté le biais et de là de fil en aiguille il y a d'autres réflexions. Un jour il y a eu deux journalistes qui ont écrit Inshallah, le livre sur la pseudo islamisation de la Seine Saint Denis qui est bourré de fausses informations. Ils viennent à l'ESJ pour donner une conférence à laquelle on était pas obligé d'assister. Moi je dis à des camarades que je n'irais pas. Et une fille me regarde, et en fait j'avais eu le malheur de me laisser pousser la barbe, et elle me dit tu sais quoi tu peux rentrer dans l'amphi et crier Allahu akbar et ça va leur faire peur et t'auras ta vengeance. C'est tellement invraisemblable. J'ai eu des gens qui comparent leur bronzage au miens, qui changent leur façon de parler avec un parler cité pour me caricaturer en rigolant, fin voilà j'ai eu le droit à ça. Une formatrice après avoir raté un exercice de télé qui me demande si je suis un étudiant étranger, sous entendu je ne pouvais pas être français et rebeu. Ma francité était conditionnée à la réussite de l'exercice. Et tout ça se passe en l'espace de 6 mois. Viens le confinement et je commence à penser à l'intersection sachant que j'avais déjà fais un épisode pilote en aout 2019 avant de rentrer en école de journalisme. Et ce qui se passe, par la force des choses, c'est qu'il y a un premier épisode sur les Cyber qui sort. Et en fait il y a eu un cas de violence policière à Villeneuve la Garenne la nuit du 18 au 19 avril 2020 et le soir où ça se passe il y a tout un tas d'éditorialiste qui passent les uns après les autres sur BFM et toutes les chaînes, LCI tout ça et qui racontent de la merde. Et ces des gens qui ne sont jamais allés sur le terrain, qui ne sont jamais allé en banlieue et ils

criminalisent le mec. Et là en fait, il y a la dynamique confinement, t'es enfermé chez toi, t'observe ce qui se passe dans le monde, il y a une explosion des cas de violence policière qui sont même dénoncées par Amnesty Internationale et c'est Sihame Assbague qui menait l'enquête. Et je me dis je vais faire un épisode avec des personnes qui ont soit été victimes soit témoins de violences policières. Et l'épisode se lance et en voyant le retour des auditeurs je me rend compte de la force qu'À l'intersection peut avoir en racontant des vécus minorisés. Et aussi que ma condition raciale je pouvais la vivre que collectivement, et que réparer le trauma racial ça pouvait être fait que de façon collective. Je ne peux pas réparer le miens sans niquer le système en fait. Ce qui est ironique c'est qu'il y a quelques élèves de l'école de journalisme qui écoutent le podcast et qui l'apprécie, ils le font même écouter à leur gros daron de droite qui l'apprécie, ils sont même parfois perturbés parce qu'ils ne se sont jamais posés ces questions là. Mais l'école de journalisme elle ne donne pas l'heure au podcast alors qu'ils adorent dès qu'il y a un petit projet qui sort du lot hyper le truc. Et même lorsque les Inrocks font un article dessus genre 10 jours plus tard, j'ai le droit que à un follow de la responsable du master. Pas un mot sur le podcast et alors que quand quelques mois plus tard une étudiante avait fait une newsletter sur la présidentielle américaine, elle a eu le droit à un mail de la direction et tout le monde était inscrit d'office à la newsletter. Donc moi j'ai su direct que ça les dérangeait de parler de ça. Même si on avait eu une conférence sur les questions raciales, fin un séminaire dessus avec Francois Oulac du Tchip podcast bah en fait c'est du paraître. En vrai il y avait une vraie envie d'évoquer ces questions là, mais trois heures sur un master de deux ans merci quoi. Vraiment ça pue sa race, peut mieux faire. Du coup je vois que je n'ai pas la validation du groupe dominant. Ce qui me perturbait au départ je te l'avoue, mais en fait très vite j'arrive à me détacher de ce regard blanc. Parce que je vois l'impact que l'intersection commence à avoir, surtout à partir du quatrième épisode. Et en fait moi à l'intersection, ça été une façon pour moi, en fait à l'intersection est très liée à moi, déjà parce qu'il a grandit avec moi et en même temps il m'a permis de mettre des mots sur des des situations que j'ai vécue plus jeune en tant que jeune homme d'origine nord africaine et ça a permis de révéler des traumatismes que j'ai vécu sur le plan racial. Ça m'a rappelé que quand j'étais en primaire, dans la cours de récréation il y avait trois bandes au sol qui dessinait un circuit de course et en gros c'était la ligne où ils mettaient les élèves un peu turbulents et il s'avère que sur cette ligne il y avait que des enfants racisés. Pareil j'avais raconter samedi, qu'une prof tapais que les élèves noirs. Un étudiant qui avait 15 de moyenne et qui, pour une dysgraphie, on voulait balancer en professionnel. Toute la question de la désorientation en troisième, les questions du style tu viens d'où, où bien une scène particulière d'un prof qui qu'en j'étais en première avait désigné les cinq élèves blancs devant et leur avait dit vous vous pouvez faire des grandes écoles, vous pouvez faire science po, les autres n'y pensez pas. Et en fait ça revenait par flash, et même si c'était douloureux moi ça me permettait de soigner cela quand même parce que je me rendais compte qu'on avait un vécu

collectif des discriminations. Et j'ai arrêté de penser le moi, et je suis arrivé à un nous, un nous minoritaire. Et j'ai vraiment commencer à penser pas uniquement la condition arabe, mais aussi la condition noire et la condition asiatique. En fait tout ce qui rentre dans le prisme des postcolonialités plus les diasporas chinoises. Et c'est là ou vraiment j'ai eu cette impulsion militante, mais pour autant je ne me définis pas comme journaliste militant mais engagé. En fait moi je vais donner la voix, je ne suis pas sur le terrain, à part pour les manifs Adama ou sécurité globale par exemple, mais jamais je vais aller faire des sitting ou des choses comme ça. Moi ce qui m'intéresse c'est donner la parole aux gens, fin je suis plus fort à faire ça, qu'a moi même parler de certains sujets.

Je vais rebondir après sur pleins de choses très interessantes que tu as dites, mais j'aimerais bien avant si ce n'est pas trop intime qu'on aille plus jeune dans ton parcours

Alors mon père comme je t'avais dit, il a été militant marxiste au Maroc pendant les années de plomb et il a été prisonnier politique pendant plusieurs mois sous le régime Hassan II. C'était quelqu'un qui avait fait beaucoup d'études au Maroc, des études de psycho et aussi des études islamiques où il a enseigné le coran et il est venu en France au milieu des années 1980 pour finir ces études. Et ça avait provoqué en lui une sorte de ressentiment avec le Maroc, ce qui c'était passé. Et du coup il est venu faire un master en psycho et un doctorat qu'il n'a pas finis officiellement parce que je suis né, mais officieusement parce qu'il n'avait pas de contrat doctoral, qu'il bossait à côté et donc c'était compliqué pour lui de pas avoir de gratification de ce travail là. Ma mère, elle, elle ne le connaissait pas encore quand elle est arrivée en France. Elle est arrivée en décembre 1991, elle est venue avec un visa tourisme mais avec l'intention de rester. Donc elle rester sans-papier jusqu'a la naissance de ma soeur en 1997. Et elle elle travaillait comme garde enfant et mon père son job étudiant qui était de travailler à la caisse d'une station service est devenu son job à temps plein. Donc nous on viens d'un milieu modeste, mais mon père vu qu'il a fait des études à toujours eu à coeur de nous forcer à lire, moi je détestais ça quand j'étais plus jeune. Mais il voulait absolument qu'on ai de bonnes notes à l'école, il faisait tout, de temps en temps on faisait des sorties culturelles, il nous emmenait au musée. De ce côté là je me démarque de certaines grandes trajectoires des quartiers populaires. J'ai eu accès à la culture, mon père prenais le temps même quand il était chaos, qu'il avait commencé le taff à 4 heures du matin, et bah il rentrait il faisait une sieste et il nous sortais au musée, une expo ou un truc comme ça. En fait ce qu'il n'a pas réussi à faire, il voulait que ma soeur et moi le réussissons. J'ai eu une scolarité relativement normale. Mon college et mon lycée c'était en ZEP, mon collège était dans le 19ème dans le quartier de Danube qui est classé Réseau d'éducation prioritaire et quartier prioritaire de la ville. Et mon lycée était dans le 10ème à Stalingrad. Quand j'étais au collège je n'étais pas un élève de ouf, j'avais genre 12 de

moyenne. Et quand je suis arrivé au lycée, je ne sais pas ce qu'il s'est passé j'ai eu une motivation et j'ai commencé à bosser de ouf à l'école. Et je me suis démarqué parce que j'avais été pris en tutorat par un projet qui s'appelle Talens de l'école normale supérieur, de la première à la terminale. Et en fait j'ai capté que c'était le projet qui permettait de prendre les quelques élèves racisés à peu près convenable on va dire et les coacher pour faire de grandes études. Et c'est ce qui est arrivé aux quelques personnes qui étaient avec moi, elles ont toutes fait au moins un bac + 5 et ont tous fait des écoles plus ou moins reconnues.

Il y a beaucoup de podcast, je penses à L'atay, à Arabia vox, à Na3Na3 podcast, pourquoi le choix de ce format, et pourquoi le choix d'investir tant Instagram en tant que journaliste ?

Le podcast ça n'a pas été une évidence à la base. Moi je suis plutôt quelqu'un qui écrit beaucoup et quand j'étais en licence 3 j'avais fait un premier stage dans un magazine qui s'appelle 18h39, c'est le magazine de Castorama sur la maison et c'était le seul stage que j'avais trouvé qui a été très formateur. Et au même moment j'avais lancé mon magazine en ligne, qui s'appelait For the culture magazine, qui traitait des thématiques liées à la pop culture, aux questions sociales et moi j'ai trouvé en l'écriture rapidement un exutoire. J'ai toujours voulu écrire, et quand j'étais plus jeune à 18 et 20 ans j'avais déjà auto publié deux romans fantastiques de science fiction et policiers. Et donc l'écriture ça toujours été mon canal d'expression, parce que je n'ai jamais eu l'impression que ma voix comptais, que j'avais voix au chapitre, et que mon avais était pertinent. J'écris depuis que je suis en Ce2. Pour les rédactions à l'école et au college j'avais toujours des bonnes notes, donc je savais que je m'en sortais plutôt Bien. Et l'écriture m'a toujours servi, j'écrivais des poèmes, je composais, j'avais un rapport très thérapeutique avec l'écriture et la musique aussi. Donc en fait le podcast ça n'a pas été une évidence. Et en fait ce qu'il s'est passé c'est pendant l'été 2019, je bossais à la station service, je remplaçais mon père qui était en vacances au Maroc, et j'ai eu une bonne paie. Et je me dis investit dans un micro, on ne sait jamais. J'avais eu une idée de faire un peu un podcast, de jouer avec le son et tout mais c'était surtout pour mon loisir personnel. Et en fait ce qui s'est passé c'est que mi-août il y avait eu une polémique sur le racisme anti-blanc parce que Lilian Thuram avait dit « les blancs » lors d'une interview. Et donc moi je vois ça et il y a mon micro sur mon bureau et on se regarde lui et moi et on se dit qui va se lancer en premier ! Et là je me dis, bah écoute tu n'as plus ton blog-magazine depuis un an au moins, essaie le podcast on va voir. Et je kiffe l'exercice, je poste le truc. J'ai pas beaucoup d'écoutes, j'en ai genre 300 quand le podcast sort. Je l'ai posté sur Twitter à ce moment là. Et j'avais mis le lien sur Soundcloud, Spotify, Apple podcast, Deezer, tu peux le faire super facilement, tu mets un lien en fait avec le site de l'hébergeur et tu le fou sur toutes les plateformes de streaming, et au bout de 24 à 48h il est posté. Vu que le podcast est né d'une impulsion, d'un truc hyper spontané bah j'avais pas pensé

le podcast. Je savais que c'était à l'intersection, mais pourquoi je savais pas trop en fait. Et comme je le disais samedi en fait la thématique de l'intersectionnalité elle était sous jacente, c'était en sous-texte mais je ne l'avais jamais pensée jusqu'à l'épisode 4 sur les micro agressions. Et en fait ce qui se passe et ce qui est le plus intéressant c'est qu'à l'intersection m'a échappé. C'est-à-dire que bon il y a eu le premier épisode 9 mois plus tard sur les cyber et là t'as les épisodes sur les violences policières qui sort. Et le soir même de la violence policière, je poste un message sur Instagram et c'était en gros « on ne peut pas être ami, rire ensemble, sortir ensemble et à côté de cela occulté les discriminations auxquelles on fait face ». Et je le poste comme ça sur mon Instagram perso, en mode je m'en fou si les gens ne sont pas contents. En fait j'étais énervé et c'était hyper spontané encore une fois et le post me fait gagner quasiment 1000 abonnés. Il est partagé en masse et je ne m'y attendais pas. Et deux jours après, le podcast sur les violences policières sort. Mon Instagram à ce moment là c'était Jnounaliste, je commençais à construire une sorte de personnage mais je n'avais pas du tout l'objectif d'en faire un truc hyper pérenne. En fait si tu veux, en août 2019 juste avant mon entrée à l'ESJ t'as le podcast sur le racisme anti blanc à ce moment là mon compte c'est Anas Daif. Vers février 2020, Jnounaliste est crée sur twitter. En avril je met Jnounaliste sur Instragram aussi, et t'as à l'intersection épisode 2 qui sort simultanément avec le poste Instagram et tout explose, et ça m'échappe. Parce qu'en fait moi à la base, et je le raconte dans mon bouquin, moi je voulais être journaliste musical, allez aux Etats-Unis et couvrir les Grammy award pour interviewer Rihanna et J Cole. Moi j'étais très au fait de ces questions là, je lisais énormément mais je ne voulais pas en faire mon métier parce que justement c'était traumatique pour moi tout cela. Et donc ça s'est fait de façon naturelle on va dire, ça n'a pas été choisi. Je penses avec le recul aujourd'hui que ça a toujours sommeillé en moi, de raconter les histoires des gens, moi j'étais trop une commère quand j'étais jeune. Et en fait moi ça a toujours été naturel et en fait la dynamique d'être entré en école de journalisme après avoir galéré je crois que ça m'a donné de la confiance. Mais ça ne m'a pas donné une structure solide pour continuer juste après, il m'a fallu un moment de réflexion. Et en fait, t'as le compte insta qui explose et beaucoup de gens me remercie pour ce poste. Et je ne sais pas ce qui se passe, mais je me dis mais en fait Instagram c'est un outil très intéressant pour diffuser des idées qui ne sont pas présentes dans les espaces médiatiques mainstream. Je me dis mais en fait, je commence à scroller par ci par là, et je vois qu'il y a un tas de compte Instagram qui sont déjà bien ancrés et qui raconte des vécut minoritaires. Tu vois genre L'atay podcast typiquement il a été créer en 2019 alors que tu vois à ce moment là quasiment personne faisait du podcast. Fin tu vois pour moi L'atay c'est un des podcast fondateur dans la réappropriation des récits des personnes en situation de minorité en France. Ça et Kiffe ta race. Et en fait à ce moment là je voient que les gens qui m'ont suivi s'attendent à ce que mes prochains postes ça soit pas moi qui suis en vacances mais ce soit moi qui dénonce des choses. Et donc en fait malgré moi, je me suis retrouver à représenter des gens. Je ne l'ai

pas choisi. J'ai vu qu'il avait des gens qui avaient besoin de représentation, de post Instagram à partager à leurs potes blancs qui connaissaient pas du tout ces problématiques là ou même à leurs potes racisés qui n'étaient pas au fait de ça, les beur-geois là. Et du coup je me suis dit je vais me lancer dedans et je vais voir ce que ça donne. L'épisode est sorti je crois vers le 20 avril et le 2 juin il n'y a pas d'épisodes qui sort, moi je commence à tâtonner un peu sur Insta et je vais à la manif Adama au tribunal de grande instance. Et je me rend compte le soir en rentrant que ce que BFM raconte ce n'est pas du tout ce qui s'est passé. Ils racontent que les heures entre les manifestants et les policiers, qui ont été d'ailleurs instigué par la police. Et du coup le lendemain je me réveille, je suis vénère et je fais un appel à témoignage ; « vous avez été à la manif, venez la raconter de votre point de vue ». Et de là je me rend compte que le podcast va servir à contrebalancer les discours médiatiques dominants à mon échelle. Ce qui se passe c'est que un mois plus tard je me rend compte que je ne peux pas non plus que répondre à des polémiques. Qu'il faut aussi que j'aille chercher des thèmes qui sont pas racontés pour justement contrecarrer ces discours là en amont. Pour que si un jour on entend une bêtise, il y ai un truc qui existe déjà. Que je ne soit pas là à courir derrière un agenda politique, je les devance. Et c'est de là qu'est né l'épisode sur les micro agressions qui a marqué un tournant parce que c'est de là que j'ai capté l'importance d'avoir une approche intersectionnelle pour raconter ces vécus là. Ça s'est confirmé avec l'épisode 6 sur le racisme sexuel et le fétichisme racial où je me suis rendu compte qu'en terme de fétichisation raciale déjà entre un homme noir hétéro et un homme noir gay c'était pas du tout la même chose. Moi aussi ça m'a permis d'arriver à terme avec ma propre identité, de personne musulmane, homosexuelle, rebeu et de me rendre compte que je n'étais pas seul en fait. Et qu'il y a des gens qui ont besoin d'écouter ça, et de se dire oui on est pas anormaux. Et sortir de ce que Kaoutar Harchi elle appelait la honte. En fait insta m'a servit de complément en gros ; en fait c''est plutôt insta qui me ramène mon audience. Ce que je fais c'est que je me sert de post, en fait quand je vais poster un truc sur Instagram l'impulsion elle sera toujours honnête et sincère, mais la forme elle sera toujours calculée pour qu'elle soit virale. Je fais un taff pour que mon propos soit le plus viral et partageable possible, comme ça ça touche plus de monde, ça éduque plus de monde, et en contre partie ça amène des gens à l'écoute d'À l'intersection. C'est pas tant pour faire des audiences de ouf, plus pour diffuser le message.

T'as parlé de la manifestation pour Adama, est-ce que tu penses que notre génération s'est politisée depuis 2016 ?

Oui ! Moi je penses que Assa Traoré, que le combat d'Assa Traoré pour la justice de son frère Adama il a permis de politiser toute une génération parce qu'elle et le comité ont mobilisé les réseaux sociaux comme personne n'a réussi à le faire avant dans les combats. Je penses qu'elle

est arrivé à un moment charnière où les réseaux sociaux étaient dans tous les aspects de nos vies. Ils ont réussi à travers insta et twitter à fédérer une communauté et à, je ne dirais pas starifier, mais rentre peut être esthétique, ce n'est pas le bon mot mais, rendre accessible le combat antiraciste. Ils l'ont fait à travers leurs post insta, leur combat sur les réseaux sociaux mais aussi à travers leur capacité à fédérer d'autres luttes différentes. Des luttes féministes, lgbt, lutte des soignants, gilets jaune, climat. En fait ils ont réussi à parler à tout un tas de jeunes, qui sont les utilisateurs des réseaux sociaux. Ils ont réussi à les fédérer et fédérer des jeunes de tous les mouvements. Du coup aujourd'hui généralement si t'es militant pour le climat, t'as quand même des connivences avec l'antiracisme, les féminismes, les luttes contre les lgbt phobies. Et je penses qu'Assa Traoré en se posant un peu comme modèle et comme figure du mouvement Adama, elle a crée autour d'elle un engouement, elle a offert de la représentation pour les jeunes de quartier populaire. C'est aussi ce qu'a réussi à faire Taha Bouhafs avant, maintenant voilà c'est une autre histoire. Mais lui aussi il a réussi à créer un engouement autour de sa personne. Et Aya même si elle est trentenaire, elle est jeune. Et Taha Bouhafs avant le scandale pour agression sexuelle, il a quoi il à 25 piges, il est jeune, il y a pleins de gens qui pouvaient s'identifier à lui.

C'est pas une question que j'avais prévu, mais c'est un truc auquel j'ai pensé hier, est-ce que tu trouve qu'il y a aussi des aspects négatifs à cette représentation ? Avec l'affaire Taha Bouhafs, je me suis dit en fait le « nous » c'est pour le meilleur et pour le pire. Je m'explique. Quand on a su, là en début de semaine, bon j'étais évidement profondément déçue de sa personne, c'était la seule personne qui nous représentait, qui était sur différentes luttes, qui avait notre âge, pour pleins de choses il me représentait. Et quand on a appris ça, et j'ai vu aussi sur twitter c'était super ambiguë, en fait c'était comme si c'était mon frère de sang qui avait fait ça. Et en fait tellement j'étais dépassé, d'habitude quand y'a une actu politique j'envoie à mon reuf, j'envoie à mes potes et on en parle. Et là j'en ai parlé à personne, je l'ai dit à personne. Et il y a simplement ma copine Camille de notre classe qui m'a dit par message t'as vu l'affaire, et je lui répond simplement un oui tout simplement, c'était vraiment comme si c'était une partie de moi qui avait fait ce dont on l'accuse. Alors est-ce que le fait qu'on se sente tellement appartenir à nos communautés ça peu nous desservir et est-ce que ça peut desservir genre Assa Traoré, Taha Bouhafs qui sont tellement érigés qu'ils en sont parfois dépersonnifié ?

Tu souligne un vrai point de ouf. C'est un débat que j'avais eu l'année dernière avec pleins de potes, où on discutait de la starification des militants. Le problème déjà, la starification détourne le combat, on ne pense plus un nous collectif, on pense à la personne en particulier, à son combat à elle, et ça finit par personnifier un combat qui finalement nous appartient tous. Ça met une personne sur un pied d'estale alors qu'elle est comme nous, elle subi les mêmes choses

que nous, elle fait les mêmes choses que nous, peut être qu'elle fait deux trois actions supplémentaires, mais quel mérite elle a finalement face à des militants de terrain qu'on entend pas. Ça c'est vrai que c'est quelque chose que j'ai beaucoup retrouvé, par exemple même Taha Bouhafs ou d'autres militants tu peux les retrouver parfois en manif, ils vont êtres isolés, ils vont être sur des chars entre eux, ils ne vont pas calculer les gens. Et c'est vrai que je voyais parfois dans les commentaires ou sur twitter des gens dirent Taha Bouhafs, il a pris la grosse tête, et il calcul pas les gens. Et c'est vrai que j'ai eu des retours de potes journalistes ou étudiants qui sont allés à sa rencontre et qui l'on trouvé très froid et du coup ils avaient pas l'impression qu'on jouait dans la même cours. Autre point, c'est que finalement et ça je l'ai écouté dans un space twitter il y a quelques jours ; Taha Bouhafs à part être rebeu qu'est ce qu'il représente ? En fait il me représente même pas, dans le sens ou moi je suis gay aussi, je ne me sent pas représenté par Taha Bouhafs. Peut être de nos conditions de quartier populaire et de rebeu, mais à part ça moi la problématique lgbt je ne la vois pas. Donc je peux pas dire que Taha il me représente, on est pas pareil du tout, on ne partage pas les mêmes idées et pareil pour Assa Traoré. Elle est moi qu'est-ce qu'on partage ? L'expérience de la violence policière, du contrôle au faciès, c'est tout. Donc c'est bien d'avoir des modèles mais il ne faut pas les idéaliser au point où on se retrouve face à des symboles. Et c'est aussi négatif pour eux parce que ça met sur leurs épaules tout le poids d'une lutte, et ils ne sont pas parfaits, l'affaire Taha Bouhafs le prouve. Regarde maintenant si aujourd'hui, si on était dans un cas extreme où Taha Bouhafs représenterai lui même et à lui seul la lutte antiraciste, la lutte elle serai effondrée. On ne peut pas mettre ça, le poids sur deux ou trois personnes ce n'est pas possible. Ensuite, ce que tu as évoqué du phénomène d'identification moi c'est un truc que je retrouve aussi de ouf, et même moi quand j'ai appris ça le premier truc que je me suis dit c'est, putain regarde ce qu'on va dire des rebeus, regarde ce qu'on va dire de nous et j'avais l'impression que moi même j'ai été trahi par un membre de ma famille. Genre je comptais sur toi et regarde ce que tu as fait. En fait moi je suis d'accord pour qu'il y ai une solidarité communautaire, mais il faut qu'elle ai des limites et qu'elle n'amène pas à occulter les dysfonctionnements qu'il y a au sein de nos communautés. Et moi je penses au patriarcat typiquement, qui est évidemment pas le propre des communautés rebeus. Mais il faut qu'on adresse des critiques sans tout le temps, ouais mais ça va être récupéré par l'extreme droite. Parce que dans tous les cas le racisme il n'a pas besoin de raisons pour exister. Au contraire même si on parle pas, c'est l'extreme droite qui va reprendre le sujet. Et donc c'est à nous de reprendre la narration des dysfonctionnements qui existent dans nos communautés, et même si on lave notre linge sale au grand public et bah dans tous les cas tant mieux ou tant pis parce qu'on aura régler le problème à la fin. Ce truc de la solidarité à tout prix je suis pas d'accord avec ça et ça nous dessert plus qu'autre chose.

Comment ton travail est perçu par les journalistes engagés présents sur les réseaux sociaux, et par tes collègues des médias mainstream ?

Du côté des journalistes d'internet mon travail est bien perçu et on est très régulièrement en contact. Là par exemple je parlais à Sihame ce week end et on va faire une sorte de diner de journalistes samedi soir pour penser demain quoi, et penser comment on peut mieux quadriller l'info et la diffuser au maximum, tout ce qui est questions raciales, sociales et tout. De ce côté là moi je trouve qu'il y a une relative solidarité. Il y a parfois la question de l'ego aussi qui peut se poser, ça je l'ai remarqué. Il y a cette question de c'est mon sujet et pas le tien. Et c'est là où tu vois la différence, de journalistes professionnels de médias mainstream et de journalistes qui se sont formés sur Instagram, et qui sont tout aussi légitimes, mais qui n'ont pas intégré les principes du journalisme qui sont que l'info et l'actu n'appartient à personne, et que tu peux traiter un sujet sous toutes ces coutures. Si par exemple demain L'atay fait un podcast sur les histoires de jnoun et que moi dans une semaine je vais le faire, tant que je ne recopie pas ce qu'ils ont fait, j'ai le droit de le faire. Ça je trouve que c'est dommage, après je comprends aussi parce que ce sont souvent des personnes qui n'ont pas eu droit au chapitre, qui sont arrivées, qui ont galérée, et qui aujourd'hui ce sont installé et ont l'impression que nous on n'arrive comme ça et qu'on paye pas hommage à ce qu'ils ont pu faire, et aux galères qu'ils ont eu, et peuvent se sentir parfois frustrés. C'est beaucoup des journalistes autodidactes ou de gens qui ne sont pas journaliste mais qui font du contenu journalistique sur Instagram, des militants, des gens qui sont dans la comm, dans l'associatif et tout. C'est une minorité mais ça existe. Pour moi cette question d'ego c'est une conséquence directe de la suprématie blanche et du fait que la blanchité nous ai divisé, et nous ai foutu en compétiteurs les uns contre les autres. Donc ça en tant que journalistes racisés, on doit bosser sur ça. Mais sinon globalement ça se passe bien, et il y a même une grande solidarité. Je me rappelle que j'avais vu Sihame Assbague, je l'avais rencontré pour la première aux Chichas de la pensée d'octobre, avec Widad Ketfi et je leur avait parlé un peu de l'expérience un peu foireuse que j'avais eu en école de journalisme, le choc de classe, de race dont on a parlé. Et elles m'ont dit mais fallait venir nous parler, on aurait fait des thread twitter, on leur aurait incendié leurs mères. Et elles m'ont dit on est ensemble. Et là j'ai capté qu'on étaient ensemble, et je sais que je peux compter sur ces journalistes là, si on a besoins elles sont là. Pareil pour le Bondy Blog ils sont tout le temps de très bon conseil. Je me rappelle que quand j'étais encore étudiant j'avais contacté Ilyes Ramdani du Bondy blog qui est maintenant à Mediapart au sein du service politique, et je lui avait demandé des conseils par rapport à une interview et il m'avait répondu genre au bout d'une demi heure après, avec pleins de conseils et avec une bienveillance en mode on est ensemble.

Du côté des journalistes mainstream, ça dépend. Jusqu'à maintenant je n'ai jamais eu de critiques de leur part, j'ai eu soit une absence de reconnaissance, donc je n'existe pas, soit étonnamment beaucoup d'admiration. Je m'en rappel j'était en stage en août 2020 à Ouest France à La Roche-sur-Yon, j'étais secrétaire de rédaction, donc c'est nous qui nous occupions de choisir les articles qui allaient paraître sur le journal papier, qui montions les pages et qui récrivions parfois les articles quand ils étaient mal écrits par les correspondants locaux. Et mon chef de service un jour m'a parlé d'À l'intersection. Il m'a dit j'écoute ton podcast et j'aime beaucoup. Et beaucoup de collègues, quand j'étais en alternance chez France 3 à Lille, me disaient la même chose, surtout des jeunes. Ils me disaient ah on écoute ton podcast, c'est trop bien, ça fait du bien d'écouter ça. Mes chefs l'on jamais évoqué mais ils savent que j'ai des intérêts pour les questions sociales et raciales, et donc parfois quand il y a des thématiques sur la question des quartiers populaires, ou des cultures rap par exemple ils viennent ils me disent ça ça pourrait t'intéresser potentiellement. Donc voilà je sais qu'il y a un intérêt sur ces questions là et donc il y a un relatif respect qui tire son origine du fait que j'ai fait une école de journalisme reconnue par la profession. J'ai fais l'ESJ Lille qui est la meilleure école de journalisme de France et du coup en fait ils ne peuvent. pas venir m'attaquer sur ce point là, parce que j'ai une rigueur journalistique que je m'impose en fait. Même si parfois je vais donné mon envie, dans la majorité des cas je vais poser les questions, les gens vont répondre. Ils disent ce qu'ils veulent moi je suis juste journaliste, s'ils disent des trucs par exemple « nique la suprématie blanche », moi je ne vais pas dire oui nique la suprématie blanche. Je vais dire d'accord, prochaine question. Moi je suis dans cet entre deux là ; je vais choisir des sujets qui m'intéressent vis-à-vis de la question raciale mais je vais garder une certaine neutralité journalistique dans ma position d'interviewer.

Ça tu le fait autant pour à l'intersection que pour ton travail chez France 3 ?

Exactement c'est France 3 et l'école de journalisme qui m'ont formé à ça. C'est eux qui m'ont formé vraiment à avoir une position de retrait. Et je pense que ça se remarque beaucoup plus entre les premiers épisodes d'À l'intersection où je faisais énormément d'explications en fait, je faisais une explication très orientée, limite un peu parfois engagée, militante. Aujourd'hui mon explication va être très choisie, très sourcée, les mots vont êtres très pesés pour par qu'on m'attaque là dessus. Parce qu'en fait c'est dommage à dire, mais aujourd'hui ceux qui traitent des sujets comme ça on les taxe tout de suite de militants. Et moi c'est pas que je ne respecte pas le militantisme ou l'engagement, mais en fait si on en vient à dire qu'à l'intersection c'est un podcast militant je perds toute ma crédibilité journalistique et je perds toute une partie des auditeurs qui ne sont pas au fait de ces questions là. Et même sur Instagram, aujourd'hui quand je vais poster un truc, il va être engagé, mais il va être sourcé, ça va être du témoignage et pas

en mode, je vais pas aller attaquer d'autres journalistes, comme je le faisais avant sur twitter en 2020 et c'est pour ça que j'ai lâché Twitter. Je vais twitter que des trucs drôles, sur un mec qui m'a appelé Mario parce que je portais une salopette, ou des trucs sur ouais il y a le Lingala sur twitter. Voilà je vais être un peu dans ça, ou je vais un peu valoriser les cultures populaires mais c'est tout. Insta je vais vraiment l'utiliser comme un outil pédagogique. Je vais être plus dans la pédagogie que dans la revendication, à part pour le combat d'Assa Traoré qui me tiens à coeur. Mais sinon voilà quand on parle de suprématie blanche avec ce qu'il s'est passé à Buffalo à New York, bah je vais expliquer les biais qu'on peut retrouver dans les médias quand on va utiliser « attentat », et « terroriste » uniquement pour les personnes non blanches. Je vais pas dire à ces saletés de médias, je vais plutôt me positionner en tant qu'informateur qu'il y a des biais qui existent. Parce je ne veux pas qu'on commence à dire que je suis militant, et que je perde une partie de mon audience. Et mon audience elle est de plus en plus blanche aujourd'hui, ils sont aujourd'hui 30% alors qu'ils étaient que 5% il y a deux ans. Et c'est eux qu'il faut le plus éduquer sur ces questions là, donc je fais très attention, c'est un jeu d'équilibriste en fait.

On t'as déjà fait ce procès de militantisme ?

Oui au début y'en a qui me disaient que j'étais journaliste militant et moi ça me saoulai parce que si je voulais être journaliste militant je serais journaliste militant. Mais j'ai une formation de journaliste, j'ai fais deux ans d'école de journalisme, j'ai travaillé pour Vice, le Bondy blog, pour France 3, pour le Ouest France. Donc en fait j'ai une formation de journaliste, mes sujets sont engagés, tu peux dire que je suis un journaliste engagé. Mais comme je l'ai dit tout à l'heure je ne suis pas sur le terrain moi. Je ne suis pas à faire des post insta en mode venez avec moi à la manif, on va détruire la macronie. Moi voilà je suis pas dans les revendications politiques, je suis politisé mais je ne suis pas politique. Même si dans cinq ans tu me verra peut être chez lfi, je ne sais pas, pourquoi pas, mais même après tu vois comment le système a broyer Taha avant ce qu'il s'est passé, je ne sais pas si j'ai les épaules pour. Et même lfi en vrai ils sont hyper opportunistes de ouf, ce qu'ils avaient fait à Verdragon à Fatima Ouassak c'est une catastrophe, moi je ne leur fait pas confiance.

Dans le podcast que Na3Na3 podcast ont enregistré avec toi, tu dis que ta réussite est collective, est-ce que tu peux m'en parler un peu ? Et aussi justement qu'est-ce que tu met derrière ce collectif, derrière ce nous ?

Alors moi je suis grave pragmatique sur ces questions là, le nous c'est les personnes racialement discriminées et les personnes issues de l'immigration postcoloniale. Pour moi c'est ça le nous. Après il y a aussi les personnes racisées qui n'ont pas été colonisées par la France, les

chinois, les japonais par exemple. Mais c'est toute personne que le système discrimine sur la base de leur appartenance raciale, pour moi c'est cela le nous en fait. Et c'est le nous que je vise en priorité à éduquer. J'ai dit que j'éduquais les blancs aussi mais c'est en deuxième position. Parce que pour moi je suis dans une dynamique où il faut qu'on se libère collectivement. Si on ne se libère pas collectivement on ne pourra pas renverser le système. C'est pour ça que je suis en train d'écrire ce bouquin là qui s'appelle *Et un jour je suis devenu un arabe*. Et en fait c'est vraiment ce truc de on va déconstruire tout les trucs du racisme systémique et du racisme intériorisé. Comme ça on prend connaissance du système qui nous discrimine et on va sortir du sentiment de honte dont je parlais tout à l'heure, et que Kaoutar Harchi à évoqué pour revendiquer notre francité pleine et entière. C'est ça le nous pour moi, le nous c'est toutes ces personnes qui sont comme moi. Mais je ne veux pas les représenter. Moi, quand quelqu'un vient, et ça m'arrive qu'il m'arrête à un événement ou même dehors, pour me remercier. Moi ça me fou la mort. Et c'est pour ça que à l'intersection, je suis en train de chercher à droite à gauche des financements, déjà je suis content que Apple soit partenaire maintenant, mais là je suis en train de chercher des financement et un studio de podcast. Je suis en discussion avec quelques studios pour avoir une équipe qui prendra le relai et moi ça me permettra de me mettre en retrait parce que je veux que à l'intersection ça soit le podcast des gens, de tout le monde. Ça veut dire t'es journaliste, t'as un sujet, tu viens tu rentre dans l'équipe et tu fais ton sujet. Je veux pas juste que Anas Daif ou Jnounaliste représente un nous. Pour moi c'est ridicule et on a vu les ravages que ça a fait avec un Taha Bouhafs. Moi ça me stresse de ouf de me mettre en avant, pour l'instant je suis obligé de le faire. Par exemple quand je fais une interview pour Street presse ou Télérama c'est parce que le podcast est encore neuf, il gagnerait à être plus connu et donc je suis obligé de me sacrifier sur l'hôtel de la gloire machin et tout, mais dès que je réussirai a en faire un projet pérenne, là tu ne m'entendra même plus. Fin tu m'entendra de temps en temps, mais je ne veux pas par exemple qu'il y ai une polémique raciste et que BFM m'appelle pour être l'expert. Moi ça ne m'intéresse pas. Déjà j'ai été happé par le truc, c'est-à-dire que c'est arrivé du jour au lendemain sur Instagram quand j'ai posté le truc, ça m'a échappé des mains, moi je voulais être aux Grammy award, le destin m'a dit non. Et en fait je le vis mal, je vis mal cette notoriété là grandissante. Je la vis très mal, j'en fais des crisses d'angoisse.

Parce que c'est sur ces questions précisément ?

Parce que c'est sur ces questions et parce qu'on m'érige comme symbole en fait. Et je ne veux pas moi, je suis le symbole de personne, je ne suis pas parfait, je suis pleins de contradictions. Il m'arrive encore de reproduire certains mécanismes d'oppressions. Par exemple parfois je me surprend à, par exemple il y a une meuf qui va parler, et je me surprend à parler au-dessus de sa voix. Et je me dis oulalala t'es en train de faire du mansplaining, ou parfois à utiliser certains

termes, fin tu vois parfois moi je viens d'une cité et parfois on dit on va chez le pakpak. Et parfois je le dis encore tu vois et je sais que c'est racialement connoté. Et parfois ça m'échappe, et je me dis non fait attention la prochaine fois. Je ne suis pas parfait. Et en fait le truc c'est que j'aimerai pas que les gens pensent que je le suis tu vois. Parce que ce serait hypocrite de le dire. Je veux plutôt que ce soit à l'intersection le projet qui représente les gens et qui soit ce projet parfait qui raconte la vie des diasporas issues des immigrations postcoloniales. Moi je le vis très mal, y'a pas un jour où je ne suis pas stressé à cause de ça. Quand je reçoit des messages de compliments, ces messages me font plus mal que les messages d'insulte que je peux recevoir. Parce que je ne veux pas rentrer dans un narcissisme ou égocentrisme, et parfois je me laisse prendre au jeu sans le faire exprès. Et parfois je sent que je peux mettre une distance avec les gens et je me dis mais attend tu te prend pour qui. Et c'est là où je comprends quand certains militants vont commencé à être starifier et moi je ne veux pas. Je suis dans un truc où je vais commencer à être happé et là je freine je me dit oulalala, non.

Le fait que ça soit venu à toi malgré toi, tu penses que c'est quelque chose de commun aux personnes minoritaires ? Kaoutar elle avait une expression, elle disait la sociologie est entrée dans ma vie, c'est le sens de ma question.

Oui moi je penses qu'on est vraiment, tu sais sur ce que je racontais sur ma jeunesse, sur ma primaire, le collège, le lycée et toutes ces micro agressions que je n'arrivaient pas a expliquer. Il y a très souvent en fait ce moment de prise de conscience qui nous vient comme ça sans qu'on s'en rende compte. Parce qu'on est pas aller le chercher, on en n'étaient pas conscients. Et ça nous tombe d'un coup et ça rentre sans que tu t'en rende compte. Toi t'as été plein d'aspiration à faire pleins de choses, et tu te rend compte en fait qu'il y a un système entier qui est contre toi et tu te laisse aller vers des combats auxquels tu t'attendais même pas en fait. Parce qu'il n'y a personne qui veut investir sa vie sur les questions raciales. Qui veut en vrai parler de racisme matin, midi et soir. Moi ça me saoul tu vois au point ou moi qui écrivait énormément de textes, de musique et tout, ça fait deux ans que j'ai perdu l'inspiration. Parce que j'ai été happé par le pragmatisme, par le terre à terre. Je suis sorti du truc de l'inspiration, de pouvoir penser au-delà des frontières de l'antiracisme et des inégalités sociales, raciales, climatiques. Moi je me retrouve beaucoup dans ce que Kaoutar Harchi dit. Dans Comme nous existons elle dit, c'est un jour comme ça où elle lit le livre d'un sociologue, je ne sais plus comment il s'appelle, Sayad oui c'est ça et là ou elle a ce moment de rupture. D'un côté c'est libérateur, mais d'un autre côté c'est triste parce que tu te dis que ta vie ça sera une longue quête sociologique alors qu'il y a pleins d'autres personnes qui sont en situation de domination dans cette société là, qui n'ont même pas de questions à se poser sur leurs places. Moi je penses surtout aux hommes blancs hétérosexuels, ils ont la chance de ne jamais avoir à se remettre en question dans une société.

C'est le privilège de l'ignorance

Exactement, c'est ce qu'elle dit et c'est ce que dit Colette Guillaumin aussi. Et ça moi ça me tue. Moi ça me tue parce que je vois des personnes autour de moi, des militants, des journalistes qui sont spécialisés sur ces questions là et je sais que au fond d'eux ils auraient voulu faire autre chose mais ils n'ont jamais réussi parce que ces questions là étaient tellement fortes qu'ils ont fait le choix de s'investir pleinement pour le collectif. C'est pas tout le monde évidemment, tout le monde n'est pas militant. Moi j'ai pleins de potes qui sont au fait de ces questions là et qui ont décidé de faire leur vie. Mais disons que ceux qui avaient de grands espoirs en la vie, ce sont très vite retrouvés face à la réalité qu'il fallait combattre en fait.

Comment tu lis l'émergence qu'il ya de manière toujours plus accentué des travaux de Kaoutar Harchi, de Fatima Daas, de Fatima Ouassak et leurs engagements dans les luttes ?

Moi je ne peux pas m'empêcher de lier ça aussi aux réseaux sociaux parce que elles ont réussi aussi à asseoir une présence sur les réseaux sociaux, et je penses qu'ils ont permis d'ouvrir des espaces d'expression que l'on avait pas avant. Ils ont permis à des sociologues ou à des auteurs en fait de faire connaître leurs travaux alors qu'avant il est fort probable que sans les réseaux sociaux, on les ostracise. Aujourd'hui par exemple Fatima Ouassak à 15 000 abonnés sur twitter, Kaoutar Harchi en a quasiment 20 000 et en fait grâce aux réseaux sociaux elles ont diffusé leur travaux, et aussi on arrive à un moment où la présence des personnes issues de l'immigration postcoloniale elle est assez récente en France. Et je penses qu'il a fallu un temps d'adaptation avant de penser sa condition en France vraiment. Parce que t'arrives dans les années 1960, on te promet un avenir meilleur, tu te rends compte que c'est pas ça. Et quand tu t'en rends compte t'es déjà arrivé au bout de ta vie. Aujourd'hui on arrive à un moment où les générations précédentes ont créer des vocations chez des personnes comme Fatima Ouassak, Kaoutar Harchi, Fatima Daas et du coup le fait qu'elles voient que les anciennes génération ont été sacrifié, elle se sont dit que c'était le moment. Moi, au-delà des sociologues, quand je vois tous ces compte insta qui sont crées, tous ces créateurs de contenu, je me dis qu'on est juste arrivé à un moment où ne veut plus reproduire les erreurs du passé. On veut voir les futures générations prospérer en France et qu'elles n'ont plus a se soucier des discriminations au logement, à l'emploi, le contrôle au faciès. Je penses que c'est juste le bon moment grâce aux réseaux sociaux et à la prise de conscience, on a réussit à s'en emparer pour raconter nos histoires. Je penses que s'il n'y avait pas eu de réseaux sociaux, ce shift qui est en train de se créer aujourd'hui il serait arrivé un peu plus tardivement. Moi la majorité de mes prises de conscience ce sont fait grâce à Twitter et Instagram, grâce à Widad Ketfi, Sihame Assbague, Fania Noël, Mame Fatou-Niang et tout qui étaient hyper actives sur les réseaux sociaux. Je me

suis rendu compte qu'il y avait une grosse team qui était là et qui mettait à jour les discriminations et que c'était le moment d'agir. Plus tu vois des sociologues, des écrivains, des créateurs de contenu investir les réseaux sociaux, plus ça te donne envie et tu de dis bah ma voix elle compte aussi. Et ça participe à faire communauté.

Dans Rester barbare Louisa Yousfi dit que souvent les femmes issues de l'immigration postcoloniale lorsqu'elles écrivent, écrivent sous le je, elles racontent leurs histoires familiales. Yousfi dit qu'en faisant ça on répond à l'attente, au fantasme des dominants de savoir ce qui se passe derrière nos portes, et Louisa Yousfi dit qu'on perd en puissance, elle dénonce un peu le regard sociologisant que ces types de récits peuvent avoir sur nos existences. Et moi quand j'ai lu Comme nous existons, parfois je me suis sentie un peu inconfortable parce que j'ai eu l'impression que c'était comme un manuel de sociologie posé sur sa vie, et donc la critique de Louisa Yousfi m'a parlé. Je me pose donc cette question, à quel point on est créatif dans l'esthétique, est-ce qu'on créer juste en réaction, est-ce qu'on raconte simplement nos histoires qui n'ont jamais été racontée ? Ça me pose la question de l'acte en fait, est-ce qu'on écrit contre, est-ce qu'on écrit pour ?

Je vois très bien, ça résonne beaucoup. Moi je ne suis pas d'accord avec Louisa Yousfi honnêtement. Je vois d'où elle pars, je vois ce qu'elle veut dire, mais je pense que Kaoutar Harchi, comme Fatima Daas, comme Faïza Guene elles racontent des histoires pour nous, nous les personnes racisées. Et on est à une période où l'on a besoin de ces récits là, de personnes qui vont un peu sacrifier leurs vies intimes pour la raconter au monde parce que ça va aller principalement aux personnes racisées qui ont besoin de modèles en fait, ils ont besoin de voir qu'ils ne sont pas seuls. Je serais d'accord avec elle, si par exemple on fait encore de ce genre là dans 100 ans, aujourd'hui on est qu'au début. Moi je l'a trouve un peu dure parce que dans tous les cas on est obligé de s'humaniser, on est obligé de montrer notre complexité. Et moi je suis persuadé que quand ces autrices là écrivent elles ne le font pas pour les blancs, elles ne répondent pas aux attentes des blancs, c'est pour des personnes comme toi et moi. Après comme elle dit Toni Morrison, si c'est des blancs qui lisent c'est un plus. Mais en fait moi je trouve qu'on a besoin, c'est même indispensable. T'imagine tu vis un trauma racial, tu vis dans un système discriminant. Il faudrais que je le lise, mais peut être qu'elle n'a pas réussi à rester connecter au réel. J'entends des fois aussi autour de moi le to cool for school, genre moi j'ai dépassé ça, il faut que tout le monde le dépasse. Sauf que la réalité c'est pas ça, et je pense que moi je me place d'un point de vue journalistique je parle de ces sujets tous les jours avec des gens et je vois qu'il y en a pleins qui n'ont pas encore dépassé ces questions là. Et donc on fait quoi nous, on arrête de ça et on se complait nous dans une forme d'entre soi de personnes racisées qui ont réussi à dépasser ces questions là et on laisse les autres dans leur merde, non.

Je trouve que dans ça il y a un peu une position élitiste, tout simplement. De ; moi j'ai compris, mais je ne penses pas au collectif. Il y a une forme d'ego centrisme à penser de cette façon là. Son point de vue ce vaut largement, mais pas aujourd'hui, pas en ce moment.

Il faut que ces deux types de récits co-existent, se côtoient

Oui, mais il ne faut pas non plus qu'ils deviennent la pensée dominante pour le moment. Il faut laisser des récits. Même par exemple ceux de Nesrine Slaoui, même s'il y a pas mal de critiques qui ont été émise par rapport à *Illégitimes*, bah en fait il y a des gens qui ont besoin de ça, elle reçoit pleins de messages. Et samedi quand on était à We are safe place elle avait une queue gigantesque de personnes qui venaient la remercier parce qu'elle à mis des mots sur leurs expériences. Même si il y a des gens qui vont voir ça il vont dire que c'est prostituer la précarité, mais il y a encore des gens qui ont besoin de ces modèles là. On fait quoi on les laisse tomber parce que nous on a compris, on a la science. Si on fait ça, on fait le jeu de la blanchité et de l'élitisme.

Dans ton histoire personnelle, est-ce que cet acte créateur apparaît comme une urgence, comme quelque chose de l'ordre de la survie, une nécessité de dire ?

Oui c'est de l'urgence, c'est de la survie dans le sens où les personnes qui vont se lancer dans cette entreprises de création elles ont besoin de raconter leurs histoires déjà pour laisser un trace de leurs existences et parce qu'on arrive à une période charnière où si on laisse filer la dynamique autour des questions raciales, intersectionnelles j'ai peur qu'on rate le coche et qu'on doivent attendre encore cinq ou dix ans supplémentaires avant d'avoir une nouvelle impulsion. Je pense que là on est dans une situation où on court après la montre, mais c'est une situation qui marche parce qu'on a un backclash. On a des réactions, des éditorialistes véreux qui arrivent sur les plateaux et qui crient, des intellectuels supposés qui parlent de wokisme et d'islamo-gauchisme, bah en fait qu'ils soient là à polluer les médias moi ça me rassure parce que je me dis qu'on est audibles et que du coup on est aussi dans l'urgence de répondre à ces discours là. Moi par exemple tu vois quand c'est arrivé, quand A l'intersection et Jnounaliste me sont tombés dessus, j'ai ressenti ce besoin fort de raconter des histoires, et je savais que si je ne le faisait pas maintenant je le ferai jamais. En fait parce que j'ai senti une sorte de, il y a un courage qui m'a pris, et j'ai senti une sorte de courage et de force qui te prend, et ça ne reste jamais longtemps donc il faut s'en emparer tout de suite. Et je penses que la plupart des créatifs sont passés je penses pour beaucoup par le même état d'esprit que moi, ils ont été épris d'une même dynamique, qu'on a saisie et qu'on pourra plus lâcher.

Est-ce que tu peux nous parler un peu de ton livre. Tu es donc revenu à l'écriture mais peut être que tu n'aurais pas voulu écrire sur ce sujet ?

Ouais de ouf, moi j'écrivais beaucoup de science fiction et de policier. En gros ce qui s'est passé c'est que j'ai été contacté par deux maisons d'édition. Les éditions iconoclastes avec qui on ne sait pas entendu tout simplement, on avait pas les mêmes visions. Et j'ai été contacté par Mehdi et Badrou qui lançait leur maison d'édition, à la base qui s'appelle Les nouvelles vagues mais maintenant ça va être les Editions du réveil. Ils ont co-édité le livre de Taha Bouhafs à La Découverte. Au départ je l'avais pensé comme un guide de survie pour les personnes racisées, avec deux parties avec des chapitres dans chacune. Une pour déconstruire le racisme intériorisé, l'autre pour se réapproprier des outils de survie. Et en fait à mesure que j'écrivais c'est devenu une sorte de récit un peu autobiographique, où je mélange une partie de ma vie avec les expériences collectives de mes proches, et toutes les références culturelles que j'ai pu avoir sur certaines questions. Et en gros le livre en deux mots il raconte ma racisation et ma prise de conscience du racisme, comment je l'ai vécu et comment je décolonise mon esprit progressivement sans pour autant être arrivé évidemment à la décolonisation totale. Et donc je raconte vraiment mon cheminement de l'enfance jusqu'à l'âge adulte et j'explore d'autres thèmes ; que ce soit par exemple l'intersectionnalité, le fétichisation raciale, l'appropriation culturelle que je met dans un même chapitre parce que les deux sont très liées, j'explique qu'il y a une fine ligne entre la fétichisation raciale, l'appropriation culturelle et le fait de détester les personnes qui portent ces cultures là. Il y a aussi une partie sur le trauma porn, donc le fait de mettre sur les réseaux sociaux des vidéos de corps noirs, arabes qui se font tués par la police. Donc j'interroge aussi vraiment l'antiracisme à l'ère numérique. C'est un essai qui articule personnel et collectif, sans non plus me mettre trop en avant, je me met en avant pour illustrer mon propos. Le livre il s'appelle … haha je te jure je suis … Et un jour je suis devenu arabe. Et ça se passe très bien avec Mehdi et Badrou !

Tu as pris du plaisir ?

Au début oui et après c'est devenu un exercice très difficile, trop traumatique. Il y a des moments où je n'arrivais pas à écrire pendant deux semaines parce que je rouvrais des plaies que je ne soupçonnais pas. J'ai écris un chapitre sur la santé mentale, et sur l'intersection de ma sexualité et de ma race. Et ça m'a empêché d'écrire pendant quasiment deux semaines. Et je n'arrivais plus à me relire. Je ne pouvais plus rien faire du tout. Mais globalement ça m'a permis de structurer ma pensée, je n'aurais jamais pu raconter de façon aussi claire et avec des exemples aussi précis si je n'avais pas écrit ce bouquin. Là j'ai hâte qu'il sorte, j'ai hâte de la finir pour de bon, et que ce soit de l'histoire ancienne. J'ai peur de la réception, mais j'ai fais lire des

extraits à des potes qui sont très honnêtes pour avoir leurs ressentis. Et Mehdi et Badrou ont déjà lu les 13 chapitre de la v1 et ils m'ont fait des retours hyper constructifs. Sur le fond c'est bon, sur la forme il y a des longueur que je dois repenser. Toute la problématique à été pour moi de ne pas entrer dans une sorte de prostitution du trauma, en gros faire le miskine, faire du trauma porn et faire du putaclique. Il fallait que ce soit un récit à la fois journalistique et personnel, je ne veut vraiment pas tomber dans le truc de la coqueluche des médias, qui va être invité partout, genre Edouard Louis. J'aime bien son travail mais il y a un peu ce truc de miskine.

Ça avait été aussi le traitement de Fatima Daas

Oui voilà mais encore Fatima Daas elle a réussie à se réapproprier sa narration. Je penses à une interview de France inter qu'elle a fait il y a un an et où elle disait qu'elle se considérait comme pécheresse parce qu'elle était lesbienne et musulmane. Elle avait reçu un backlash de ouf de la part de la communauté lgbt blanche qui disait mais non quel message elle renvoie… Alors que moi quand j'ai écouté ça je me suis dit mais de ouf cousine, mais biensur que moi aussi je me considère comme un pêcheur mais, il faut être concerner pour comprendre qu'elle inscrit son discours, quand elle dit qu'elle est pécheresse et qu'elle assume son homosexualité, elle inscrit son discours comme une forme de résistance à une certaine lecture dominante et parfois foireuse de l'islam. C'est je suis musulmane, je sais que je suis pécheresse mais j'existe et tu vas faire quoi en fait ? C'est plus un discours de résistance qu'un discours de capitulation. Sauf que les gens ne l'ont pas compris ça, et je l'explique dans le bouquin. Parce que moi aussi c'est la même chose, moi aussi je me considère comme pêcheur, et je sais qu'on est tous des pêcheurs, on a tous pêché dans notre vie et dieu est miséricordieux. Voilà.

Entretien Youssouf Fofana

Est-ce que tu peux me raconter ton parcours ?

Un premier truc qui a peut être été inspirant c'était de voir autour de moi, enfin un peu avoir une fascination pour les entrepreneurs. Autour de soit les grands qui avaient des projets, qui avaient des commerces, qui faisaient des choses par eux-mêmes, bah je penses qu'il y avait ce premier truc qui est une première inspiration. Et si je prends du recul, je penses que eux l'on pas fait par, comment dire ça, pour eux c'est un moyen plus simple de pouvoir avoir une place. Tout comme nos parents ils ont fait le choix de partir pour venir ici en France, et quand tu entreprend c'est notre façon à nous d'immigrer entre guillemet. (Immigrer dans le lieu de l'autre). C'est en fait de se dire bah en fait on va avoir du mal à trouver du taf des choses comme ça et je penses que pour la plupart ces grands ce qu'ils ont fait c'est que, ils ont hérité ce truc de leurs parents, nos parents ils nous ont inconsciemment inculqué ce truc de prendre des risques et la valeur du travail. Et après je penses que eux ils l'ont fait de manière inconsciente en entreprenant. Et moi en voyant tous ces profils là c'était quelque chose qui me fascinait, je trouvais ça hyper fort. Après je penses que c'est un message qui s'est peut être un peu perdu puisqu'avec les études j'ai eu une autre motivation, c'était comment j'arrive à, je ne sais pas si on peut dire que c'est l'intégration, mais c'était comment j'arrive à trouver un poste où on ne m'attendrai peut être pas. Donc j'ai fais un BTS banque après j'ai poussé encore les études, je suis allé en école de commerce, j'ai fais un master et je me suis dit vasy j'ai envie d'être à ces postes là, surtout que quand j'ai fais ces écoles il n'y avait pas énormément de diversité, donc ça me motive encore plus à être l'un des plus fort dans ce que je faisais. Et après très vite l'entreprenariat est revenu mais parce que justement quand j'étais en école de commerce et que je faisais mon alternance, fin j'ai toujours fait des projets à côté, parce que j'ai toujours été créatif mais je ne le faisais pas pour entreprendre je le faisais juste parce que ça me faisait kiffé de faire ça. Mais d'un autre côté je voyais que y'en a certains dans les écoles de communication ou de pub qui montaient des projets mais je ne les trouvaient pas plus forts que moi en vrai. Et eux ils n'avaient pas peur d'entreprendre ou de faire des trucs. Et du coup je me demande qu'est ce qui fait que à un moment je me suis dit c'était pas pour moi d'entreprendre. Et après, on travaillait pour un concours d'entrepreneurs-étudiants avec la startup où j'étais en alternance. Et dans ce concours on travaillait et y'avait des étudiants HEC, ESSEC qui venaient pitcher leur projet et après ils étaient financer pour monter leur entreprise. Et là moi je me dis attends, je les écoutais parler et je trouvais leurs idées éclatées, et je me suis dit que je pouvais avoir de meilleures idées et je me suis dit en vrai je peux le faire. Mais j'ai mal pensé quand j'ai dit cela, parce qu'au début vasy j'ai trop mimé et j'ai voulu leur ressembler. Genre je voulais vraiment faire des projets qui

pouvaient leur parler à eux, et comme si j'avais besoin de les séduire tu vois. Donc j'allais dans des trucs de projets de vêtements réalisés à partit de truc recyclés, pour me dire si je veux être accepté, et si je veux que ça marche, il faut que je rentre dans leurs cases et dans leurs codes. Donc j'ai commencé avec des projets comme ça et en fait c'était grave compliqué à monter parce que c'était des projets qui coûtaient beaucoup d'argent. Et moi je me voyais pas aller demander un prêt, ou aller demander autant d'argent pour un projet où je ne sais pas si ça va marcher en vrai. Donc je penses qu'il me manquait, fin je penses qu'ils ont cette culture là d'aller demander de l'argent. Alors que nous c'est pas du tout quelque chose avec laquelle on a grandi, donc je n'étais pas très à l'aise et j'avais décidé de retravailler. Parce que j'avais arrêté en master 1, et après je voulais retravailler pour justement faire de l'argent que je met de côté pour monter un projet. Et là j'avais postuler à la banque pour être à l'accueil. Genre je voulais un métier où j'avais pas besoin de réfléchir, quand je quitte le travail j'ai pas à réfléchir comme ça je me concentre sur mes projets perso. Et en fait quand j'ai été recruté, on m'a recruté pour un poste qui était plus qualifié que ce pour quoi j'avais postulé parce qu'ils avaient vu mon cv tout ça. Donc j'ai travaillé au Crédit Coopératif et donc c'est là où j'ai découvert plus en détail l'entreprenariat social. Parce que là pour le coup tout nos clients c'était ça. Grave inspirant parce que j'ai travailler avec des projets genre tu vois le Colibri, Cyril Dion, Pierre Rabhi. C'étais des projets où je me retrouvais entièrement dedans. Mais encore une fois il n'y avait pas de diversité, pas de diversité. Et là je me posais la question de, où je me recentrai vraiment sur moi, et je penses que c'était un moment de ma vie où je me posais des questions sur mon identité, et là j'avais 22 ans. Et je me posais beaucoup de question, parce que pour le coup depuis que je suis petit mes parents ils nous avaient hyper inculqué la culture sénégalaise, même soniké parce que je suis soniké. Et jusqu'à un moment où avec le recul l'une des difficultés qu'il y avait à l'école, c'était qu'on avait l'impression qu'on devait faire un choix. Comme si il y avait une opposition entre les deux. Et donc on allait à l'école, on nous disait des trucs en faisant croire que notre culture ce n'étais pas bien et en même temps on était vachement dans le débat avec les profs. Et je trouve ça assez incroyable qu'à notre jeune âge bah on répondait déjà parce qu'on avait ce truc où on voulait défendre notre culture et montrer que ce n'était pas comme eux ils le pensait. Et donc on était aussi vachement méfiant vis à vis de l'école et des institutions, et de ce qu'elles nous apprenait. Parce qu'il y avait un décalage avec ce que nous on vivait tous les jours. Et là après quand je me suis reposé des questions sur ce que je veux faire concrètement bah en vrai j'ai beaucoup réfléchi sur moi même, genre qui je suis etc. Et comment faire en sorte d'être aligné avec moi-même. Et jusqu'au moment où je me suis dit bah si je veux monter un projet il faut que ça ai un lien avec mon histoire, avec ma culture, avec mon entourage. Et c'est comme ça que je me suis retrouvé à faire Les Oiseaux Migrateurs avec mon frère, Mamadou. On s'est dit bah ok, parce qu'en fait je regardais aussi beaucoup de documentaires, de livres sur la situation du continent africain, sur la colonisation, sur des

personnes comme Frantz Fanon, Thomas Sankara. Je me renseignais énormément, et en parallèle bah je regardais des trucs sur Pierre Rabhi, sur le capitalisme, sur tout ça. Et je me suis dit bah quelles solutions on peut apporter nous à des problèmes qui ont des impacts sur nos vies de tout les jours. Parce que moi concrètement mes problèmes sociétaux, ou écologiques bah c'est quand mon père il me dit ok il faut que ce mois-ci tu sort 100 euros parce qu'il y a une sécheresse au village, et ils n'ont pas été capables de sortir assez de mile pour pouvoir stocker suffisamment pour six mois. Et donc là tu dois sortir les tunes, et tu comprends que cette sécheresse elle est liée au réchauffement climatique. Et en fait nous c'est cela notre problème. Et on s'est dit comment on trouve des solution à ces problèmes plutôt que, c'est pas égoïste mais vasy je vais dire au hasard mdr, plutôt que d'aller prendre un lait d'avoine quand je vais dans telle cafétéria même si c'est important. En fait je trouvais que tout ce que je faisais au crédit coopératif c'était important, mais j'avais l'impression que ça n'avait pas d'impact dans ma vie, vraiment. Et là on fait Les Oiseaux Migrateurs, on se dit ok comment on peut travailler localement avec des entreprises, leur permettre de pouvoir se développer, de bien produire, et puis de créer de l'emploi, créer tout une dynamique locale. Quand on fait ça on commence avec un premier projet, le jus de bissap et pour financer je me dit ok il faut aussi qu'on ai un projet à Paris et il faut qu'on ai un impact auprès de la diaspora à Paris. Donc je décide de m'installer à Château Rouge et de travailler localement, donc sur une production de tops et avec les bénéfices financer un premier projet au Sénégal.

A la base c'était donc vraiment un projet social, environnemental et politique presque et au moment de la réalisation c'est devenu un projet très ancré en France et qui revendique presque une identité ici en France, et ce n'était pas ton idée de départ, comment ça c'est passé ?

C'était pas l'idée de départ et je penses aussi que c'est là où aussi j'ai accepté de voir ma pensée évoluer. Parce que je pense au début t'es catégorique, tu te dis c'est comme ça qu'il faut que ça se passe etc. Mais en fait plus j'avançais et plus je me disais non en fait ce qui est en train de se passer c'est que je suis en train de comprendre que déjà c'est impossible que je me dissocie de mon héritage culturel, mais d'un autre côté aussi je suis né en France, j'ai grandi ici, et quand je suis là bas en vrai on me voit plus comme un français et étant donné que je suis ces deux personnes il ne faut pas que je me dise que je dois choisir. Je suis entièrement ces deux personnes et en fait ça ça constitue aussi l'identité française. Et l'idée c'est de se dire comment parler de Maison Château Rouge comme une marque française, et c'est pour cela que je n'ai pas voulu mettre Afrique dans le nom, *black* quelque chose, parce que je me suis dit non c'est une marque parisienne. Et en l'appelant Maison Château Rouge c'est génial parce que dans la diaspora tout le monde connais Château rouge, en Afrique aussi tout le monde connaît Château Rouge, et quand t'es parisien bah en fait tu connais Château Rouge et tu peux aussi avoir un

sentiment d'appartenance. Et c'est ça qui a été intéressant et c'est aussi ça qui fait que les gens ont adhéré au message, en fait beaucoup de gens se sont retrouvés à travers ce projet. Et tout comme à l'époque il y avait des marques comme Sonia Rykiel qui symbolisait la femme rive gauche des choses comme ça, et bah là t'as MCR qui arrive et qui symbolise toutes les personnes qui justement ne se retrouvaient pas dans le profil type de la parisienne mais qui se considérait français mais avec pleins de facettes et Maison Château Rouge ça leur parlait. Et c'est comme ça aussi que le message a pris de l'ampleur, parce qu'on a senti le soutien de beaucoup de monde.

Anas Daif qui est journaliste, son compte Instagram s'appelle Jnounaliste. Donc Jnoun en référence à sa culture marocaine, associé au journalisme. Hall Haus c'est la contraction du Hall et du Bauhaus. Et toi il y a Maison et Château rouge, c'est quoi, c'est une volonté de prendre des places qui ne nous sont pas destinées ?

C'est ce truc là ! Comme on dit en fait, c'est assez marrant parce qu'en France on dit toujours qu'on aime bien mettre des gens dans des cases. Et quand tu sors des cases on dirait que les gens ils veulent pas. Mais ce n'est pas pour tout le monde la même, surtout pour nous, tu le sent vraiment et on te le fait ressentir quand tu n'es pas à ta place. Et en fait ce que je trouve interessant justement c'est d'arrêter, que surtout moi pendant longtemps j'avais envie de plaire et quand t'as envie de plaire en fait tu te lisse, tu te lisse énormément. Et en vrai il y a un moment où tu te dis mais en fait si tu veux plaire à quelqu'un qui ne t'acceptera pas, tu peux te lisser de la manière dont tu veux, en vrai à la fin il va jamais t'accepter. Donc pourquoi dépenser autant d'énergie et pourquoi pas créer nous mêmes, en fait si nous on devait créer un monde qui nous ressemble et qui rejette personne à quoi il ressemblerait ? Et ce monde là pour moi c'est la rencontre entre des cultures différentes. Et ce truc de mêler Château rouge avec Maison, Château rouge qui est très populaire, c'est d'aller le confronter avec ce truc de Maison, de mode, très luxe, c'est les mettre ensemble et montrer que nous on a plusieurs facettes et elles vivent ensemble. Et c'est une force en réalité, cette double culture est une force.

T'as utilisé plusieurs fois le mot Nous, qu'est-ce que tu mets derrière ?

C'est une grande question. Parce que nous je mettrais, en fait derrière nous je mettrais par exemple une Rosalia je la mettrai avec nous, un Virgil Abloh je le mettrais avec nous, un Demna de Balenciaga je le mettrais avec nous. En fait je trouve que c'est toutes ces personnes qui aujourd'hui qui sont nées en occident pour beaucoup, il y en a aussi beaucoup sur le continent et qui sont en train de redéfinir le centre de gravité du monde, et qui sont en train de montrer que leur culture elle vaut autant que la culture qui a été pendant longtemps dominante. Et qui

nous a donné l'impression pendant longtemps que tout le monde voulait ressembler à ça. Et aujourd'hui on fait partie de ces groupes de personnes qui sont en train de montrer non il y a d'autres cultures, et il faut en parler au même niveau. Et ça c'est quelque chose qui nous a beaucoup manqué quand on étaient plus jeunes et là aujourd'hui je penses qu'il y a toute cette génération qui arrive et qui est en train de redéfinir ce truc là. Et moi là tout de suite quand tu me demande, je met ça derrière le nous.

Tu dis redéfinir, est-ce que c'est ça ton travail, redéfinir notre histoire, mettre de nouvelles représentations sur la table ? Si je résume un peu ce que tu fais il y a ; les pièces Maison Château Rouge, les collections sorties avec Monoprix, l'organisation de la Coupe d'Afrique des Nations du 18ème, l'expo au musée des Arts décoratifs, les collaborations avec Jordan, quel sens tu mets derrière ?

Là quand tu me dis ça je me dis ça reflète complètement Maison Château Rouge. C'est d'être capable d'aller faire une exposition au Musée des Arts Déco comme travailler sur une Can des quartiers du 18ème. Aujourd'hui je pense que si t'es pas un enfant de la diaspora c'est très dur d'être capable de naviguer dans les deux, tu penses que c'est pas possible, alors qu'on est capable de très très bien le faire. Et je pense que c'est tout le message qu'on essaie de passer. Déjà on veut être inclusif, mais vraiment pour de vrai, pas inclusif parce qu'on va faire des campagnes, on va utiliser des profils etc. C'est aussi de travailler avec un éventail de projets, d'associations, d'entreprises ou de personnes qui peuvent aller dans des mondes totalement différents. Et ça c'est quelque chose qui est un point d'honneur pour nous, et qui est vraiment très important. Et c'est surtout le fait de fédérer, fédérer du monde autour de projets, de travailler avec des artisans locaux, être capable d'emmener aussi des artisans pour qui la plupart du temps ne travaillent pas avec des enseignes comme Monoprix. Etre capable de faire ce lien entre eux et Monoprix pour qu'ils soient ensuite référencés chez Monoprix. Je ne sais pas si c'est des choses qui n'ont jamais été faites, parce que je penses qu'il y a des gens qui ont déjà fait des choses avant nous, qu'on oublie au fil du temps. Mais en tout cas moi je n'ai pas eu d'exemple de gens qui faisaient des choses comme ça. Et je lisais un truc intéressant c'est une architecte qui s'appelle Lina Bo Bardi qui parlait du Brésil, et elle disait que le Brésil c'est un pays qui est condamné à la modernité parce qu'il a connu toute cette mixité, avec toute son histoire qui est à la fois triste et heureuse, bah c'est un pays de mixité et de fait parce qu'il y a une mixité c'est un pays qui est obligé d'être moderne, et d'inventer, tout le temps. Et nous en fait c'est cela nous. On est condamné à la modernité par qu'on est dans un truc où on n'a pas de représentations, t'imagine tu grandi dans un truc où t'as pas de représentations, t'es dans un pays et en même temps on te fait ressentir que tu sais pas trop si t'es chez toi et à la fin bah en fait ce que tu dois faire, tu dois copier sur personne, t'es obligé d'aller prendre un peu partout et

tu réinvente quelque chose. Et c'est ça je trouve qui est beau et qu'on arrive à faire des choses qu'on avait jamais vu avant.

Dans le travail que tu as fait avec Monoprix, Jordan et les autres, est-ce que tu sent cette ambiguïté dans le discours ; entre la volonté de travailler avec une marque comme Maison Château Rouge et le racisme reste très fort ?

Oui on le sent vraiment et pour le coups on a eu de vrais problèmes de racisme. En fait comme je disais que ce soit avec Monoprix ou avec Nike, on a des problèmes de racisme mais on va dire que c'est des gens qui sont à des stades d'éveils différents donc le racisme il est différent. Chez Monoprix c'est très primaire, parce que pour le coup ce ne sont pas des gens qui côtoient des milieux très diversifiés, tu le vois quand tu vas dans le siège etc. Ce qui fait que dans une boucle de mail on a eu des propos racistes qui étaient « ouais j'ai mis mon boubou, je mange des bananes plantain et je coiffe mon afro ». Donc là c'est frontal, c'est direct, ce qui fait que c'est remonté jusqu'au RH, il y a eu des mises à pieds etc. Mais de l'autre côté, et c'est ça qui est assez incroyable, c'est que on est la marque qui en terme de chiffre d'affaire rapporte le plus d'argent en collaboration, mais de l'autre côté malgré ça ils trouvent quand même le moyen de nous rabaisser et de nous faire passer pour une sous-culture, malgré ça. Et c'est là que je me dis c'est assez incroyable parce que partout si par les chiffres tu montre que tu es entre guillemet le plus fort bah on te donne le respect, et même nous en montrant qu'on été les plus forts avec ça on a a quand même un manque de respect et on est quand même traité comme une sous culture parce que dans les termes il y avait écrit « sujets à problème et peu générateur de chiffre d'affaire ». Donc c'est quand même des mots qui sont forts et ça montre aussi comment les gens perçoivent aussi ce que l'on est nous.

Chez Nike c'était un peu différent, c'était surtout le fait de pas comprendre pourquoi c'était important pour nous d'avoir une équipe diversifiée qui travaille sur le projet, en pensant que le fait de les mettre en tant que modèles, ou en mannequin c'était suffisant pour leur donner une tribune. Alors que nous ce qu'on demande c'est pas seulement être des pantins, t'es là on te prends en photo et tu dois être content. Notre enjeu c'est de se dire comment on contribue à tout, en fait c'est comme tout le monde en réalité, c'est même pas compliqué. C'est être considéré comme tout le monde et le fait qu'on ai des réflexions comme « oui c'est pas parce qu'on parle de la diaspora qu'il faut venir le poing levé », « tu devrais être content, en prend des gens de ton entourage, on les paye, c'est cool non ? », c'est des trucs comme ça, c'est très rabaissant. Ça fait vous venez de banlieue, de je ne sais pas d'où on vous donne un peu d'argent et soit content et tais toi, c'est comme ça que je le vis. Et mais du coup ça me donne plus de force, mettre les gens déjà face à leur vision du monde pour leur faire comprendre, leur rappeler que si le monde va mal aujourd'hui c'est à cause d'eux. Parce qu'il y en a beaucoup

aujourd'hui qui oublient ça, ils pensent que les problèmes que l'on a nous aujourd'hui c'est à cause de l'extrême droite, que c'est à cause d'un Jean-Marie Le Pen ou d'une Marine Le Pen, alors qu'en réalité non justement. C'est parce qu'il y a beaucoup trop de gens qui sont au milieu et qui laissent passer des choses, qui ont des pensées comme ça et qui font aucun travail sur ça parce qu'ils pensent eux avoir compris les choses, et c'est le fait que ces gens là ne bougent pas qu'il y a un racisme qui est latent et systémique. Et donc c'est tout ces combats entre guillemets qu'on a et qu'on essaye de mener à travers nos collaborations. D'où après que Monoprix accepte que chaque vidéo soit tournée avec des réalisateurs locaux, là avec Nike de réussir à renverser un peu le truc pour qu'ils puissent nous suivre sur notre façon de penser. Et c'est là où je me dis, fin parfois j'aime pas dire que c'est un combat parce que je trouve que c'est péjoratif, mais là lorsqu'on voit les discussions que l'on a avec eux, on voit bien que c'est deux mondes qui s'affrontent. C'est assez impressionnant.

J'ai l'impression que pour beaucoup de gens de noter génération, qui entreprennent, qui se mettent à créer, ils et elles ne créent pas de façon innocente mais leur création est au contraire souvent associés à des luttes. Hall Haus ils ont vraiment une volonté d'éducation, montrer aux jeunes que c'est possible, ils mènes une lutte écologique aussi, dans la littérature aussi les personnes racisées qui écrivent ce sont aussi des militant·e·s de manière quasi systématique, pour le combat Adama par exemple. J'ai l'impression que c'est presque indissociable, même si toi par exemple tu ne le revendique pas ouvertement, mais c'est quand même quelque chose qui est manifeste, quel regard tu poses sur ces engagements ?

Je penses que tout le monde ne le fait pas forcément. Mais pour moi c'est obligatoire, on ne peut pas à partir du moment où on est conscient des injustices qui existent, on ne peut pas faire les choses comme si c'était du loisir, fin en tout cas je ne serais pas à l'aise avec ça. Ça ne peut pas être du loisir. J'écoutais un truc qui était intéressant qui parlait du monde de l'ordre. Mais il y a ce truc qui je pense est présent en chaque humain, c'est cette volonté de l'ordre et de la justice dans le monde et dans ce qui nous entoure. A partir du moment où l'on est pas trop pollué par la société, on a ce besoin et c'est normal c'est ce qui fait que la société va bien fonctionner. Et je penses que la finalités de tout ce qu'on fait, après ça dépend des motivations de chacun, mais c'est de créer quelque chose de beau, harmonieux et faire en sorte que ça créer quelque chose de positif pour la personne qui va le voir. Donc moi je penses que quand t'es créatifs t'es forcément engagé dans une lutte normalement, moi je vois ça comme ça. Ça c'est une première chose, et la seconde c'est par rapport à notre entourage. Nous on vient d'un milieu où la musique qu'on écoute c'est le rap, et le rap c'est une musique engagée, nos parents par rapports à ce qu'ils ont pu vivre ils ont toujours été engagés à leur façon, et nous on est né de ça, donc on est des enfants de ça et pour moi c'est logique de m'engager et de la faire à ma

manière. Et pour moi Maison Château Rouge c'est une façon pour moi de montrer mon engagement.

Comment tu lis la réception de tout ton travail ?

Moi je penses que ça donne de l'espoir ! Après il y a encore du travail, parce que y'en a qui achètent mais qui sont encore très fermé d'esprit, qui peuvent venir à la boutique et très mal me parler, je sais pas après peut être qu'ils parlent mal comme ça à tous les humains. Mais sinon c'est très motivant parce que je vois de plus en plus de jeunes qui sont motivés. Juste hier par exemple, j'étais dans le RER, je rentrais et je croise deux jeunes qui habitent à Sevran et qui me connaissaient par mon travail, ils sont venus me voir et on a discuté tout le long du trajet. Et en fait j'ai compris que ce que je faisais ça les inspirait et ça leur donnait envie chacun de leur côté, dans leurs milieux respectifs ; un il aime beaucoup dessiné il avait arrêté pour des études de compta et il a réalisé que ce qu'il voulait faire c'est du dessin et donc il a repris ; l'autre dans l'audiovisuel. Un de leur pote avait vu le Camino club et les avait appelé, leur disant regardez ça et prenez des notes ! Ça m'a beaucoup touché et j'étais content de ça parce que s'il y a pleins de jeunes qui sont motivés à faire des choses et je me dirais que ça n'a pas servi à rien. Et puis ça leur donne du courage et de la confiance en eux, et ça c'est bien.

Est-ce que tu te sent appartenir de tous les autres projets de la diaspora en France et à l'international ?

Moi je penses que cette dynamique fait partie du même cercle. En plus là on vient de travailler sur une campagne qu'on a appelé United Youth International parce que moi je me sent profondément connecté avec tous ces gens. Quand je vois Camino ou Hall Haus, je me dis oh c'est génial parce que moi si j'avais été dans ces domaines là c'est comme ça que j'aurais aimé faire ça. Et je me dis c'est génial parce qu'on est plusieurs à aller dans plusieurs voix, et au final on s'entend tous sur ce que l'on fait, et ça ce voit aussi sur les relations qu'on a ensemble. On se connaît tous, parce que pour la plupart on s'est retrouvé via nos projets. Je penses que c'est ce qu'il y a de fort et je penses que c'est ce qui fait qu'on est en train de créer quelque chose de fort. Hier je préparais mon argumentaire pour un call, bon je l'ai pas réutiliser, mais je trouve que là on est en train de créer une idée-force et c'est ce qui a manqué peut être pendant longtemps. Il n'y avait pas d'idées force pour venir contrer le fonctionnement de la société et le fait qu'il y ai jamais eu ça et bah ça n'a pas permis l'émergence d'un mouvement en capacité de changer profondément les choses. Et là le fait que ça passe par l'entreprenariat, ça passe par les médias, ça passe en fait par tous les coins de la société, à la fin on ne peut pas faire comme si ça n'existait plus. On est clairement en train de créer une esthétique nouvelle, et c'est tout le fait

d'être condamné à la modernité. En fait ça veut dire que notre esthétique elle ne sera pas la même que celle de nos parents ou que celle des créatifs sur le continent, parce que nous on a d'autres références, on a cette double culturel qui fait qu'on est en train de créer quelque chose de nouveau. Et c'était intéressant ce qu'il disait le jeune dans le RER, il disait ; oui moi je vais faire quelque chose même si les contemporains ne comprennent pas, ils comprendront dans quelques années. Et parce que nous on est en plein dedans donc peut être que l'on ne prend pas assez de recul, mais d'ici quelques années tout comme là on parle de mouvement art déco, modernisme etc, ce qui est en train de se passer aujourd'hui on en parlera. Et comme on dit dans le rap, ça va générer des enfants après. En fait tout est lié, du début à partir du moment où nos parents sont arrivés, jusqu'a nous ce qu'on est entrain de faire aujourd'hui et bah il y a un fil rouge, en tout cas il y a un lien. Je me dis vu nous ce qu'on est en train de faire aujourd'hui, ce qui vont venir après, je l'espère en tout cas, ils auront un terrain de jeu qui sera encore beaucoup plus large et ils pourront faire beaucoup de choses.

BIBLIOGRAPHIE

1. AJARI, Norman, *Noirceur. Race, genre, classe et pessimisme dans la pensée africaine-américaine au XXIème siècle*, Éditions divergences, 2022.

2. BATTLE-BAPTISTE, Whitney, MORRIS, Aldon, MUNRO, Silas, RUSERT, Britt, WILSON, Mabel O, *La ligne de couleur de W.E.B Du Bois. Représenter l'Amérique noire au courant du XXème siècle*, Edition B42, Collection Culture, traduit de l'anglais par Julia Burtin Zortea, 2019.

3. BESSONE, Magali, RENAULT Matthieu, *W.E.B Du Bois Double conscience et condition raciale*, Éditions Amsterdam, 2021.

4. BOUHAFS, Taha, *Ceux qui ne sont rien*, co-édité par les éditions Les nouvelles vagues, et La Découverte, 2022.

5. BOUYAHIA, Malek, FREITAS-EKUÉ, Franck, RAMDANI, Karima, *Penser avec Stuart Hall*, La Dispute, 2021.

6. BOUYAHIA, Malek, *Postcolonialités*, dans Encyclopédie critique du genre, pages 488 à 498, 2016. https://www.cairn.info/encyclopedie-critique-du-genre--9782707190482-page-488.htm

7. BRAHIMI, Mohamed Amine, IDIR, Mouloud, *Études postcoloniales et sciences sociales : pistes d'analyse pour un croisement théorique et épistémologique*, revue Interventions économiques, n°64 Épistémologies des Sud, 2020. https://journals.openedition.org/interventionseconomiques/11042#ftn4

8. BUTLER, Judith, *Le récit de soi*, traduit de l'anglais par Bruno Ambroise et Valérie Aucouturier, Presses Universitaires de France, 2007.

9. CERVULLE, Maxime, *Dans le blanc des yeux : diversité, racisme et médias*, Éditions Amsterdam, 2021.

10. CHARMILLOT, Maryvonne, *Le rapport à la vérité dans une perspective transactionnelle participative : l'expérience contre la production de l'ignorance*, dans Raisons Éducatives, n°24, pages 31 à 54, 2020. https://www.cairn.info/revue-raisons-educatives-2020-1-page-31.html

11. COHEN, Jim, LINDGAARD, Jade, *De l'Atlantique noir à la mélancolie postcoloniale. Entretien avec Paul Gilroy*, revue Mouvements 2007, n°51, pages 90 à 101. https://www.cairn.info/revue-mouvements-2007-3-page-90.htm

12. DAAS, Fatima, *La petite dernière*, Les Éditions Noir sur Blanc, 2020.

13. FOUCAULT, Michel, *Il faut défendre la société,* Cours au Collège de France, 1976, Hautes Études, 1997.

14. FOUCAULT, Michel, *Leçons sur la volonté de savoir*, Cours au Collège de France, 1970-1971, Hautes Études, 2011.

15. DE LAGASNERIE, Geoffroy, *Logique de la création : sur l'université, la vie intellectuelle et les conditions de l'innovation*, Fayard, 2010.

16. GAUTIER, Claude, ZANCARINI-FOURNEL, Michelle, *De la défense des savoirs critiques. Quand le pouvoir s'en prend à l'autonomie de la recherche*, Éditons La Découverte, 2022.

17. SPIVAK, Gayatri Chakravorty, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, traduit de l'anglais par Jérôme Vidal, Éditions Amsterdam, 2020.

18. GILROY, Paul, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, traduit de l'anglais par Charlotte Nordmann, Éditions Amsterdam, 2017.

19. GILROY, Paul, *Mélancolie post-coloniale*, traduit de l'anglais par Marc Saint-Upéry , Éditions B42, 2020.

20. GODRIE, Baptiste, DE SOUSA SANTOS, Boaventura, *Épistémologies du Sud et militantisme académique*, entretien avec Boaventura de Sousa Santos réalisé par Baptiste Godrie, 2018. https://www.erudit.org/fr/revues/socsoc/2017-v49-n1-socsoc03347/1042809ar/

21. GUENE, FAÏZA, *La discrétion*, Pocket, 2021.

22. GUILLAUMIN, Colette, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Gallimard, 2002.

23. HAGE, Ghassan, *Le loup et le musulman. L'islamophobie et le désastre écologique*, Collection Le monde qui vient, Wildproject, 2017.

24. HALL, Stuart, *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, Édition établie par Maxime Cervulle, traduit de l'anglais par Christophe Jaquet, Édition Amsterdam, 2017.

25. HALL, Stuart, *Identités et cultures. Politiques des différences*, Édition établie par Maxime Cervulle, traduit de l'anglais par Aurélien Blanchard et Florian Vörös, Édition Amsterdam, 2019.

26. HALL, Stuart, *Race, ethnicité, nation. Le triangle fatal*, traduit de l'anglais par Jérôme Vidal, Édition de Kobena Mercer, Éditions Amsterdam, 2019.

27. HAMMOU, Karim, HARCHI, Kaoutar, *Nos plumes, nos voix ?*, dans Racismes de France de O. Slaouti et O. Le Cour Grandmaison, Éditions La Découverte, 2020.

28. HARCHI, Kaoutar, *Je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne. Des écrivains à l'épreuve*, Pauvert, 2016.

29. HARCHI, Kaoutar, *Comme nous existons*, éditions Acte Sud, 2021.

30. LAMBERT, Léopold, *États d'urgence. Une histoire spatiale du continuum colonial français*, Éditions Premiers matins de novembre, 2021.

31. MAZOUZ, Sarah, *Race*, éditions anamosa, 2020.

32. MEKLAT, Mehdi, SAÏD ABDALLAH, Badroudine, ACHOUR, Mouloud, revue Téléramadan.

33. MENGER, Pierre-Michel, *Le travail créateur. S'accomplir dans l'incertain*, Éditions du Seuil, 2009.

34. NGOZI ADICHIE, Chimamanda, *Americanah*, Gallimard du monde entier, traduit de l'anglais (Nigeria) par Anne Damour (2014), 2013.

35. OUASSAK, Fatima, *La puissance des mères. Pour un nouveau sujet révolutionnaire*, La Découverte, 2020.

36. PARENT, Emmanuel, *Peut-on parler de musique noire ?*, dossier coordonné par Emmanuel Parent dans la revue Volume ! La revue des musiques populaires, éditions seteun, 2011.

37. QUIROS, Kantuta, IMHOFF, Aliocha, *Géo-esthétique*, Édition B42, 2014.

38. SAYAD, Abdelmayek, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Éditions du Seuil, 1999.

39. DE SOUSA SANTOS, Boaventura, *Épistémologies du Sud. Mouvements citoyens et polémique sur la science*, Éditions Desclée de Brouwer, 2016.

40. STIEGLER, Barbara, PÉBARTHE, Christophe, *Gouverner, c'est détruire. Ou comment la LPPR détruit la recherche en la finançant*, Revue française de Pédagogie n°207, 2020. https://www-cairn-info.accesdistant.bu.univ-paris8.fr/revue-francaise-de-pedagogie-2020-2-page-69.htm

41. YOUSFI, Louisa, *Rester barbare*, La fabrique éditions, 2022.

LES CRÉATIF·VE·S

INDEX NON EXHAUSTIF

MOULOUD ACHOUR

Clique
Les méchants

SIHAME ASSBAGUE

AZEL ET YOURI

Ibkki

TAQWA BINT ALI

Jdid club

HAGER BEN BOUBAKER

Vintage Arab

NADIA BOUCHENNI

Dialna

ZAKARI BOUKHARI

Hall haus

CHAHINAZ

Jdid club
Plume banlieue

ANTHONY CHEYLAN

Clique

AYA CISSOKO

FATIMA DAAS

La petite dernière

ANAS DAIF

Jnounaliste
A l'intersection

ALASSANE DIONG

FOULÉ DIONI

Plume Banlieue

MATI DIOP

MAME FATOU-NIANG

FARAH ACK

Hoodjab lab

FARAH

Double ID
Récits d'Algérie

YOUSSOUF FOFANA

Maison Château Rouge
Union de la jeunesse internationale

AMANDINE GAY

FAÏZA GUENE

La discrétion

KAOUTAR HARCHI

Comme nous existons
Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne

LES HIJABEUSES

HICHAM

Jeune Flingue

MAI HUA

Make me a man
Les rivières

WENDY HUYNH

Arcades magazine
Les choux de Créteil

MEHDI IDIR

IL-HAM

sykaani

DONIA ISMAIL

Arabia Vox

KAMETO

WIDAD KETFI

ISSAM KRIMI

GRACE LY

AL HASSAN LY

LADJ LY

OUSMANE LY

Adeus

LYNA MALANDRO

Footeuses
Vraies meufs
Latay

OUAFA MAMÈCHE

Faces cachées éditions

MEHDI MEKLAT

Les chichas de la pensée

FATIMA OUASSAK

La puissance des mères
Front 2 mères
Verdragon

SOFIANE PAMART

JESSICA PICHET

Arcades magazine
Les choux de Créteil

PNL

MARGOT PURGUES

Prince.s des villes

MORY SACKO

BADROUDINE SAID ABDELLAH

Les chichas de la pensée

DJ SNAKE

SEUMBOY

LINA SOUALEM

Leur Algérie
Oussekine

TEDDY SANCHEZ

Hall Haus

FATMA TORKHANI

Arabia Vox

ALPHA WAN

LAHIRU WELADAWE

Kolam

LOUISA YOUSFI

Rester barbare

THÉO YOSSA

Carré bleu
Luttes oubliées